

Le Monde Illustré  
*Album Universel*



F



présentent l'ensemble de toutes les caractéristiques pratiques des meilleures marques de corsets parisiens. Ils atteignent le plus haut degré de perfection qui puisse être obtenu dans la confection d'un corset.

## Nouvelles formes à buste haut Modèles 481 et 483

remplissant toutes les conditions requises par les couturières les plus fashionables.

Ces magnifiques et nouveaux corsets sont en vente dans tous les principaux magasins de nouveautés.

Seuls agents au Canada pour les

Bourrelets de hanches "SCOTT" brevetés

Demandez les "Crompton"  
Nouveaux Modèles



Catalogues et descriptions des pianos Rivet, envoyés sur demande.

# L. J. Rivet

On prend des commandes pour transports de pianos :: :: :: :: ::

## PIANOS ET MUSIQUE

Accords et réparations faits avec soin.

Tél. Main 4097

Magasin : 5 COTE SAINT-LAMBERT,

Coin Notre-Dame

MONTREAL



Mes trois meilleurs amis  
MON JOURNAL.  
MA PIPE  
ET MON  
SCOTCH MARGHANT  
WHISKY

## LE SCOTCH MARGHANT

SPECIAL OLD HIGHLAND WHISKY

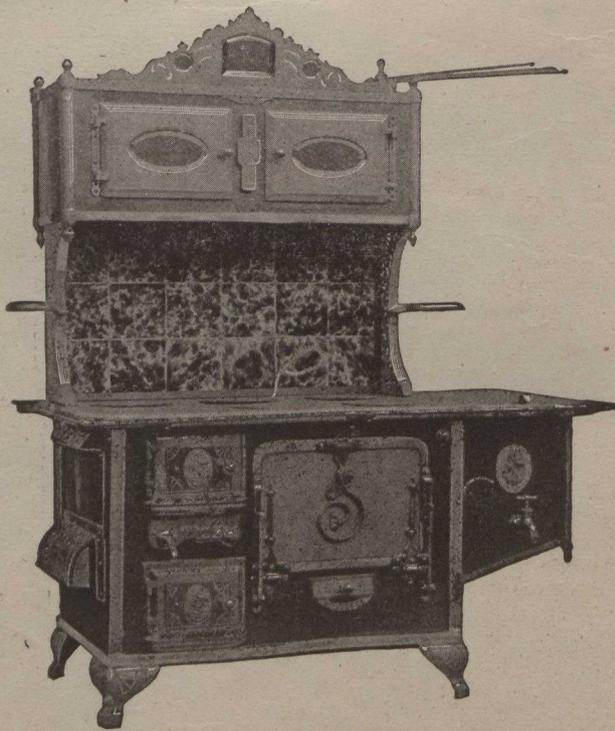
est absolument pur et très vieux : il possède un bouquet savoureux et délicat qui ne peut pas être égalé. Essayez-le : il vous donnera satisfaction.

AGENT POUR LE CANADA :

A. O. FISET, 1604, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

# LE Poêle Rhéaume (Laporte)

EST SANS CONTREDIT LE PLUS CHIC POELE



Son apparence est insurpassable. Il possède les améliorations les plus modernes. Il donne une cuisson parfaite. Vous en réglez la chaleur à volonté, il est très économique de combustible. C'est le NEC PLUS ULTRA des poêles de cuisine.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

## LA FONDERIE CANADIENNE

J. RHEAUME, Propriétaire

1554, rue Ste-Catherine

### Avis de l'administration

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois. Les remises d'argent doivent être faites en mandats-poste, mandats d'express ou chèques à l'ordre de T. Berthiaume & Fils, Boîte postale 758, Montréal.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Le Monde Illustré

## Album Universel

Publié toutes les semaines à Montréal

par

T. BERTHIAUME & FILS, Éditeurs - Propriétaires

1961, RUE STE-CATHERINE

Telephone, EST 2840

Coin de la rue St-Urbain

### Prix de la revue

Par abonnements: \$3.00 par année, \$1.50 pour 6 mois, \$1.00 pour quatre mois, franc de port pour tout le Canada, les Etats-Unis, l'Alaska, Cuba, le Mexique, les Iles Hawaiï et les Iles Philippines.

Au numéro: 10 cents.

Pour les autres pays de l'Union Postale: Abonnements: \$4.00 par année, ou 21 francs.

## Quelques mots au sujet de notre revue et des sujets qu'elle traite

Dans la chronique, nos lecteurs trouveront des considérations d'actualité sur le grand drame civil qui se joue tant en Russie qu'en Mandchourie. Le péril jaune est un mythe, voilà ce qui ressort des arguments et des faits que nous exposons à nos lecteurs.

Buvons-nous ou mangeons-nous l'eau que nous sert l'aqueduc de Montréal? Plaisante question qui mérite d'être sérieusement discutée. Quelques faits pathologiques curieux et des constatations sur l'avènement d'un nouveau trust américain, terminent l'ensemble de cette page, si bien accueillie jusqu'ici par tous nos lecteurs.

Le cheval continue à jouir de la faveur de certains sportmen, malgré que l'on affirme que l'automobile est à la veille de le faire disparaître. Au Canada, le trotteur est surtout en vogue; n'empêche que toutes les races possèdent chez nous des sujets de tout premier choix. Les pur-sang ne font pas défaut au Canada, aussi le concours hippique attire-t-il à Montréal, tous les ans, ce que notre société a de plus chic. Notre page sur ce sujet sera, croyons-nous, justement appréciée.

Un géant, le géant des géants, un véritable phénomène physiologique, tel est le Russe Machnow. Notre Beaupré, qui déjà n'était pas un enfant... eh bien! de son vivant, près du Russe, il faisait tout bonnement l'effet d'un petit écolier. C'est dire combien grand est le sujet du tsar, dont nous parlons dans une page illustrée. Voulez-vous en savoir plus long sur son compte? Alors, lisez notre article.

Très curieuse et même un peu macabre, cette procession faite à Roncevaux, à l'occasion de la fête de la Pentecôte. On croirait, en lisant cette page de Pierre Loti, à une évocation des temps du Moyen-Age; et l'on se demande pourquoi les religieux portent sur leurs épaules les croix du vendredi saint. Sans doute, c'est un usage des temps anciens qui s'est conservé à travers les âges. La lecture de cette page laisse dans l'âme un sentiment indéfinissable de religion et de tristesse, qui la transporte à dix siècles en arrière.

Marie de Sainte-Maure, — tel est le titre d'une nouvelle canadienne que nous publions aujourd'hui. Cette page, qui est traduite de l'anglais, ne manque ni de charme, ni de coloris, ni de pathétique. Vécue dans un milieu simple de nos districts ruraux, elle décrit bien les déboires d'une jeune femme un instant bafouée, puis réhabilitée, par l'opinion publique. Comme dans toute nouvelle se respectant, la fin de celle-ci est pour le mieux dans le meilleur des mondes. Cette page est à lire, comme toutes les autres, du reste.

La vie chez soi et au dehors est le titre de quelques-unes de nos colonnes, où nous traitons une foule de sujets de sport et d'intérieur. Hommes et femmes trouveront dans le texte, sous cette rubrique, bien des choses, qui tour à tour touchent à la science, à l'art, à l'hygiène et parfois même aux simples questions de convenance, de civilité. Les notes que nous publions aujourd'hui ont un intérêt d'actualité, nous allions dire de saison.

Une école où tout s'apprend vite et bien, tel est le titre d'un article parfaitement pensé dans lequel l'auteur, s'appuyant sur une longue expérience, démontre d'une manière péremptoire qu'il est urgent de modifier, de perfectionner le système d'éducation employé dans la plupart de nos écoles. Cette page se recommande d'elle-même tout particulièrement à l'attention des maîtres de l'éducation et de l'instruction. Tout va de l'avant, dans le siècle où nous sommes, tout se perfectionne; pourquoi donc l'art pédagogique resterait-il dans le "statu quo"?

Croquis sur la Gaspésie sont des notes écrites d'une plume alerte par Monsieur J. A. Galibois, un de nos bons collaborateurs. Ayant beaucoup voyagé en ces parages, l'auteur expose de charmante façon mille choses qu'il a vues ou entendues. En somme, ces croquis sont une série d'études que nous publierons. Tout le monde voudra lire les charmantes choses que dit Monsieur Galibois, de l'un des districts les plus pittoresques du Canada.

Marlboro, Mass., est un centre américain aussi recherché qu'aimé de nos Canadiens-

français qui traversent la frontière pour aller vivre dans la grande république. La page illustrée que nous donnons aujourd'hui au sujet de cette localité, captivera l'attention non seulement des Canadiens, mais aussi celle des gens de là-bas que nous ne perdons pas de vue, et dont nous signalons avec plaisir et la prospérité et les progrès.

Dans notre page de modes, nos lectrices trouveront cette semaine, outre de fort

tons pas, le meilleur encouragement de leur part.

Multiplication des végétaux. C'est évidemment le moment d'en parler. Aujourd'hui nos lecteurs seront donc initiés aux mystères de la greffe, qui, au contraire de ce qu'on en pense, n'est pas aussi connue et pratiquée qu'elle le devrait. Nos populations rurales liront avec fruit la page illustrée que, dans ce numéro, nous leur offrons à ce sujet.

Rome et la campagne romaine, description due à la plume du célèbre écrivain, Jules Gourdaul, est une peinture littéraire d'un coin de la ville éternelle, dont nous avons déjà publié un tableau dans un de nos précédents numéros. Nos lecteurs apprécieront la beauté, l'intérêt et les illustrations de la belle page que nous publions sous ce titre.

Le bonheur violenté est l'étiquette d'une nouvelle sentimentale et d'intérêt captivant, due à la plume experte de Marcel Lamy. Nos lecteurs nous sauront gré de leur offrir ce petit bijou littéraire, tout pétri de sentiment, de passion et de bonheur.

La fabrication de la montre moderne. Voilà certes une des principales industries de notre époque. Qui n'a pas une montre? Jusqu'aux bébés qui en ont! Mais bien peu nombreux sont ceux qui savent quelle somme de travail il faut pour terminer un de ces utiles et parfois très jolis objets. Ce sont surtout les boîtes de montre qui se prêtent aux embellissements dont dispose l'art du joaillier; c'est d'elles que nous nous occupons tout spécialement dans une des pages de la revue. Texte et illustrations présenteront, croyons-nous, de l'intérêt pour nos lecteurs.

Ce que doivent savoir les mamans. Nous avons réuni sous ce titre, une causerie pratique sur les soins à donner aux bébés lorsqu'ils commencent à marcher, puis une étude sur la façon de transformer les vieux vêtements, de les remodeler, de les rajeunir, etc. Les réponses aux correspondants, contenant toujours tant de renseignements utiles, font aussi partie de cette page.

Blanchette et Souriquette diront à nos petits amis qu'il n'est pas prudent de se fier au premier venu, — même lorsqu'il a le nez rose, — et que la prudence, de tout temps, est la mère de la sûreté. La mélodie, composée spécialement pour les chéris, est très simple et très chantante, et nos futurs musiciens célèbres n'auront aucune difficulté à l'apprendre et à la chanter.

Une jolie légende canadienne apprendra à tous que l'on y gagne toujours à être charitable, même envers les animaux.

Enfin, l'histoire d'un beau jour fera surtout les délices de nos mignonnes fillettes.

Nous ne saurions trop engager les parents qui tiennent à faire apprendre la musique à leurs enfants, à lire attentivement les conseils que l'Album Universel donne cette semaine à propos d'éducation musicale. Il ne s'agit pas seulement de croire un enfant musicien pour qu'il puisse le devenir réellement, encore et surtout faut-il qu'il ait les dispositions requises. Dans cette causerie, nos lecteurs pourront se rendre compte que les jeunes prodiges ne naissent pas tous les jours, et que la volonté des parents, en fait de musique, ne saurait vraiment créer des Mozart.

Qui n'a entendu parler de Venise, de ses monuments, de ses palais, de ses gondoles? Dans une page du présent numéro, après un aperçu succinct sur l'antique cité des doges, nous transcrivons pour nos lecteurs une description admirable de l'église Saint-Marc de Venise. Due à la plume d'un des quarante Immortels de l'Académie française, cette description fera les délices de tous ceux qui aiment les chefs-d'oeuvre d'architecture et de littérature.

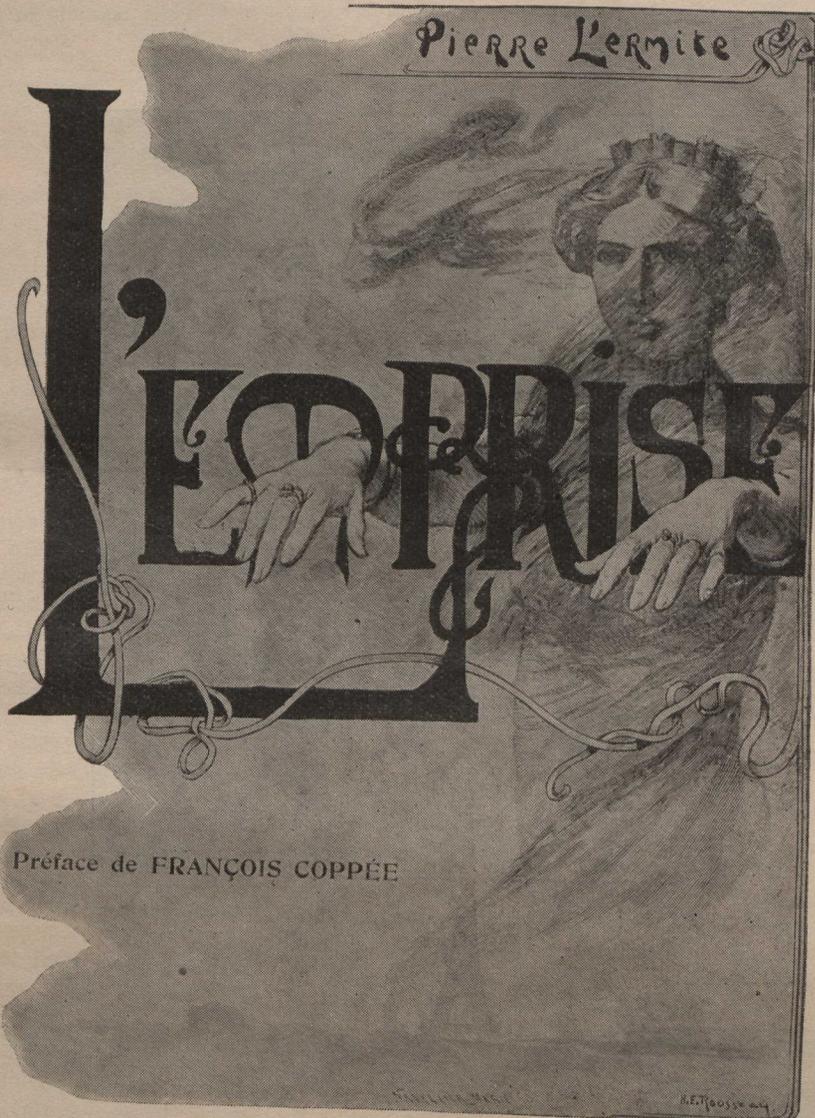
Comme le vent est encore aux proverbes, nous donnons une fois encore un concours de cette nature, dans ce numéro. De difficultés aucunes, car les lettres vagabondes sont très facilement retrouvées et mises en place. Deux phrases constituent le concours, la deuxième n'est que le corollaire de la première. Trouvez la première d'abord, et la deuxième se devinera toute seule.

Avec du papier on peut faire de très jolies choses, tout en s'amusant fort agréablement. Nos lecteurs pourront s'en convaincre en examinant la page de l'Album qui traite spécialement des jeux.

Les différentes figures présentées peuvent être variées à l'infini; il suffit pour cela d'un peu de goût et d'imagination.

De plus, c'est un passe-temps qui convient à tous les âges, car les vieux comme les jeunes peuvent y trouver leur compte.

Dans notre numéro du 24 courant, nous commencerons la publication d'un nouveau roman.



Préface de FRANÇOIS COPPÉE

.... A ceux qui, parfois au détour de la route, rêvent devant le clocher lointain s'élançant, comme un espoir, au-dessus des villages...

.... A ceux qui aiment la terre, réserve de vie, trésor silencieux des forces providentielles, gardienne des foyers, calme inspiratrice des grands dévouements...

.... A ceux qui éprouvèrent un sentiment de pitié devant les innombrables "sans-place" battant le pavé des villes, alors que la terre les appelle de sa grande voix maternelle...

.... Ce roman est dédié.

P. L'ERMITE.

nouvelles illustrations, une foule d'indications pratiques sur l'art de s'habiller avec goût, élégance et économie. Les indications précises sur les toilettes que la vogue favorisera le plus pendant les mois chauds. Tous ces riens charmants et coûteux, toutes ces choses légères et vaporeuses qui font ces dames plus gentilles et séduisantes, sont décrites à l'intention de nos lectrices gracieuses avec un soin et une exactitude qui nous vaudront, nous n'en dou-

Quelques instantanés sur les plaisirs du jour seront les bienvenus, espérons-nous, dans une page où notre photographe a pris sur le vif les jeux auxquels nos jeunes gens se livrent pendant les belles journées dont nous commençons à jouir. Que nos lecteurs veuillent bien donner un coup d'oeil à nos clichés, et ils verront que, ainsi qu'ils le savent, notre jeunesse développe ses muscles autre part que dans les salles de gymnastique.



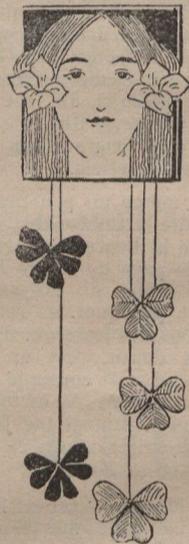
Chapeau "Simone" en dentelle de crin nuance maïs, ruchée et plissée. Velours ciel sous la passe et aigrette de même nuance.



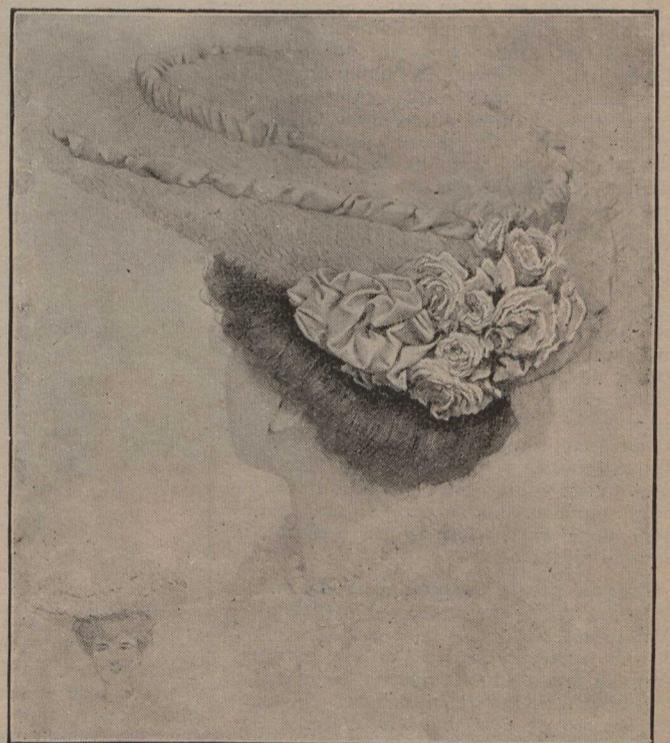
Petit marquis en crin bleu, draperie de velours mordoré. Raisins et feuillage de vigne.



Toque "Denise" en paille copeau mordorée, velours rubis et plumes de coq bronzées.



Polo "Félicia" en crin blanc et tulle coulissé. Oiseau du Paradis.



Chapeau "Rosette" en ruchettes de tulle rose. Passe en satin lumineux et cache-peigne de roses roses.

Modèles de chapeaux parisiens



LE MONDE ILLUSTRÉ

## ALBUM UNIVERSEL

Chronique



J'AI éprouvé, en lisant les bulletins de la guerre qui annonçaient la destruction de la flotte de l'amiral russe Rojestvensky, dans le détroit de Corée, un sentiment de sympathie russophile dont je cherche à définir les causes.

Au début du conflit sanglant, qui trouve encore aux prises deux grandes nations, la question de race, la lutte des blancs contre les jaunes, sembla primordial et valait plus à mes yeux que toutes les raisons données pour excuser l'horrible boucherie qui se préparait. Puis, songeant aux 120,000,000 de sujets soumis au Tsar, soulevés contre 40,000,000 de petits Japonais, malingres, insignifiants, la pitié s'empara de moi, et je parvins, sans peine, à prendre fait et cause pour ce peuple de nains, en armes contre un colosse.

Les échecs successifs des Russes me procuraient des sensations douces. Je me réjouissais à la lecture des dépêches annonçant des victoires japonaises. Plus le chiffre des victimes était élevé, plus ma joie était grande. Et lorsqu'il m'arrivait de faire un peu de critique militaire c'était pour démontrer que les Japonais n'allaient pas assez vite en besogne.

Puis survint, au coeur même de l'empire moscovite le réveil de l'anarchie, le soulèvement d'un peuple opprimé, la sanglante révolution avec son triste cortège de complots, de forfaits et de meurtres. Jamais l'âme slave ne me parut si belle et si noble dans sa confiance, sa douleur et sa puérilité. Se dégageant d'un seul coup des entraves séculaires qui l'étreignaient, s'acharnant contre tous les anciens remblais, toutes les digues, tous les amoncellements de débris et de corruption, elle crut pouvoir prendre sa course vers les larges territoires de la liberté. Et je l'entendais se recueillir et se dire :

"Plus de sombres prisons, plus d'exils dans les steppes noires et inviolées de la glaciale Sibérie, plus de serfs pliant sous le knout, plus de douloureuses déportations, soyons frères, aimons-nous les uns les autres, édifions, ne détruisons plus."

Et je croyais voir, sur les ruines fumantes des forteresses démantibulées, du sein des villages incendiés, des campagnes dévastées, je voyais poindre l'aube nouvelle d'une ère de paix et de justice.

Ce fut un rêve de courte durée. La milice massacra la foule et, au bruit du canon et de la mitraille des légions de soldats furent envoyés à la mort.

Une flotte, deux flottes, trois flottes de navires et des milliers de vies furent, de coeur léger, marquées pour le sacrifice.

Et la fin de ces scènes de carnage semble indéfinie. Il est temps pourtant que les terrestres iniquités qui se poursuivent et dont tout les peuples immobiles, haletants, terrifiés presque, sont témoins, s'achèvent. Un cauchemar affreux étreint l'âme du monde. La coupe est pleine.

Qu'importe à l'univers, maintenant que tous les amours-propres se sont repus de cadavres et vautrés dans des flots de sang humain, que la suprématie reste aux Japonais ou aux Russes.

La folle nécessité, le but véritable de cette guerre ont été oubliés ou perdus de vue. Le voile sanglant qui recouvrait nos yeux vient de se déchirer, nous n'avons plus devant les yeux que deux peuples également forts, également grands, qui s'entre-tuent inconsciemment. Plaignons-les et arrêtons-les.

Plaignons la Russie, plaignons le Japon et tâchons, en nous pénétrant de la douloureuse leçon qu'ils donnent au monde, de marcher droit dans les sillons creusés par la mitraille afin d'y voir germer un univers reconstitué, une humanité plus forte et moins torturée.

\* \* \*

Nous a-t-on assez bernés avec l'épouvantail de la domination asiatique, du péril économique jaune. Ce péril n'existe pas; et au prix peut-être d'une crise passagère, l'organisation capitaliste aujourd'hui, socialiste demain, de la Chine par le Japon ne peut être qu'un bien.

Si la Russie est battue. Si le Japon est assez fort pour régner en maître sur la Chine et pour s'assurer l'hégémonie en Asie, la Russie sera la première menacée par lui.

Elle devra donc se défendre, et par cela même elle deviendra le boulevard de l'Europe contre les jaunes.

Quant au Japon il est fort improbable qu'il puisse jamais se concilier complètement la Chine et fort probablement il aurait à y partager sa sphère d'influence avec ses amis des Etats-Unis et de l'Angleterre; et cela suffirait pour que tout espèce de péril militaire disparût.

De même, pas de péril économique à craindre de la victoire du Japon, parce que l'ensemble des pays civilisés, contenant l'Europe, l'Amérique et les colonies anglaises, allemandes, françaises, etc., n'aurait qu'à s'enfermer dans une union douanière absolument prohibitive pour annihiler la concurrence asiatique.

Reste un troisième point de vue à examiner. Le côté politique.

A l'heure actuelle la Russie semble être le pivot de la réaction dans le monde.

Si elle avait pu triompher de la tsarisme en aurait été fortifié. Mais, si au contraire, la Russie succombe, le prestige des tsars sera démolé, les emprunts à l'extérieur deviendront difficiles, les impôts augmenteront et la banqueroute sera aux portes de l'empire russe, en ouvrant du même coup l'ère des luttes intérieures qui, plus que toutes les guerres de race, désagrègent les puissances les plus solidement édifiées.

La liberté monte toujours — c'est une loi de l'histoire — quand les tyrans sont battus.

La défaite de Nicolas Ier à Sébastopol a eu l'affranchissement des serfs pour conséquence. Qui peut prévoir quelles conséquences aura la défaite de Nicolas II.

\* \* \*

On signale de nombreux cas de méningite aux Etats-Unis et même au Canada. L'épidémie est de forme singulière et de gravité exceptionnelle, donnant à nos facultés de médecine une raison sérieuse de s'inquiéter du moyen à prendre pour enrayer le mal, qui est particulièrement fréquent chez les enfants et les jeunes gens. Elle sévit surtout, en effet, dans les écoles.

Ce que l'on connaît de cette maladie est encore vague, mais c'est assez pour lui donner un nom. Voyez comme c'est clair: "la méningite cérébro-spinale épidémique"!

Elle se déclare au printemps, à la faveur des températures humides et froides. Un printemps tardif comme celui que nous avons, est surtout favorable à son éclosion. Le salut est dans les chaleurs d'été. C'est à espérer que les rayons curatifs du soleil vont bientôt venir au secours de la science, qui ici encore a fait faillite.

Il est reconnu que la méningite est une maladie microbienne et qu'elle devient volontiers contagieuse, dans des conditions propices à son développement. Le mode de transmission du microbe se fait au contact des vêtements du malade ou des objets lui ayant appartenu. D'ailleurs la propagation du mal se fait lentement et progressivement, ce qui donne aux hommes de l'art, le temps de prévenir ou de détourner le mal.

Avec un peu de précaution, on peut donc éviter les cas de fatalités et il ne faudrait pas s'alarmer outre mesure des ravages causés en ce temps-ci par le nouveau fléau.

\* \* \*

Nos pères conscrits ont exprimé leur volonté souveraine et, à l'avenir, l'eau, qui servira à abreuver la population de notre ville, sera pompée au moyen de la vapeur.

C'est entendu.

Ainsi se trouve résolu ce très grave problème, qui a tenu notre conseil en haleine pendant des mois. Ce que l'on s'est donné du mal pour en arriver là! En bon cuisinier le conseil municipal a, en effet, pour habitude de soigner la sauce à laquelle il apprêtera les contribuables. Que l'eau soit pompée à la vapeur ou à l'électricité, voilà qui est bien égal à celui qui en paiera la note. Ce qu'il veut et ce qu'il a même l'audace de réclamer au jour du scrutin — quelle candeur! — c'est que l'eau qu'on lui fournit soit de l'espèce qu'on nomme généralement de l'eau claire, mais, dont nous avons perdu le souvenir à Montréal, depuis le temps qu'on nous sert cette pâte boueuse, qui descend de la montagne sur notre table.

Le moment eût été opportun, ce semble, pour étudier la question d'un filtre municipal, que l'on appliquerait à notre système de pompes hydrauliques, mais l'heure n'est pas sonnée, où l'on cessera de nourrir les citoyens pour les abreuver.

\* \* \*

Doit-on payer son médecin selon sa fortune personnelle ou bien d'après l'efficacité du traitement?

Les Chinois ont ainsi résolu la question: ils réglent leur médecin à forfait, ne le payant que lorsqu'ils ne sont pas malades, et ne leur devant rien en cas de maladies, — il ne doit évidemment pas exister en Chine de neurasthéniques, — ces derniers étant d'un trop bon rapport pour nos médecins canadiens.

En Perse, une coutume existe qui n'est pas moins ingénieuse. Chaque fois qu'un médecin voit mourir un de ses malades, il est obligé d'allumer un cierge devant sa porte. Autant de morts, autant de cierges, ce qui est une véritable indication pour le public de la ville qui choisit ainsi son médecin en pleine sécurité; pas si certaine cependant, car il n'y a rien de parfait, la suite le prouve.

Un jour, les clients se pressaient à la porte d'un médecin qui n'avait devant sa porte que trois cierges allumés; chacun prenait son tour, ne voulant pas d'autre docteur, mais ils déchantèrent quand ils apprirent — trop tard naturellement — que ce renommé praticien n'était arrivé que depuis la veille.

\* \* \*

Le professeur Koch, célèbre par sa tentative de vaccin de la tuberculose, part pour l'Afrique.

Il entreprend, à ses frais, un voyage au cours duquel il se propose d'étudier une maladie dite: fièvre du Texas, particulière aux bovidés.

Cette maladie, assez bénigne pour les jeunes animaux qui se trouvent immunisés par une seule atteinte, est, au contraire, très redoutable pour un sujet adulte.

Dans l'espèce humaine, la rougeole présente, on le sait, des caractères analogues.

L'infection de la maladie du Texas est causée par un parasite qui se loge dans les globules rouges du sang et qui est transmis d'un animal à un autre par l'intermédiaire d'un insecte.

C'est ce qui a déterminé le docteur Koch à entreprendre son voyage.

Souhaitons au voyage allemand d'être plus heureux qu'avec la fameuse tuberculose.

\* \* \*

L'Autriche possède une institution qui ne manque pas d'originalité: celle des experts-journalistes. Ces experts ont pour mission de donner leur appréciation dans les procès de presse.

Récemment, les experts-journalistes, appelés à se prononcer dans un litige, ont catégoriquement donné tort au directeur d'un journal satirique qui avait accusé, sur une dénonciation sans contrôle, un médecin d'avoir retenu en gage un enfant qu'il avait soigné.

Est-il nécessaire d'indiquer que, sans être experts, tous les gens de bon sens auraient, dans l'espèce, opiné comme ces experts-là?

\* \* \*

Le trust du temps! Cette idée ne pouvait venir qu'à des brasseurs d'affaires américains. Aussi, est-ce bien un groupe de financiers yankees qui s'est avisé que la différence de longitude des diverses "places" du monde était cause que les Bourses et les Bureaux ne sont pas en tout lieu simultanément ouverts ou fermés. Il fait nuit à New-York quand il fait encore jour à Paris.

Cela semble à ces messieurs gros d'inconvénients et ils viennent de mettre à l'étude un projet de fonctionnement permanent de leurs maisons.

Leur personnel, divisé en deux ou trois équipes, se relayant l'une l'autre, travaillerait jour et nuit, sans interruption, tantôt avec les places américaines, tantôt avec l'Europe, tantôt avec l'Extrême-Orient. C'est l'idéal de la spéculation.

# A travers le monde

(ECHOS DE LA SEMAINE)

**25 mai — ETRANGER** — Si la question du gaz d'éclairage nous intéresse à Montréal, à Philadelphie c'est bien pis. En effet, cette grande cité américaine est sens dessus-dessous et des factions se sont formées parce que le maire, M. Weaver, a le courage de s'opposer aux manœuvres de la majorité du conseil de ville et d'une compagnie, laquelle, moyennant \$25,000,000, a acheté pour 75 ans l'exploitation du service du gaz de Philadelphie. La masse de la population approuve la conduite du maire, et la situation est très tendue.



Le roi d'Espagne que l'on a voulu assassiner.

—S'il ne faut pas jouer avec la poudre, il est aussi dangereux de la travailler ! Aujourd'hui, on ne sait trop comment, s'est produite une explosion dans l'atelier des artificiers de la "National Fire Works Company", de West Hanover, Mass. Les bâtiments ont été détruits, et 25 artificiers ont été blessés, dont un grièvement.

—Prochainement M Hay, secrétaire d'Etat des Etats-Unis, va à Paris, avoir une entrevue avec M. Delcassé.

—Très prochainement le roi d'Espagne va arriver à Paris.

**INTERIEUR** — A Windsor, N. E., les ouvriers d'une importante filature, se sont mis en grève et abandonnent le pays.

—La ville de White Horse, Yukon, est actuellement un amas de cendres, provenant d'un incendie qui s'est déclaré hier dans le principal hôtel de l'endroit.

—De Toronto, nous apprenons que le major Henry Gray, ingénieur en chef des travaux publics est mort hier.

—A Ottawa, la commission des chemins de fer diminue actuellement les tarifs de transport du bétail.

**26 mai — ETRANGER** — Le seul organe de Caracas est maintenant le "Constitutional", journal du gouvernement. Le public sera bien renseigné !...

—Le traité commercial de réciprocité, à être signé par l'Allemagne et les Etats-Unis est actuellement à l'étude. L'Allemagne prétend pouvoir soutenir avantageusement la lutte économique, qu'elle vient d'entreprendre, avec la grande république américaine.

—A Stockholm, les balayeurs des rues s'étant mis en grève, apparemment d'une façon peu raisonnable, les écoliers ont obtenu de manier l'objet



La princesse Marguerite de Connaught et son fiancé, le prince Gustave-Adolphe de Suède.

cher à Mme Pipelet, et depuis, ils nettoient les rues de la capitale de la Suède. Voilà une façon pratique (non américaine) de mettre des écervelés à la raison.

—A New-York le fameux "Merchant's Trust" est déclaré en faillite.

—La rencontre entre les flottes russe et japonaise n'a pas encore eu lieu mais on la prévoit prochaine. L'amiral Rojestvsky n'aurait pas demandé à être remplacé.

—Un médecin de Chicago est actuellement de-

vant les tribunaux, pour avoir demandé la bagatelle de \$100,000 d'honoraires à une de ses patientes qui était en outre une de ses amies. Qu'aurait demandé le brave homme s'il eut eu affaire à une ennemie ?

**INTERIEUR** — A London, Ontario, un incendie considérable détruisait hier, les importantes scieries de Dayment et Baker.

—A Boston, l'honorable Rodolphe Lemieux vient de prononcer un important discours, dans lequel il a parlé de l'activité du commerce au Canada et de la similitude des intérêts commerciaux de notre pays avec ceux des Etats-Unis.

—Le bref d'injonction demandé contre la cité de Maisonneuve par un particulier à l'effet d'empêcher le maire Walter Reed de signer le règlement 110 a été retiré ce matin par le requérant.

—On annonce que M. Sproule, grand-maître des Orangistes dans Ontario, va démissionner. Cet acte personnel serait de sa part une simple manœuvre, puisqu'il insinue qu'il voudrait bien être réélu à ce poste honorifique.

**27 mai — ETRANGER** — Un journal de Tokio annonce que les flottes belligérantes d'Extrême-Orient sont en vue l'une de l'autre.

—La question de la séparation de l'Eglise et de l'Etat suscite toujours beaucoup d'animation au sein du parlement français. M. Ribot qui est actuellement chef de l'opposition se prodigue en faveur de l'Eglise.

—La course transatlantique, pour yacht, touche à sa fin et l'on saura bientôt quel est le vainqueur de la coupe offerte par l'empereur Guillaume II.

—La loi des aubains aux Etats-Unis est cause qu'à Détroit, le juge Winchester vient d'ordonner la déportation de quelques ouvriers qui travaillaient sur la voie ferrée du Père Marquette, section canadienne.

—La Bulgarie se prépare à la guerre. Déjà des trains sont mobilisés qui transportent force munitions.

—La future arrivée du roi d'Espagne à Paris est une aubaine pour les couturiers. Le jeune monarque ayant décidé de se distraire dans la capitale française, ces dames de la scène ont fait regarnir leurs garde-robes.

—Un des rois du charbon, M. W. C. Jutte (qui avait probablement des idées noires) s'est suicidé hier à New-York, laissant à ses héritiers éplorés un nombre considérable de millions.

**INTERIEUR** — A Québec, les voyageurs de commerce se réuniront ce soir dans un local public afin de s'entendre avec l'honorable sénateur Choquette au sujet de l'exposition de 1908.

—Les villes de London et de Brussels sont actuellement ravagées par des incendies. Les dégâts sont considérables et l'on attribue l'origine du feu à de vulgaires pétards.

—Décidément les américains sont parfois entêtés. Ainsi, la grève des camionneurs de Chicago qui semblait tirer à sa fin, montre un regain de vitalité. Les charpentiers s'unissent aux camionneurs, pour manifester leur mécontentement au moyen d'une passivité désastreuse pour la métropole de l'Ouest.

—Les aciéries canadiennes produisant des rails d'acier à meilleur marché que celles des Etats-Unis, le prix des rails d'acier va forcément diminuer chez l'oncle Sam.

**29 mai — ETRANGER** — La date d'aujourd'hui sera inscrite en rouge dans les annales du monde et, inoubliable, passera à la postérité. Dans le détroit de Corée, la flotte russe vient d'être totalement défaite par l'amiral Togo à qui la victoire vient de sourire de nouveau. Les dépêches de ce matin affirment que cinq des plus fortes unités de Rodjestvsky ont été coulées hier; que plusieurs autres cuirassés et croiseurs russes ont été capturés et le reste mis en fuite. C'est pour la Russie un désastre irréparable, unique en son genre dans l'histoire universel. Les nations européennes vont être atterrées des succès des petits jaunes et bientôt regretteront amèrement de leur avoir donné de si bonnes leçons.

—On s'attend à ce que Mgr Ryan, archevêque de Philadelphie soit prochainement nommé cardinal.

—Un service téléphonique vient d'être inauguré de Rome à Paris.

**INTERIEUR** — Avec le beau temps et les promenades sur l'eau voici les noyades qui recommencent. Hier la petite ville de St Jean était plongée dans le deuil par la mort de trois citoyens qui se sont noyés tandis qu'ils prenaient leurs ébats dans

une embarcation. Quand donc sera-t-on plus prudent envers le plus perfide des éléments.

—Notre gouvernement, sur la proposition d'hommes bien avisés, se propose de consacrer un million de dollars à la fondation d'une école d'agriculture. Quoique nous en disions, la question technique de l'agriculture est encore bien négligée dans notre pays.

**30 mai — ETRANGER** — Très prochainement sera célébré à Londres le mariage de la princesse Marguerite de Connaught, nièce du roi Edouard VII, et du prince Gustave Adolphe de Suède, fils de Sa Majesté Oscar II, roi de Suède et de Norvège. Nous donnons dans cette page le portrait des deux jeunes fiancés qui vont mettre en émoi toute la haute aristocratie anglaise.



Le tsar de Russie dont on annonçait la mort.

—Le désastre russe est complet. D'après des dépêches 19 des vaisseaux du Tzar auraient été coulés et capturés. Toute l'escadre de Nébogatoff a été détruite ou faite prisonnière; de celle de Rodjestvsky il ne reste que 4 ou 5 unités actuellement poursuivies par les Japonais. On annonce que l'amiral Rodjestvsky se serait noyé durant le combat.

**INTERIEUR** — Un groupe d'ingénieurs français éminents visite en ce moment notre province. Avec ces messieurs se trouve M. Marvejouls, ancien ministre des travaux publics de France.

—L'"Atlantic" yacht américain, a remporté la coupe de l'empereur d'Allemagne dans la course transatlantique. Ce navire avait 15 milles d'avance sur son concurrent qui a remporté le deuxième prix.

—Rue Murray, en notre ville, hier après-midi, un incendie a détruit un entrepôt de glace. Les pertes s'élèvent à une dizaine de mille dollars. Notre photographe a pris un cliché de cette conflagration qui a fait courir beaucoup de monde.

**31 mai — ETRANGER** — Toujours la guerre ! Les trois amiraux qui commandaient la flotte russe ont été capturés par les Japonais. L'infortuné Rodjestvsky a non seulement été vaincu, mais il a été grièvement blessé, on s'attend à sa mort d'un moment à l'autre. La Russie endeuillée est dans une consternation profonde. Les diplomates affirment cependant que cette horrible guerre n'est pas près de finir. Très prochainement on s'attend à une gigantesque bataille dans les plaines de la



L'incendie de l'entrepôt de glace de la rue Murray

Mandchourie. Le tsar Nicolas II est très affecté.

—M. Silvela, l'ex-président du conseil des ministres espagnols, vient de mourir.

**INTERIEUR** — Hier, ont eu lieu les funérailles de M. J. Cochrane, M.P.P., et ancien maire de notre métropole. Un cortège imposant a accompagné à sa dernière demeure l'honnête citoyen que la mort a enlevé à sa famille éplorée, il y a quelques jours. Feu M. Cochrane était un fils de ses oeuvres, il avait 52 ans et était né en Ecosse.

L. CHATEAU.



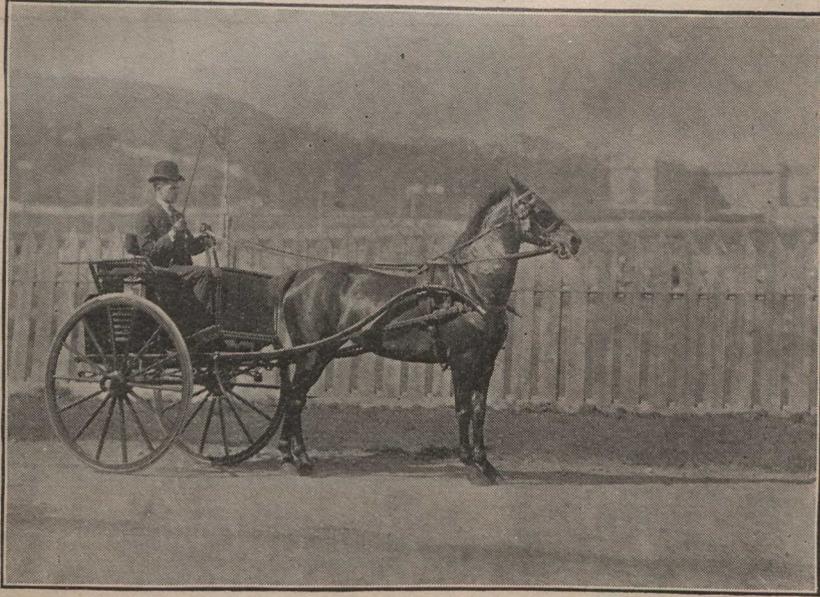
# Le concours hippique à l'Aréna

Le sixième concours hippique organisé sous les auspices du club de chasse à courre Montréal, a eu lieu à l'Aréna il y a quelques jours, sous le patronage distingué de Leurs Excellences lord et lady Grey, de Sir Louis Jetté, de l'honorable Lomer Gouin, lord Strathcona, de l'honorable Sydney Ficher, du commissaire de l'agriculture de

turel, première cause du rapprochement entre l'homme et les animaux: la faim et son assouvissement. C'est ce que prouvent les énormes quantités d'ossements de chevaux qu'on a trouvés dans les antres des périodes préhistoriques habités par les hommes. Les crânes et les os percés prouvent que la chair, la moëlle et la cervelle des quadrupèdes servaient de nourriture aux habitants de ces cavernes.

la forme de fromage (cosmos) chez les Tartares et quelques autres tribus, était aussi également apprécié ailleurs, et c'était là une raison de plus pour donner la chasse à l'animal.

C'est ainsi que le cheval en vint à un état à demi sauvage et se rapprocha de plus en plus des endroits où les animaux domestiques se sentaient tout à fait chez eux. Il est remarquable que plus on s'éloigne de la région des steppes de l'Asie, plus



Lady Favorite, primé au concours hippique dans la classe des chevaux attelés sur voitures à deux roues.



Kincardine, cheval de selle et de chasse, appartenant et monté par M. Colin Campbell, primé au concours.

la province de Québec, de Son Honneur le maire Laporte et de M. C. A. Duclos, maire de Westmount.

Nous avons dit déjà le succès qu'avait obtenu cette exposition à laquelle un public nombreux a pu apprécier et constater à quel degré d'avancement l'art d'entraîner et d'élever des chevaux était arrivé au Canada.

Nous donnons ici des reproductions photographiques de quelques-uns des chevaux primés.

C'est des immenses steppes de l'Asie Mineure, des contrées les plus inhospitalières du monde, où sévissent les tempêtes et où l'homme peut à peine vivre, que vient le cheval. Il n'est pas venu de lui-même à l'homme, et il ne s'est pas donné tout entier, comme le chien. Il ne s'est pas non plus approché en rampant, comme le chat, anxieux et flatteur. Au contraire; il tournait avec fureur le dos à tous ceux qui s'approchaient de trop près et d'une violente ruade les envoyait rouler sur le sol.

En paissant dans les prairies à perte de vue, le cheval sauvage avait appris à sentir de très loin l'approche de ses ennemis, les bêtes sauvages. Les oreilles mobiles se dressaient, un court hennissement se faisait entendre, et la horde s'envolait dans une course effrénée avec la rapidité du vent. Le cheval s'enfuyait devant tout étranger, et devant l'homme par conséquent, qui voulait s'en emparer à cause de sa chair et de sa peau; car ici aussi se vérifie ce grand motif na-

Du temps de la Réforme, plus tard même encore, des chevaux sauvages peuplaient les forêts de la Russie actuelle, et on leur faisait encore la chasse au XVIIIe siècle en Pologne et en Lithuanie. Les chevaux pris à la chasse étaient, comme le

il semble avoir fallu de temps pour domestiquer ou du moins dompter et utiliser le cheval. Partout l'explorateur trouve que l'élevage des chevaux est aussi un art que les autres peuples ont appris de leurs voisins de l'Est et du Nord-Est.

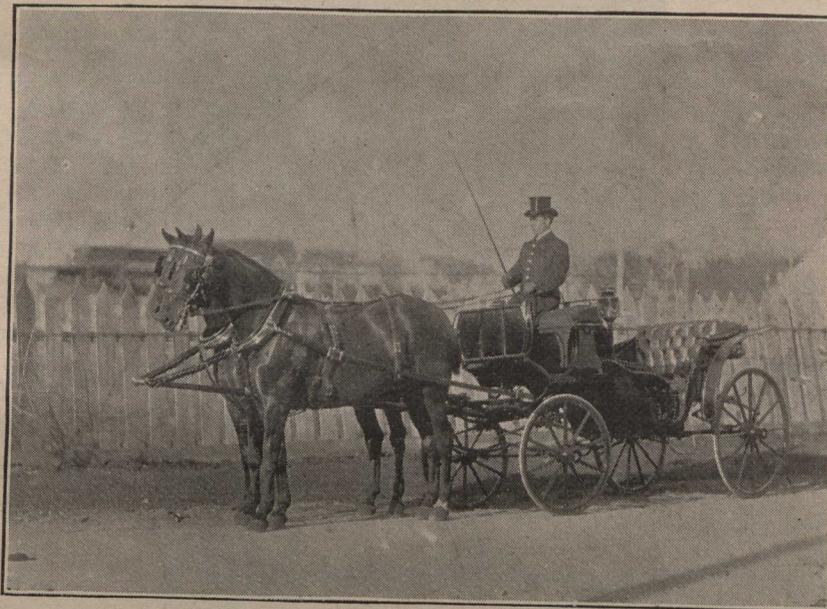
Il est également remarquable, comme nous le verrons plus loin et comme nous l'établissons par des chiffres, que ce soit dans la grande Russie, qui sert d'intermédiaire entre l'Europe et l'Asie qu'il y ait encore le plus grand nombre de races chevalines et le plus grand nombre de chevaux.

Le cheval a toujours conservé les principales et les meilleures qualités de ses ancêtres; la rapidité des mouvements et la force. La première de ces qualités ne lui sert plus à s'enfuir, mais à transporter avec vitesse son seigneur et maître d'un lieu à un autre, et sa force a aussi été employée dans l'intérêt de l'humanité.

Quelques qualités qu'aient eues d'ailleurs les chevaux sauvages — peut-être les chevaux primitifs étaient-ils aussi sanguinaires que les lions et les tigres — cela importe assez peu maintenant qu'il courbe la tête sous notre main.

Caressons cette tête courbée et continuons à apprécier ce quadrupède plus grand que nous, comme un des animaux domestiques les plus utiles, et qui était et restera indispensable au genre humain.

JEAN BERNARD.



L'attelage de Mme M. H. Gault. 1er prix attribué au cocher G. Thomas pour conduire à travers des obstacles.

bétail, gardés dans des enclos dans les alentours de la demeure du propriétaire, asservis selon les besoins et dressés comme montures ou comme bêtes de trait.

Le lait de cheval, qui est encore très estimé sous

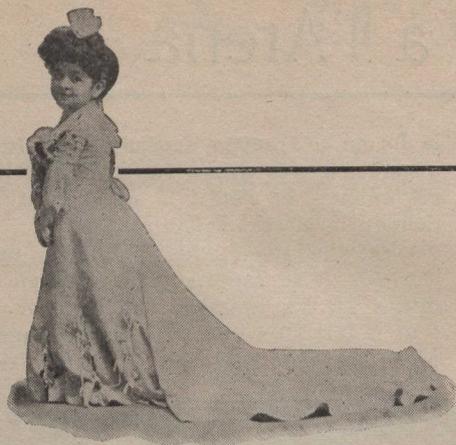


Shandygaff, Sorley Boy et Shillegah, appartenant à W. R. Miller, primés dans la classe des "polo ponies."



Frank Muscovite, étalon pur sang, appartenant à J. B. Ethier, primé au concours.

# Un géant d'outre-mer



Une naine canadienne de 30 pouces

ON bat la grosse caisse autour du colossal cadavre du géant canadien, Beaupré, en passe de pétrification, disent les uns, embaumé tout simplement, prétendent les autres, pendant qu'à Paris et à Londres, la population s'émerveille à la vue du géant russe, Machnow, bien vivant celui-là, et d'une taille à faire mourir de honte tous les géants de l'univers.

Machnow est âgé de 25 ans et mesure 9 pieds et 3 pouces, et il continue toujours de grandir.

\* \* \*

On sait que le rêve ordinaire des enfants est de devenir "grand comme papa"; si Machnow a des enfants, ils auront beaucoup à faire pour réaliser leur rêve. Machnow est l'homme le plus grand qui ait jamais existé, et il n'est personne au monde à qui il ne pourrait, suivant l'expression populaire, "manger des petits pâtés sur la tête"; vous pensez bien que, d'ailleurs, il ne se contente pas de manger des petits pâtés.

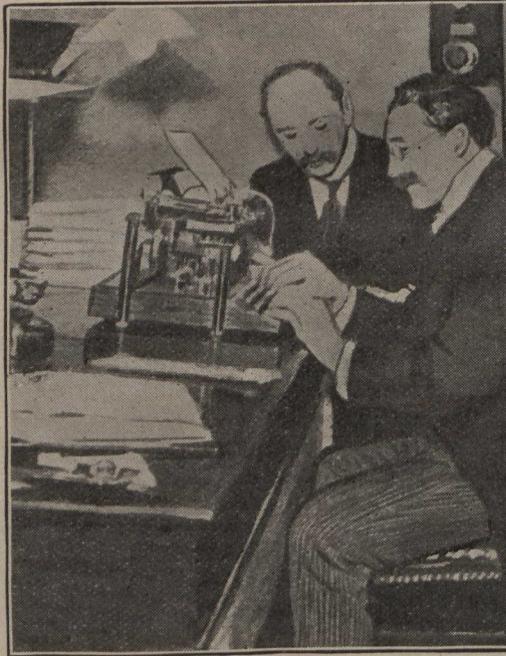
S'apercevoir que l'on a pour fils un géant doit être un sentiment bien curieux pour un père et une mère de famille. C'est qu'en effet on ne s'en aperçoit nécessairement qu'à la longue: on ne "naît" pas géant, on le devient.

Tout au plus, au berceau, le bébé fut-il de ceux que soupèsent avec admiration les matrones, en proclamant d'un air entendu :

—Je n'en ai jamais vu d'aussi beau !...

Mais apparemment, dût-on lui répéter comme aux autres que, "s'il n'était pas sage, il resterait petit !..." — Appréhension vaine !

Puis, après avoir constaté pendant un temps qu'il était vraiment "grand pour son âge", arrive enfin le moment décisif où, sans contestation possible, l'enfant passe résolument dans la catégorie des géants.



Mais alors, tant qu'à être un géant, il faut être le plus grand géant: avec quelle fièvre les parents s'informeront, consulteront les almanachs, et, aux compliments émerveillés des voisins, répondront le front soucieux :

—Mais non, mais non, ne nous emballons pas, ne nous félicitons pas trop vite! Le "petit" n'a encore que 8 pieds ? Il y a beaucoup mieux à Hambourg!...

On comprendra les angoisses paternelles, si l'on songe au terrible embarras qu'occasionnerait dans une famille modeste un fils qui n'est bon à rien qu'à être géant, et qui, cependant, n'arriverait pas à être un géant suffisamment considérable, pour qu'un impresario s'intéressât à son avenir, et pour que l'on pût compter qu'il ferait carrière dans les cirques et les music-hall.

C'est qu'une taille de géant complique singulière-

ment les conditions matérielles de l'existence : quand on mesure 9 pieds 3 pouces comme Machnow et que l'on pèse la bagatelle de 355 livres, il est bien difficile de prendre le tramway et d'habiter une mansarde sous les toits, et d'une façon générale, tous les rouages de la vie moderne, sont mal compris pour la commodité des géants.

Et quel espoir de s'habiller richement avec les laissés pour compte des grands tailleurs ou de participer aux occasions exceptionnelles des magasins de confection ?

La vérité est que l'état de géant exige de suffisantes ressources pour que l'on se puisse procurer une installation spéciale, depuis les draps de lit — et le lit lui-même, jusqu'aux moindres détails de la toilette: et, pour ne citer qu'un seul trait, je crois que Machnow, dont la main mesure, du poignet à l'extrémité du médium, exactement 16 pouces, Machnow devra évidemment renoncer à trouver jamais, pour cette pointure des gants à 50 cts la paire.

Mais, par contre, il est également peu vraisemblable qu'une personne doive jamais, dans l'antichambre, prendre le chapeau du géant pour le sien par inadvertance...

Un géant qui réussit, comme Machnow, à être le plus grand de tous les géants du monde, se trouve, par bonheur, dans une situation qui lui permet de ne pas regarder à la dépense: lorsqu'on a été, ne fût-ce qu'une saison, l'attraction la plus sensation-



L'INCONVÉNIENT DES GRANDEURS

Machnow ne pourrait pas dactylographier, car chacun de ses doigts couvrirait plusieurs touches.

nelle de l'Hippodrome de Londres, on peut envoyer de l'argent à sa famille.

On en jugera par ce fait que, récemment, pour un simple voyage en automobile, de Londres à Brighton, Machnow avait été assuré contre tout accident pour une somme de \$55,000.



L'ŒUF ET LE GÉANT

Il faut reconnaître que Machnow semble considérer son œuf sans grand enthousiasme; il est vrai qu'il en mange trente et un chaque jour.

Il n'y a donc pas à craindre qu'on le laisse dépérir.

Machnow fait quatre repas par jour: le matin à neuf heures, comme petit déjeuner, il prend deux pintes de thé au lait, seize oeufs durs et huit boules de pain avec du beurre.

Il lunche à midi, avec deux livres et demie de viande, cinq livres de pommes de terre et une pinte de bière.

Le repas de cinq heures se compose d'une soupe de potage, accompagnée de quatre à cinq livres de viande et légumes, de trois livres de pain et d'environ deux pintes de bière.

Enfin à neuf heures du soir, quinze oeufs durs avec du pain, du beurre et une pinte de thé.

Soit au total, chaque jour, trois pintes de thé et de lait, trois pintes de bière, 14 livres de viande et de légumes, quatre à cinq livres de pain, trente et un oeufs durs, sans compter le potage, le beurre — et le courant...

On voit que si l'amour fait jamais perdre à Machnow le boire et le manger, il perdra vraiment quelque chose, et l'amour pourra être fier!...

\* \* \*

La chose d'ailleurs n'est pas impossible: Machnow est marié.

La femme du géant est de taille ordinaire: ce n'est pas cette "Mme Chiquita" que l'impresario ingénieux exhibe, à l'Hippodrome, aux côtés de Machnow.

Voir en même temps une naine double assurément l'intérêt et le plaisir que le spectateur peut prendre à voir un géant.

Cet intérêt et ce plaisir résident en effet, pour ainsi dire, uniquement dans les rapports que l'on établit entre les proportions du géant celles d'un autre être, ou de soi-même.

Admirons les géants, ne les envions pas.



Feu le géant Beaupré aurait eu peine, malgré ses huit pieds et quelques pouces de regarder par dessus l'épaule de Machnow.

# La procession de la Pentecôte à Roncevaux

TOUTS les ans, depuis des siècles, dans la matinée du mercredi qui précède la Pentecôte, vingt ou trente villages basques perchés sur le versant espagnol des Pyrénées se vident de leurs paroissiens, qui, chargés chacun d'une croix comme celle du Christ, montent en pèlerinage au couvent de Roncevaux. Et, pour voir passer cette procession étrange, il faut aller la veille coucher à Burguette, le dernier des villages qu'elle traverse avant d'arriver au vénérable monastère.

Saint-Jean-Pied-de-Port, une petite ville paisible et charmante, que le chemin de fer, hélas! ne tardera pas à déflorer, est le lieu d'où je pars, ce mardi 26 mai, sous un ciel très sombre, pour monter en voiture à Burguette, par des lacets ombreux à travers une immense forêt de hêtres.

Une heure environ après Saint-Jean-Pied-de-Port, c'est l'Espagne; c'est le village de Val-Carlos où il faut s'arrêter pour formalités de frontière.

Et puis, comme Burguette est de l'autre côté des Pyrénées (près des sommets, à une altitude encore très grande), nous recommençons à monter pendant quatre heures encore, pénétrant au cœur de la forêt, qui se fait de plus en plus sauvage et plus verte. L'orage gronde sourdement autour de nous, derrière les nuées, et la cloche de Val-Carlos, pour conjurer la grêle, se met à tinter d'une petite voix fêlée et triste. Longtemps ses vibrations nous suivent, puis se perdent au-dessous de nous, dans le silence infini des arbres.

Au près et au loin, les piétinements du bétail, les innombrables bruits de clochettes légères pendues au cou des moutons et des chèvres sont les musiques du matin sonore dans ce solitaire village, au lever du jour frais, parmi les nues des cimes.

L'antique auberge s'éveille, silencieuse maintenant, après avoir toute la nuit tant vibré de l'exaltation des chants et de la furie des guitares.

Sept heures, quand je descends de ma chambrette pour aller sur le seuil de la porte attendre la procession qui bientôt passera.

Il ne pleut plus.

Un peu de soleil perce les nuées errantes dont le village était enveloppé. La rue par où doit défilier ce cortège des croix s'en va assez régulière et longue, entre de vieilles petites maisons toutes pareilles, dont les hauts toits noirâtres sont en planchettes de hêtre, en bois des forêts voisines. La boue de la chaussée est couverte à l'infini de hachures faites par les pieds fourchus des troupeaux qui, à la première heure, sont sortis pour se répandre dans les hauts pâturages, dans les prairies d'alentour. De temps à autre, des paysans, des paysannes passent, sur des mules qui ont aussi des clochettes et dont les harnais sont enjolivés de cuir, dont les selles se terminent par des pendeloques rouges. C'est naturellement dans la direction du grand monastère de Roncevaux qu'ils s'en vont tous, pour le pèlerinage du jour.

Sur la place de l'église, on sera bien pour voir la procession arriver des villages d'en dessous,



On pénètre dans l'obscurité de l'église, où des cierges brûlent...

pour la voir sortir là-bas de cette brume blanche — qui est un nuage momentanément posé dans un repli des Pyrénées.

Lourde, fruste, massive, étrangement rustique, battue depuis des siècles par les tourmentes des altitudes, est cette église de granit devant laquelle s'étend une petite place — au sol criblé, comme celui de la rue, par les empreintes des moutons et des chèvres.

Et tout à coup, là-haut, à chacune des deux fenêtres du clocher, par où deux cloches égales apparaissaient, des hommes surgissent, qui se mettent

à sonner à toute volée, en maniant les battants comme des heurtoirs. Ding, ding, ding, ding, ils frappent l'airain avec une rapidité frénétique — comme ils jouaient de la guitare cette nuit, — et l'air s'emplit aussitôt d'un bruit fêlé, sauvage: c'est le signal de la procession, qu'ils ont déjà aperçue et qui sera bientôt visible pour nous.

En effet la voici venir, émergeant de la brume. Et on dirait d'abord un convoi de madriers, péniblement charroyés par des hommes en deuil. Puis, à mesure que cela s'approche, tous ces bois, en se dessinant mieux, montrent des formes d'instruments de torture: ce sont des croix comme celles du Calvaire, que des pénitents portent sur le dos et dont ils maintiennent les branches en étendant les bras dans des poses de suppliciés. On commence d'entendre une plainte intermittente, qui s'exhale en lamentation rythmée de cette foule en marche. Ils ont tous des robes noires, et, sur le visage, des cagoules noires; pieds nus dans la boue, ils cheminent vite, contrairement à la coutume des lentes processions. Ils sont environ cinq cents, rangés en double file: "Ora pro nobis!... Ora pro obis!..." crient-ils tous sur un ton de lugubre appel, en passant avec une sorte de hâte étrange, la tête courbée sous leur croix. De distance en distance, au milieu

d'eux, les alcades de leurs villages les surveillent, le béret bas, drapés dans la grande cape des cérémonies. Derrière, viennent ensuite des groupes de diacres en surplis de mousseline, portant au bout de hampe les croix d'argent et de vermeil des vingt ou trente paroisses d'alentour, pièces d'ancienne orfèvrerie dont quelques-unes sont à demi barbares. Puis, pour finir, s'avance la nombreuse troupe des femmes en mantille noire qui chantent avec des voix tristes les litanies de la Vierge. Pas de cagoules sur leurs visages, à elles, et dans l'encadrement de leurs voiles de deuil, ce ne sont que pauvres laideurs flétries, que pauvres regards de naïveté souffrante: population étioyée des trop grandes altitudes, filles pâles des hauts plateaux où les conditions de vie deviennent dépressives...

Sur la place de l'église, et çà et là dans la rue de Burguette, il y a les inévitables touristes attirés comme par quelque fête de barrière dans ce village perdu — qui, hélas! n'est plus assez protégé par ses montagnes, plus assez loin de Biarritz ou de Bayonne. Il va de soi du reste que ces intrus ont des jumelles, des appareils variés, des kodaks, des bicyclettes, voire des mirlitons. Et, devant toute cette humble humanité de montagne, qui passe lamentable sous ses haillons sombres, mais suppliante et enfantine, s'en allant s'agenouiller avec confiance devant la Notre-Dame de Roncevaux, ces gens-là trouvent des rires qui mériteraient des gifles immédiates, des réflexions qui sont une quintessence d'idiotie.

Cependant, vers Roncevaux, la rapide procession continue de monter, en poussant son gémissement lugubre, — et à sa suite, me voici de nouveau dans la campagne.

La campagne, ici, c'est quelque chose d'admirablement vert de constamment humecté par le voisinage ou le contact des nuées, quelque chose de mélancolique, d'un peu paradisiaque en même temps, que la main des hommes est à peine venue

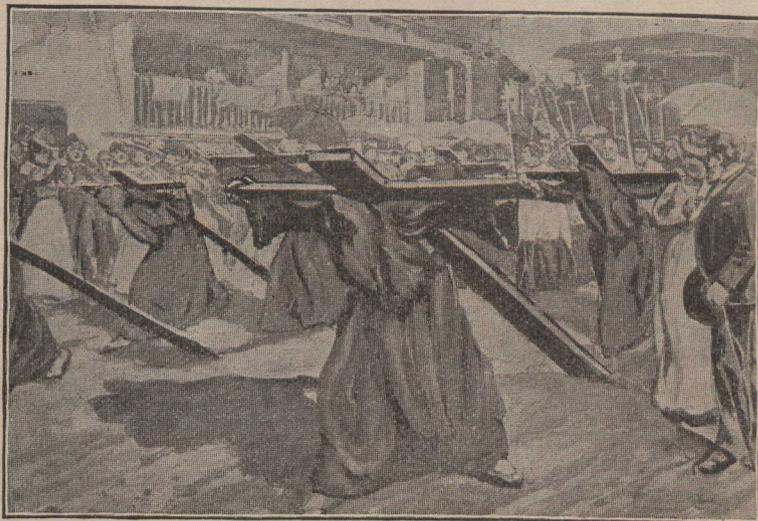
déranger. Et un je ne sais quoi dans l'air y donne conscience de la hauteur à laquelle on respire.

La route traverse des bosquets d'énormes hêtres aux branches toutes chevelues de lichens blancs, traverse des prairies de marguerites où paissent en troupes des chèvres blanches. Mais plus loin, partout alentour, c'est la forêt, la forêt de tous côtés, la forêt de hêtres qu'on ne voit pas finir, tranquille et pareille, silencieuse fraîche et verte.

Aux environs de ce plateau de Burguette, les cimes, qui semblaient si haut perchées quand on les regardait des plaines d'en bas, font l'effet de

petites collines très proches, boisées toujours des mêmes essences puissantes. Et les nuages, qui sont ici chez eux, se promènent autour de nous comme des fumées, comme des ouates légères; se traînent ou se reposent sur cette verte splendeur des arbres...

La procession, que je continue de suivre, chemine toujours de son même pas alerte, sans bruit, parce que tous ces pieds de montagnards sont nus ou bien chaussés d'espadrilles. On n'entend que les lamentations, perpétuellement reprises en cadence. Devant moi, c'est d'abord la masse noire



Ce sont des croix que des pénitents portent sur le dos

des femmes; puis, le groupe des croix d'argent, où un rayon de soleil en ce moment tombe et qui brille sur tout le vert nébuleux des fonds; puis, enfin, à l'avant-garde, là-bas, la foule indistincte des crucifiés aux bras étendus, qui va se perdre tout à fait au milieu d'une vapeur épaisse, grise à reflets de nacre. Et l'antique Roncevaux, vers lequel tout cela monte, est invisible, derrière un nuage; une grande fumée pâle, qui passait, s'est arrêtée pour l'enténébrer.

Cependant nous en sommes très près, de ce Roncevaux qu'on n'aperçoit point, car voici le fracas subit des cloches du beffroi qui signalent notre arrivée, à coups précipités comme ce matin sonnaient les cloches de Burguette. Et, soudainement, le couvent se dessine, agrandi par l'indécision de ses contours, par le vague dans lequel ce nuage le maintient encore; il paraît colossal et farouche, avec son donjon de forteresse et son entassement de lourdes murailles.

On s'engouffre dans l'ombre d'un vieux porche de granit. On traverse un cloître désolé, aux arceaux en ruine, plein de décombres, de fougères et de mousses; le nuage toujours y embrume les silhouettes humaines, y jette une humidité et un frisson de sépulture, y donne aux choses des aspects irréels et ramène l'imagination à la demi-nuit des temps passés.

Et enfin, on pénètre comme un flot dans l'obscurité de l'église, embaumée d'encens, où des cierges brûlent, au fond, devant les vieux tabernacles, étincelants d'or. Les petites flammes des cires font scintiller là-bas des colonnes dorées, des retables dorés, des restes d'anciennes magnificences, au milieu de tant de délabrement et d'abandon. Mais dans la nef, on y voit à peine pour se conduire et c'est d'abord une sorte de mêlée où la procession se condense en tâtonnant; les corps en sueur se frôlent et se poussent; les croix s'entrechoquent; on entend des claquements de bois, des heurts pesants sur les dalles.

Peu à peu, cependant, la foule se tasse, et les yeux habitués commencent à mieux voir. Toute l'allée du milieu, entre les colonnes, est occupée par la masse noire des femmes voilées de deuil. Et des deux côtés sont symétriquement rangés les cinq cents crucifiés, aux bras étendus, aux respirations haletantes et fatiguées; c'est ici le terme de leur pénible course, avec les fardeaux qu'ils traînaient, — et maintenant les moines vont dire pour eux la bienfaisante messe...

Mon Dieu!... sans ces nuages qui aujourd'hui passaient, tout cela, peut-être, m'aurait semblé vulgaire et quelconque... PIERRE LOTI.

Au Canada, la célébration de la fête de la Pentecôte n'a rien de lugubre comme à Roncevaux. La Pentecôte est un jour de joie pour les fidèles qui assistent aux belles cérémonies de l'Eglise Catholique, qui leur rappelle la descente du Saint-Esprit sur les apôtres.

# Le village de Saint-Bruno et son beau lac

**A** QUELQUES lieues au sud de Montréal, est sis un village d'un aspect tout particulier et dont l'origine ne remonte qu'à quelques années à peine; nous voulons parler de Saint-Bruno. Saint-Bruno tirerait probablement son nom du seigneur F. X. P. Bruneau, dont le manoir élevé sur la montagne semblait protéger quelques modestes habitations et un vieux moulin rouge, qui servit dans les premiers temps de chapelle sous la desserte des curés de Chambly et de Boucherville.

Vers 1830, les terres fertiles et bien cultivées que l'on se plaît aujourd'hui à admirer, étaient couvertes par une forêt inextricable d'arbres de toute nature, au milieu desquels, si l'on en croit les anciens, il n'était pas rare de rencontrer des animaux sauvages, l'ours, entre autres.

Attirés sans doute par la beauté et la richesse du site, quelques colons ne tardèrent pas à planter leur tente au pied de la montagne; et, la cognée à la main, mirent à nu le terrain sur lequel la charrue traça ses profonds sillons.

On peut répéter de chacune de nos paroisses canadiennes en général ce que le Père Vimont disait en 1642, à Maisonneuve et à ses compagnons, après avoir célébré la première messe, sur l'île de Montréal, à la Place Royale :

« Ce que vous voyez ici, messieurs, n'est qu'un grain de sénevé, mais je ne doute nullement que ce petit grain de sénevé ne produise un grand arbre, qu'il ne fasse un jour des progrès merveilleux, ne se multiplie et ne s'étende de toute part.

Il est vraiment merveilleux de voir avec quelle rapidité nos paroisses canadiennes, à peine sorties du berceau, grandissent, se développent et deviennent, sinon toutes des centres importants au point de vue commercial, du moins des places admirables au point de vue de l'agriculture, surtout quand elles peuvent avoir l'avantage d'être desservies par une voie ferrée quelconque.

Là où quelques années auparavant on ne voyait que forêt, broussailles et désert presque infranchissables, se dressent comme par enchantement quelques cabanes grossières d'abord, à peine suffisantes pour abriter les courageux pionniers qui ont entrepris la tâche de changer ces lieux, sauvages et improductifs, en délicieux jardins, en greniers d'abondance; des sentiers d'abord sillonnent la forêt pour faire place bientôt à des chemins par où ne tarderont pas à rouler les lourds charriots du cultivateur; puis la moisson ayant été très abondante, les denrées bien vendues, peu à peu l'abondance est arrivée, et avec elle les moyens de construire une grange plus vaste, une demeure plus spacieuse, plus confortable, coquette même, où se plaisent à se fixer la tranquillité, le travail, l'aisance et le bonheur.

D'autres colons, entraînés par l'exemple, attirés par la beauté et la richesse des belles terres des premiers défricheurs, se joignent à eux et forment le premier

noyau d'un modeste village, qu'il faudra bientôt ériger en paroisse: L'église est loin, en effet; et pourquoi n'auraient-ils pas, eux aussi, leur temple et leur curé. D'abord, un prêtre d'une des paroisses voisines viendra célébrer les Saints Mystères, dans l'appartement ménagé à cet effet, de la maison d'un colon, où tous pourront assister à la messe, sinon tous les dimanches, du moins de temps en temps. Mais la population s'accroît de nouveaux venus, et les petits ont grandi, la place devient trop étroite, tous ne peuvent plus y entrer; de toute nécessité il faut bâtir une église. On se réunit, on consulte ses ressources, et, d'après les conseils du desservant, on choisit l'emplacement de l'église, emplacement gracieusement concédé par un colon, et sans tarder on se met à

près, celle du village de Saint-Bruno, que nous présentons aujourd'hui à nos lecteurs.

Un vieux moulin, situé sur la montagne de Saint-



Une partie de pêche au Lac Saint-Bruno.

Photo Dumas, (St-Laurent et Vitry, Montréal)



EGLISE DE SAINT-BRUNO.

(Photo Dumas, St-Laurent et Vitry, Montréal)

Bruno, près du manoir seigneurial, comme nous le disions au début, servit dans les premiers temps de chapelle aux colons, sous la desserte des curés de Chambly et de Boucherville.

M. Mignault, curé de Chambly, desservit en effet cette paroisse de 1843 à 1847, et tout nous porte à croire, quoique nous n'ayons pas de documents précis sur ce point, qu'une mission fut établie en cet endroit en l'an 1843. Les offices divins furent célébrés dans le vieux moulin de la montagne jusqu'en 1851, époque à laquelle fut construite l'église qui sert aujourd'hui au culte. Cette église est bâtie en pierre, ainsi que le presbytère, qui fut élevé une année plus tard, en 1852.

Les premiers desservants de la paroisse de Saint-Bruno furent les abbés Mignault, de 1843 à 1847; MM. Caisse et Champoux, 1848; T. Pepin, de 1848 à 1851; M. Piette, 1878-1879, curé, ainsi que M. Lamarche, 1879-1888, et MM. Beauchemin et Lemonde, 1888-1889.

Qui ne connaît, ou du moins qui n'a pas entendu parler du lac vraiment ravissant de Saint-Bruno, où foisonne le poisson. Sans doute, les eaux limpides de ce lac, dans lesquelles se mire la montagne, ne reposent pas sur le fond d'un antique cratère, comme celles du lac circulaire du mont Saint-Hilaire, mais que de charmes présentent ses bords riants et pittoresques!

Le voyageur, emporté vers le sud par la vapeur, regrette ne de pouvoir admirer à loisir les tableaux de diverse nature qui disparaissent les uns après les autres à ses regards ravis. A l'aspect de ces modestes mais gracieuses maisons qui reflètent un air de bien-être, de calme et de paix, on se dit intérieurement: Ceux qui vivent là doivent être bien heureux.

Que si, dominé par la curiosité de visiter Saint-Bruno, il vous arrive de descendre à la gare du chemin de fer, qui se trouve à quelque distance du centre du village, vous allez d'enchantement en enchantement, vous répétant à vous-même: Mais, c'est charmant, c'est un coin du paradis terrestre que cette petite paroisse.

Les chemins y sont tous carrossables et très bien entretenus.

De la montagne, dont une partie du versant nord est cultivée avec un soin jaloux, et où, sous les baisers caressants des zéphirs, ondulent les blés murs, votre vue se porte tout d'abord sur le village et la campagne environnante, pour admirer bientôt et le majestueux Saint-Laurent, dont les eaux scintillent sous les premiers rayons du soleil levant, et les monts Saint-Hilaire, avec leur crête en forme de pain de sucre, la montagne de Rougemont, Saint-Lambert, Saint-Basile, Saint-Hubert, Béloeil, Saint-Hilaire, et là-bas, sur l'autre rive du fleuve, Montréal, abritée sous le Mont-Royal, comme un gigantesque oiseau sous l'aile de sa mère; le tout semble si rapproché qu'il suffira, semble-t-il, d'étendre la main pour y toucher. ADALBERT CHALIFOUR.



Manoir du seigneur F. X. Bruneau, à Saint-Bruno.

Photo Dumas, (St-Laurent et Vitry, Montréal)

l'oeuvre. Chacun y met la main. Ah! ce ne sera certainement pas une basilique qu'élèveront ces braves gens; loin de là; mais le Dieu qui bénit leurs travaux et qui est venu sur la terre apporter la paix aux hommes de bonne volonté, sera honoré dans ce modeste sanctuaire mieux peut-être que dans bon nombre de cathédrales. Plus tard, dans dix ans, un peu moins ou un peu plus, on construira une magnifique église en pierre surmontée d'un élégant clocher, où carillonneront de mélodieuses cloches, invitant les paroissiens au Sacrifice du matin et à la prière du soir.

N'est-ce pas là l'histoire de la plupart de nos intéressantes et florissantes paroisses canadiennes; et telle est, à peu de chose



« Les hommes lui criaient de revenir au bord mais il n'écou-  
tait rien »

## Marie de Sainte-Maure

**B**ONJOUR, mon petit Baptiste; bonjour, madame Marie. Un vrai beau temps d'été, pas vrai ?...

Le vieux trappeur aux cheveux gris, en disant ces mots, salua poliment une jolie jeune femme et un petit garçon qui venaient sur le chemin, et qui entrèrent dans le petit magasin de la compagnie, où plusieurs hommes, qui étaient là, flânant, se rangèrent avec déférence pour leur faire place.

—Ah! elle est brave, la petite Marie, et jolie aussi, dit le vieux trappeur, comme à lui-même, en bourrant sa pipe. Puis il accota tranquillement son siège contre le bois rond de sa petite cabane. Un autre homme était venu s'appuyer nonchalamment contre la maisonnette.

—Jolie, ça c'est vrai, dit celui-là, mais brave, pourquoi ?

Le vieux trappeur se redressa, surpris :

—Vous ne savez pas? Vous ne connaissez pas l'histoire de Marie de Sainte-Maure? Eh bien, je vais vous la dire. Il est bon que nos jeunes gens entendent de ces histoires-là.

Et, tirant quelques longues bouffées de sa pipe, le vieux trappeur commença ainsi :

—Elle n'a pas toujours été triste comme ça, la petite Marie. Il fut un temps où, comme toutes les jeunes, elle avait le pied léger et l'oeil brillant, surtout quand le grand Jean Lucas l'invitait à danser. Mais lui, quand il était avec elle, il avait l'air aussi grave et recueilli qu'à l'église.

Un jour, Lucas est parti pour un camp de bûcherons, avec les hommes de Sainte-Maure; il ne restait plus que quelques vieux, et moi, qui ai un pied boiteux et qui ne chasse plus.

Alors, il est venu un étranger à Sainte-Maure. Pourquoi venait-il ici? on ne sait pas. Il est arrivé en raquettes, et il est resté... un mois, deux mois, cinq mois! Tout ce temps-là, le grand Lucas était absent, et tout ce temps-là l'étranger allait voir la petite Marie. Elle n'avait plus sa mère, et il n'y avait personne pour lui dire de ne pas fréquenter l'Anglais.

Quand le printemps s'en revint et que les billots commencèrent à descendre, Lérique, Rigaud, Lucas, tous nos gars, s'engagèrent pour la "drive", et, quand ils atteignirent Sainte-Maure, le grand Lucas ne manqua pas d'aller voir Marie, et, comme d'habitude, il la regardait avec son air tranquille et sérieux. Mais elle, elle ne souriait plus comme autrefois. Elle ne lui dit que quelques mots, s'efforçant de ne pas pleurer. Et Jean n'y retourna pas. Il ne disait rien à personne. Il travaillait, travaillait, travaillait. Et à le voir si fort, si courageux, si farouche, les hommes disaient qu'il semblait avoir le diable au corps.

Un jour, l'Anglais s'en alla. Personne ne le vit partir. Ce jour-là, aussi, il y eut un grand malheur. L'ouvrage avait été rude, et les billots semblaient se battre entre eux comme des lutteurs. Mais Jean, comme s'il se moquait du danger, sautait en riant d'une pièce à l'autre, poussant ici, soulevant là, avec son pic, et leur faisant reprendre leur course endiablée. Plus il y avait de difficulté, plus il y avait de danger, plus Jean riait. Les hommes lui criaient de revenir au bord, mais il n'écou-  
tait rien : il continuait son travail, et il riait. Enfin, tous les hommes avaient regagné la terre, tous, excepté Rigaud, le frère de Marie, par sa mère; monté sur une pile de billots enchevêtrés les uns avec les autres, il avait été entraîné tout d'un coup avec eux.

Jean le vit, et il s'élança à la rivière pour lui porter secours, mais il ne put l'atteindre; le flot noir le garda. Et Jean Lucas s'en alla pour longtemps, on ne sait où. Jacques, qui tient le petit magasin, a dit que le jour de la mort de Rigaud, il était venu une lettre pour l'Anglais, mais celui-ci était parti, et personne ne savait où il était allé.

Alors revint la saison des fleurs; mais Marie ne sortait plus de la maison; personne ne la voyait; et, petit à petit, il courut des mauvais bruits: au petit magasin, où les hommes se réunissent pour jaser; à la porte de l'église; enfin dans toutes les maisons. Et quand Marie vint au magasin, les femmes la regardaient comme si elles ne la connaissaient pas, elles tournaient la tête d'un autre côté, et elles parlaient entre elles... comme les femmes parlent. Marie devint toute pâle, et elle gagna la porte en chancelant. J'aurais pu les battre, ces femmes! Mais Marie n'avait pas l'air fâchée; seulement, elle allait son chemin, toute pâle et douce et humble, comme si elle avait une blessure au coeur.

Et quand le vieux Gaspard Laroque, le père de Marie, s'en revint de Québec, où il était allé vendre

monde; elle ne parlait à personne, si ce n'est à Félicie Lérique et à son mari, Alphonse. Et l'enfant grandissait vite; il était déjà un gros garçon de quatre ans, et le vieux Laroque ne l'avait jamais vu. Un jour, il se passa quelque chose de bien grave. On vit arriver le seigneur de Sainte-Maure lui-même, Monsieur Evremont, et il appela la petite Marie à comparaître devant lui, en cour de justice, parce qu'elle était un scandale pour la paroisse. La salle était pleine comme une ruche; et, comme une ruche, elle bourdonnait. Le seigneur était assis dans sa grande chaise, avec un air sévère, et la petite Marie était en face de lui, sur un banc grossier, tenant serré contre elle son petit Baptiste.

Le seigneur lui demanda ce qu'elle avait à dire pour son excuse, s'il y avait quelque chose pour atténuer sa faute. Et Marie répondit tout bas: "Je n'ai rien à dire." Et les femmes dans la salle faisaient entendre des gémissements, et le père Laroque était tombé à genoux, les yeux fixés à terre, accablé de douleur et de honte. Mais Marie, elle, ne pleurait pas; sa figure était blanche, froide, dure, comme celle d'une statue; elle serrait toujours son enfant, comme si elle avait peur qu'on le lui prit, et elle le consolait en lui parlant doucement.

Tout à coup la porte s'ouvrit brusquement, et qui entra, pensez-vous? L'Anglais, et, tout aussitôt derrière lui, le grand Jean Lucas! J'ai deviné tout de suite à quoi Jean avait passé le temps qu'il avait été absent. Marie s'était dressée, pâle et les yeux fixes, comme une apparition.

L'Anglais aussi était pâle de colère, avec la figure contractée. Il alla se placer entre Marie et le juge.

—Qu'est-ce que vous faites à ma femme?

—Comment est-elle votre femme? dit le seigneur Evremont, d'une voix sévère.

L'Anglais se rapprocha de Marie et lui cria :

—Dites-leur si vous êtes ma femme!

Marie répondit :

—Oui, je le suis.

—Dites-leur, reprit l'Anglais, où nous avons été mariés.

Et Marie répondit :

—Au fort Saint-François.

—Pourquoi ne leur avez-vous pas dit cela, Marie? Pourquoi laisser croire que mon petit garçon n'a pas de père ?

Il était bien en colère en disant cela; mais Marie ne le craignait pas. Elle le regarda bien en face et dit :

—Je n'ai pas voulu dire que l'homme que j'aimais m'a abandonnée; qu'il m'a fait promettre de ne pas parler de notre mariage avant qu'il m'en ait donné la permission, et qu'il a gardé le papier que le prêtre nous a donné, et qu'il a disparu pendant un an, deux ans, cinq ans! Je n'ai pas voulu dire à mon petit Baptiste qu'il avait un père comme cela; non, je ne l'ai pas voulu!

—J'ai eu une mauvaise lettre, dit l'Anglais, mon père se mourait. Je suis allé pour vous voir, et je ne vous ai pas trouvée à la maison. Je vous ai écrit une lettre, et je l'ai laissée à Rigaud, qui travaillait sur la rivière. Où est Rigaud? Où est ma lettre ?

Marie changea de visage, en entendant cela. Elle le regarda en dessous :

—Rigaud est mort le jour où vous êtes parti, dit-elle. Je n'ai pas eu votre lettre.



Marie devint toute pâle et elle gagna la porte en chancelant

ses pelleteries, il mit Marie à la porte de chez lui, et la pauvre fille ne savait où aller; mais je la conduisis chez Félicie Lérique, une personne charitable, et, le lendemain, Marie tenait un nouveau-né dans ses bras.

Après cela, Marie n'allait jamais où il y avait du

## La vie chez soi et au dehors



**S**I une femme du monde doit connaître tous les sports, être capable de prendre part à une promenade à cheval, à une course à bicyclette, de manier une rame ou de tenir sa place dans une partie de lawn-tennis, de golf, elle doit toujours le faire avec calme et modération.

Il faut qu'elle se souvienne que ces exercices violents la fatiguent, qu'elle ne saurait les supporter longtemps; l'excitation, l'ardeur immodérée qu'elle apporte à tout pourraient lui tenir lieu de force pendant quelque temps, mais comme elle se sentirait lasse ensuite!

Lorsqu'on cesse le jeu, ou lorsque la promenade est terminée, s'il faut faire les honneurs d'un goûter, recevoir, arranger des fleurs, s'occuper du dîner qui doit suivre, elle est mal à l'aise, si fatiguée qu'elle ne peut plus être gaie alerte; ses traits sont tirés, sa démarche lourde.

Si elle met trop d'ardeur à un exercice violent, la jolie coloration de son visage animé n'a plus sa délicatesse; il se plaque de taches rouges, se boursoufle, ses cheveux se dérangent, la sueur perle à son front, elle perd la dignité de sa tenue.

Cette animation excessive, qui convient peu à une femme, présente aussi un autre danger; s'il s'agit d'une partie à deux camps, elle peut être une source de discussions. Tous les amateurs de croquet connaissent ces propos vifs qui s'échangent souvent aux abords du piquet final. J'ai

connu une jeune fille qui déclarait même préférer ne pas jouer au croquet que de se contenir vis-à-vis de ses adversaires; c'est une exagération regrettable; il est certaines paroles piquantes que l'intérêt du jeu explique, mais n'excuse pas.

C'est un écueil sérieux à éviter. Une femme doit s'efforcer d'atténuer la discussion, non de l'enflammer; elle s'occupe de tous, encourage les plus faibles, calme l'orgueil de ceux qui gagnent.

Après tout, la joie et la bonne harmonie ne sont-elles pas préférables à une passagère satisfaction de vanité?

Parmi les sports désormais féminins, l'équitation est celui qu'on conteste le moins; pourquoi? Ce n'est certainement pas parce que cet exercice est plus facile à apprendre ou qu'il demande moins de force physique et moins de sang-froid; c'est, sans doute, parce qu'il est d'origine aristocratique et que l'exemple parti de haut est une autorisation suffisante.

Malheureusement, il n'est point à la portée de toutes; toutes ne connaissent pas le charme de ces courses rapides, au balancement d'un trot adouci par la mousse des sentiers, des feuilles vous frôlant au passage. Fendre l'air, sans fatigue, laisser flotter les rênes et marcher aux caprices de l'animal qui se grise de plein air et de senteurs des bois, est délicieux.

Celles qui connaissent ce plaisir de l'équitation dédaignent aisément les joies de la bicyclette; mais les autres? Les autres, en compensation, enfourchent le cheval d'acier. Pour le cheval, comme pour la bicyclette, il est important d'adopter les corsers spéciaux afin que ces exercices soient véritablement hygiéniques, il est indispensable que la circulation ne soit nullement gênée, que le jeu des organes soit libre.

Après une course d'une ou deux heures au plus, lorsque la peau est échauffée, le corps en moiteur, si la chose est possible, rien n'est meilleur qu'une douche froide ou une lotion rapide.

Un bien être délicieux envahit tout le corps, la fatigue se transforme en une langueur agréable, une demi-heure de somnolence sur une chaise longue délassé complètement.

Dans ces conditions, cet exercice devient un remède salubre contre toutes les dispositions nerveuses et un préservatif efficace.

Le canotage, entendu de la même façon, présente aussi les mêmes avantages: une longue promenade en barque, dans une immobilité relative, est presque toujours dangereuse, même en été; tandis que, si l'on s'essaie à ramer toutes les parties du corps travaillent, les muscles du thorax se développent, la respiration s'accélère, et l'économie en entier bénéficie de cet exercice.

Le croquet, si fort en faveur dans toutes les législatures, est un exercice moins hygiénique; outre que, si la partie est intéressante et les joueurs passionnés, elle force à rester debout de longues heures, elle oblige à une attitude penchée, le cou ployé en avant, qui est très fatigante. Les fanatiques ne se rendront pas sur cette considération, mais il est bon de la leur rappeler.

Le lawn-tennis est beaucoup plus hygiénique: il fait lever la tête et les bras, développer le thorax, courir, sauter; en un mot, c'est un exercice de tout le corps; les coups sont visibles de loin, par suite, moins contestables que ceux du croquet; ils n'entraînent pas les mêmes discussions.

### L'automobile

Il faut en parler, il commence à entrer dans nos mœurs, il embaume nos rues d'un sillon parfumé. Devant lui, effarés, fuient les piétons, les enfants. C'est le cyclone, l'ouragan, le teuf-teuf!

Il faut des costumes pour conduire et pour voyager dans ce véhicule: costumes contre la poussière, le vent, la fumée.

L'homme et la femme se transforment, se dissimulent sous de larges caoutchoucs ou d'amples manteaux couleur poussière. Le chapeau sans garniture, ombrage la figure, et une voilette en gaze épaisse l'enveloppe de ses replis. Sans compter les lunettes noircies ou verdies protégeant les yeux contre les poussières ou les grains de pierre du chemin.



LA CHAISE HONTEUSE ]

(D'après un tableau de H. H. Flère)

Les détails de ce jeu sont sans doute familiers à beaucoup de nos lecteurs, nous les répétons cependant, volontiers pour le bénéfice de ceux qui ne les connaîtraient point déjà. On choisit un pénitent que l'on fait sortir de la pièce. Pendant son absence l'un des joueurs formule une accusation contre lui qu'une autre personne de la compagnie, désignée par les joueurs, est tenue de lui répéter. Alors, la victime est priée de rentrer et de prendre place sur la chaise honteuse. Dès qu'elle a été mise au courant de ce dont on l'accuse, on lui demande de deviner le nom de son accusateur; si elle se trompe une première fois, elle se reprend et, si elle réussit, l'accusateur doit remplacer l'accusé sur la chaise honteuse. L'artiste a choisi le moment où le pénitent était sur le point de deviner le nom de son accusateur. Celui qui devine juste est salué par des applaudissements, celui qui fait erreur est condamné à donner un gage. A la fin de la partie, ces gages sont tirés de la manière ordinaire.

La coiffure de l'homme est une casquette à visière russe ou allemande, ou plutôt une composition des deux formes.

Tout le monde fait de l'automobile; une femme élégante a son électrique, comme elle a sa fourrure ou son collier de perles.

L'automobile, certes, a des avantages, mais aussi que d'inconvénients, et comme il est maudit des piétons inoffensifs!

Il est de bon ton pour un automobiliste d'avoir des contraventions et des amendes; la prison jusqu'ici n'était qu'une menace vaine dont on se riait, les chauffeurs continuant à faire à l'heure des sommes de kilomètres interdits par les règlements. La condamnation à quelques jours de prison effective a remis certains chauffeurs dans le droit chemin.

Mais il est à observer que les hommes, même les plus humains, perdent toute humanité lorsqu'il s'agit de conduire. Ils bousculent, renversent, pié-

minent ce qui se trouve sur leur passage avec le seul soin de fuir et d'échapper aux représailles. Un peu de pitié, messieurs, s'il vous plaît! et, sous prétexte que du 12 à l'heure écrase votre moteur, n'écrasez pas ceux qui sont innocents et qui n'ont que le tort d'encombrer votre route.

Le propriétaire d'un automobile en fait facilement profiter ses amis et connaissances. Ce sont une série de courses, de parties de plaisir, d'excursions diverses.

Lorsqu'on possède une maison de campagne, on vient chercher ses invités en voiture dans la ville qu'ils habitent et on les reconduit de même.

Les places d'honneur sont en arrière, ce sont celles qu'on offre aux dames, car elles sont un peu plus protégées de la poussière et du vent.

Dans le coffre de l'automobile on aura une série de lunettes, de voiles, de pare-poussière que l'on prêtera à ses invités.

Le motocycle convient à un mari et à sa femme; une dame ne va pas seul à motocycle avec un monsieur, à moins qu'elle ne soit très intime.

### La bicyclette

C'est une chose acquise maintenant, une femme du meilleur monde peut aller à bicyclette; mais si elle se livre à cet exercice, elle le fait avec tact et réserve.

Cependant, il faut noter une diminution sensible depuis quelque années dans le nombre des femmes cyclistes. L'automobile a fait du tort à la bicyclette. Celles qui y demeurent fidèles modèrent leur élan. On fait de gentilles ballades, des promenades hygiéniques; mais les femmes suppriment tout entraînement et tout concours.

Etes-vous pour la jupe?

Etes-vous pour la culotte?

A mon avis c'est la jupe qu'il faut choisir; avec une jupe un peu courte, il nous est loisible de traverser, sans être remarquée, une ville ou un village pour aller chercher notre bicyclette, tandis qu'avec la culotte de zouave, l'effet est différent; vous risquez fort d'ameuter à votre suite une petite troupe d'enfants curieux et d'entendre des réflexions désagréables.

Le costume doit être simple, couleur de poussière, sans aucune excentricité tirant l'oeil.

Une femme adopte généralement la "machine de dame" dont la solidité est suffisante pour ses modestes courses et sur laquelle on monte plus discrètement et sans aide.

Elle marche d'une allure modérée, qui ne dérange ni l'harmonie de sa coiffure, ni l'ordre de ses vêtements. Enfin, elle ne sort jamais seule à bicyclette, elle est accompagnée de personnes capables de la protéger, de réparer les accidents qui peuvent survenir à sa machine.

En tandem, la place de la femme est derrière; c'est de toute justice, car l'homme beaucoup plus calme, mieux maître de ses nerfs, dirige sûrement le tandem et avisera plus facilement en cas de collision.

### Correspondance

Un mari peut-il décacheter les lettres adressées à sa femme?

Il est inutile de dire que le Code n'a pas prévu cette question. Ce serait, en effet, pénétrer un peu trop loin dans l'intimité de la famille.

La jurisprudence semble admettre le droit pour le mari de surveiller la correspondance de sa femme. Il lui paraît que cette surveillance rentre dans les droits de l'époux. Elle a décidé notamment que "le mari a le droit d'arrêter une correspondance honteuse ou criminelle de sa femme, et de saisir les lettres qui lui sont écrites ou qu'elle adresse elle-même à des étrangers ou à ses parents, à condition de n'user de ce pouvoir qu'avec réserve et pour des causes sérieuses."

Cependant, ce droit ne doit être exercé qu'avec une grande délicatesse. Rien ne demande autant de tact que cette surveillance, et il est à désirer que le mari qui l'exerce cherche à atténuer, par une certaine réserve, le mauvais effet qu'elle peut produire sur son épouse.



## Une école où tout s'apprend vite et bien

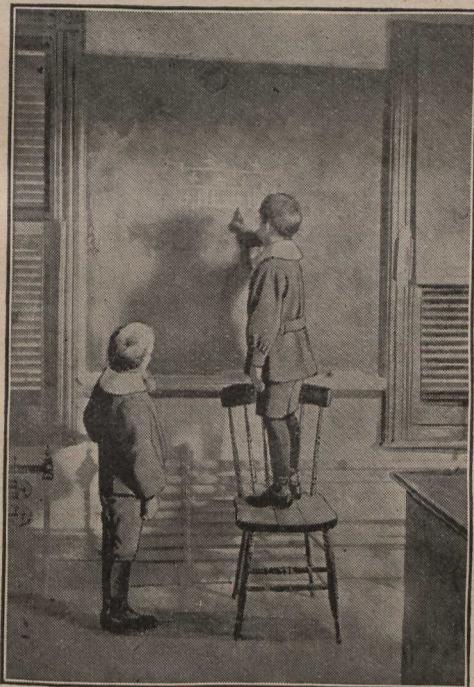


**L**E jardinier le plus habile sera tout à fait impuissant à changer un sol même fertile en un parterre couvert de fleurs superbes, si, au préalable, il n'a soin de préparer, de cultiver ce sol, selon toutes les règles de l'art du jardinage.

L'instituteur le plus savant sera, lui, également impuissant à fournir à la société des intelligences de premier ordre, s'il n'a soin, tout d'abord, de préparer, selon toutes les règles pédagogiques bien comprises, d'ouvrir, de cultiver, de former les jeunes intelligences qui lui sont confiées.

Oui, mais de même que nombreuses sont les manières d'arranger, de cultiver les fleurs chez nos jardiniers, de même les méthodes de cultiver les intelligences diffèrent plus ou moins chez nos pédagogues. Chez les uns comme chez les autres, cependant, on ne fait rien ou presque rien pour s'affranchir du joug, des entraves de la vieille routine, qui continue à régner en maîtresse presque partout. Or, qu'en résulte-t-il ? Ceci : les fleurs ne sont-elles pas de toute beauté, c'est la terre qui en est la cause ; — l'instruction chez l'enfant, le jeune homme, est-elle inférieure, à peu près nulle et même pitoyable, c'est l'intelligence qui fait défaut.

Nous voulons bien admettre que l'esprit n'est pas primesautier chez tous nos enfants canadiens, et que tous ne sont pas de petits prodiges (heureusement!), mais qu'ils soient dépourvus d'intelligence, et même d'une intelligence supérieure, nous avons mille preuves du contraire.



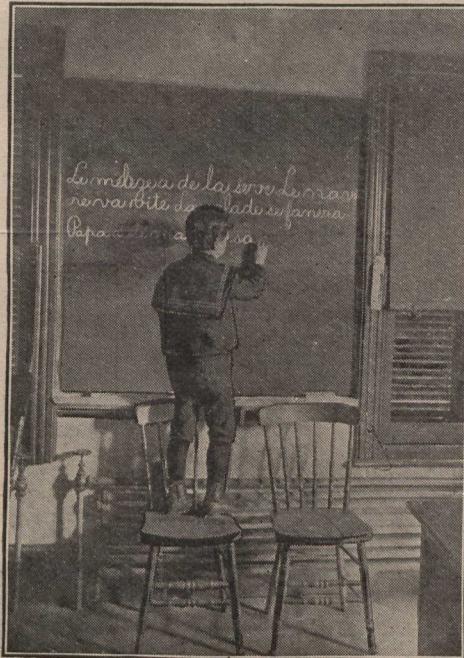
Elève donnant une démonstration raisonnée et pratique des premiers principes des fractions.

Mais alors, à quoi faut-il donc attribuer ce manque d'instruction solide, pratique, que l'on constate malheureusement chez la plupart de nos jeunes Canadiens ? à la légèreté, au manque de travail, à l'inertie ? Non, certes ; et le grand coupable, c'est la méthode routinière que l'on a suivie, que l'on suit encore pour inculquer à ces belles intelligences d'enfants, les lettres, les sciences, et même simplement les notions élémentaires de lecture, d'écriture et de calcul.

En effet, est-ce à l'intelligence de l'enfant que l'on s'adresse dans nos écoles ? Peu ou point. C'est à la mémoire, et à la mémoire seule. Qu'importe que l'élève comprenne ou ne comprenne pas, du moment que la grammaire, l'histoire, la géographie, les formules, etc., sont récitées mot à mot, en perroquet, c'est tout ce qu'il faut. Résultat : la mémoire se développe sans doute, mais au détriment de l'intelligence, qui, elle, s'atrophie. Conséquence finale : quelques années après sa sortie de l'école, le jeune homme, obligé de travailler pour se créer une situation, et n'ayant ni le goût ni le loisir peut-être de perfectionner ses études, s'aperçoit avec stupeur que, de tout ce qu'il a étudié durant les sept ou huit années qu'il a fréquenté les écoles, il ne lui reste rien ou à peu près rien. Et pourquoi cela ? L'édifice fut bâti sur le sable ; toute la science acquise reposait sur la surface : la base faisant totalement défaut, l'édifice s'est écroulé, et il ne reste que de lamentables ruines.

La semaine dernière, dans une modeste école de Montréal, au No 1135 rue Ontario, nous avons eu

l'occasion de constater personnellement la supériorité du nouveau système sur l'ancienne méthode. Comme tous ceux qui, plus compétents, ont bien voulu établir avant nous la comparaison, nous avons simplement été émerveillés. Dans cette école, fondée, il y a huit mois à peine, par l'Honorable T.



Ecolier écrivant au tableau noir sous la dictée d'un petit camarade.

Pertuisaume qui ne laisse échapper aucune occasion d'être utile à ses concitoyens, à son pays, c'est merveille de voir comment des enfants de 7 à 8 ans au plus, qui, à leur entrée, ne savaient ni A ni B, non seulement lisent, écrivent, calculent, récitent, mais encore s'interrogent mutuellement sous l'œil vigilant et paternel de Monsieur Noël, leur dévoué professeur. C'est l'enseignement par les leçons de choses. Chez eux, la mémoire ne joue un rôle que tout à fait secondaire. Ils savent parce qu'ils ont, en quelque façon, touché du doigt ce qu'ils ont vu ou entendu. Donc, ils ont compris. Ces derniers mots résumant toute la méthode mise en pratique par le professeur, qui éprouve, au milieu de ses vingt élèves, autant de satisfaction, de bonheur, qu'un autre maître éprouve ordinairement de désagréments et d'ennuis au milieu des siens.

\* \* \*

La première de nos gravures représente quelques lignes écrites au tableau par le premier venu des élèves de M. Noël. L'enfant a écrit sous la dictée d'un de ses petits camarades, sans lignes tracées au préalable, comme aussi sans hésitation aucune. Quel est l'enfant, après deux et même trois ans



Enfant interrogeant un de ses compagnons sur les divers pays du monde.

d'école, capable d'en faire autant ? Et cependant, l'auteur, que l'on voit au pied du tableau, ignorait totalement, il y a six mois à peine, les premières notions d'écriture.

La 2<sup>ème</sup> vignette porte un petit problème de fractions, fait exactement dans les mêmes conditions que

la dictée. Demandez à un de ces enfants la valeur d'une demie, d'un tiers ou d'un quart, etc., il vous répondra plus catégoriquement que ne sauraient le faire nombre d'enfants plus âgés, ayant étudié ailleurs les fractions.

Dans la 3<sup>ème</sup> vignette, un des enfants interroge son camarade sur les mouvements de la terre, les phases de la lune, les éclipses. Celui-ci répond en faisant fonctionner un appareil très simple, mais très ingénieux, montrant aux regards intéressés de tous comment les choses se passent ; les expliquant posément, sûrement, en homme parfaitement sûr de son fait. — Elèves de seconde, voilez-vous la face. — Vous ignorez peut-être comment se forme la pluie, qui féconde nos belles terres canadiennes ; interrogez les élèves de M. Noël, il vous l'expliqueront, ainsi que la formation des nuages, de la vapeur, de la neige, etc. Aimez-vous les voyages sur la carte géographique, ils vous serviront de cicéron à travers les cinq parties du monde, et principalement d'une ville à l'autre de leur cher Canada, que leur dévoué professeur leur apprend à aimer à l'égal de leur mère.

Le catéchisme, l'histoire sainte, sont enseignés au moyen de tableaux, que les enfants expliquent avec une rare perfection.

Désirez-vous connaître comment ces enfants ont appris à lire si rapidement ? En touchant positivement du doigt les lettres qui forment les syllabes et les syllabes qui constituent les mots. Deux par deux, les élèves prennent, l'un, les petits carrés de



Enfant expliquant les mouvements de la terre autour du soleil.

carton — très proprement tenus — portant les consonnes ; l'autre, les cartons portant les voyelles ; un camarade, distinctement et de façon à être parfaitement entendu de tous, prononce le nom d'une lettre quelconque, par exemple B ; les enfants aux consonnes s'empressent de choisir la lettre voulue, qu'ils mettent en évidence sur la table ; A, fait le petit maître ; les enfants aux voyelles glissent prestement la lettre demandée, près de la première consonne, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le mot soit terminé ; alors, tous à l'unisson lisent, par exemple : bâton ; les mouvements sont si précis, si mathématiques, si je puis m'exprimer ainsi, qu'on les jurerait exécutés par des machines automatiques, oui ; mais les jolis yeux brillant d'intelligence, qui semblent vous dire : N'est-ce pas que je suis un savant ? prouvent tout le contraire.

Voilà plus d'un quart de siècle que nous nous livrons à l'enseignement, et franchement, jamais il ne nous a été donné d'éprouver, dans une école, une émotion aussi intense, aussi douce en même temps.

Franchement, les mots nous font défaut pour exprimer notre admiration à l'égard et des élèves et du maître.

Naturellement, l'esprit, la discipline ne laissent rien à désirer, et si ce n'est pas la perfection, c'en est sûrement le degré le plus voisin.

Du reste, dans un examen public, qui aura lieu le mois prochain, les auditeurs pourront juger par eux-mêmes que, loin d'exagérer, nous restons ici au-dessous de la vérité.

UN PROFESSEUR.

# Croquis sur la Gaspésie

Scènes et légendes de la grève

Il y a quelques années de cela, par une belle matinée de juillet, le vapeur "Campana", de la Quebec Steamship Co., me laissa à Grande Grève, sur la côte sud de la fameuse péninsule, à dix milles de la ville de Gaspé, et continua sa route vers l'ouest. Il me restait à parcourir en voiture — à part Gaspé et New-Carlisle, qui sont de petites villes — les vingt-huit paroisses et villages du littoral gaspésien, échelonnés à des distances variant de six à dix milles.

Pour faire ce trajet, j'avais retenu, par lettre, les services du capitaine Ben, du Barachois de Malbaie, vieux loup de mer en rupture de ban, colosse aux épaules de fer, dans son jeune temps grand casseur de mâchoires selon lui, mais qui à mes yeux possédait encore une bien plus précieuse faculté : celle de connaître la plupart des légendes de la côte et de les traduire avec leur couleur locale, c'est-à-dire avec la même invraisemblance dans le récit de chaque événement que dans la relation de ses prouesses.

Je profitai des loisirs que m'accordaient les hasards du voyage pour noter rapidement, un guide de James Pye à la main, la topographie de chaque lieu que je traversais; puis, cette contrée m'intéressant beaucoup, je recueillis en même temps le plus d'anecdotes que je pus sur ses us et coutumes, sur la pêche à la morue, sur le commerce des Robin et sur l'exploitation des forêts. Ces détails, auxquels j'ajoute quelques réminiscences d'histoire et quelques impressions diverses, suivront ici sans façon et sans art; impressions et légendes, observations et paysages: j'ai transcrit mon brouillon pêle-mêle.

\* \* \*

Ces deux comtés de Gaspé et de Bonaventure, dont le littoral couvre au moins trois cent cinquante milles d'étendue et dont la forme aux trois quarts ronde, se dessine superbement sur le bleu de nos cartes du golfe, seront toujours et pour plusieurs raisons, un sujet d'intérêt et d'attraction véritable, pour le touriste canadien qui, venu ici une fois, désirera revoir de nouveau la beauté pittoresque des sites, l'infini des horizons, la splendeur incomparable de certains points de vue. Assurément, ces beautés réveillent dans l'âme plus d'un sentiment artistique; mais le voyageur qui parcourt ce pays, les yeux attachés sur l'histoire, trouve aussi bien d'autres motifs pour charmer son cœur ou distraire son esprit.

Située à l'entrée du fleuve et sitôt découverte, sitôt habitée, la Gaspésie, au temps des guerres anciennes, partage avec l'Acadie, Louisbourg et

1534; Champlain, de Monts, de la Ralde et Pont-gravé, de 1606 à 1608.

Mais, à part ces rappels de nos annales, il est un autre fait dont le souvenir vaudra toujours à cette contrée une ardente sympathie: celui d'avoir, aux jours sombres, assuré le refuge et la vie à un groupe d'Acadiens d'une cinquantaine de familles, traqués comme des fauves, l'année de la grande dispersion. Ces Acadiens, qui vivaient à Tracadie, en 1755, échappèrent, à force de privations et de misères, au sort encore plus malheureux de leurs frères de Grand-Pré, du Bassin des Mines, de l'Île St Jean et de Port-Royal, en se réfugiant dans les bois, et parvinrent à petites journées jusqu'à Carleton, où depuis ce groupe a fait souche nombreuse et s'est répandu sur toute la côte gaspésienne.

\* \* \*

Un autre motif d'intérêt. Du Cap de Gaspé jusqu'à Dalhousie, sur une distance de deux cents milles de côtes arides, bordées de récifs et de brisants, il n'est peut-être pas un cap, pas une anse, pas un îlot qui n'ait à son compte son cas lugubre de navire sombré, de goélette jetée à la côte et écrasée comme coquille de noix, de chaloupes parties, pleines de mathurins, mais jamais revenues.

Ces récits de naufrages, sur lesquels l'imagination populaire a si vite brodé une légende, seraient de nature à nous faire prendre cette côte pour un autre Maëlstrom ou un autre Spitzberg. Mais aussi, chez les marins combien de naufrages inventés en plus des naufrages authentiques! Combien de pertes de vie dont le nombre s'est accru chaque jour dans la proportion des oeufs de la fable! Combien de navires perdus corps et biens qui n'avaient jamais été lancés! Sur le même côté purement imaginaire — et ceci est très captivant à l'audition — que de trésors longtemps cachés, retrouvés et perdus de nouveau; que de visions macabres d'un jeune officier anglais à la tête de mort, apparaissant, nouvel Aladin, avec, en guise de talisman merveilleux, un vulgaire "mineral rod" à la main! Que d'apparitions nocturnes d'une frégate en flammes prise dans un mille d'accalmie au milieu de l'océan courroucé!

Cette dernière légende, qui est l'épilogue fictif du massacre de la Pointe à la Batterie, me fait conclure ainsi cette entrée en matière. S'il est un coin de notre province dont l'histoire locale offre un pareil passé, il n'en est aucun où cette histoire confine davantage à l'irréel et au merveilleux. Au moment même où j'écris cette phrase, il me revient à l'esprit la terrifiante aventure de ce "Flying Dutchman" qui, tel que dans la vieille fiction scandinave, vient

en "visite expiatoire" sur un vaisseau fantôme, sortant des mêmes chantiers que celui que Wagner fait mouvoir dans les Niebelungen, c'est-à-dire du cerveau d'un homme:

Avez-vous vu le vaisseau mort?  
Mât noir et voile rouge.  
Un homme seul veille à bord,  
Sans que jamais il bouge!

\* \* \*

L'intérieur de la péninsule de Gaspé se divise en deux parties bien distinctes. Dès l'entrée, nous

apercevons dans toute son étendue une belle nappe d'eau, calme comme un lac, de vingt milles de long sur huit de large, qu'on appelle communément: Baie de Gaspé. Cette baie, que ferment au fond deux pointes de sable, en laissant entre elles cependant un canal navigable pour les plus gros vaisseaux, prend ensuite le nom de Bassin de Gaspé à l'extrémité ouest duquel se trouve la ville. De chaque côté de la baie, et parallèlement, s'élèvent de hautes montagnes boisées. Au sud, ces montagnes sont d'inégales hauteurs; petites auprès des grandes elles n'offrent à l'oeil



Les abords de Gaspé-Bassin.

qu'un tableau sans symétrie et sans beauté. Sur le côté nord, au contraire, elles s'étagent et se disposent en une pure ligne droite au sommet, formant un cadre harmonieux à l'établissement de Grande Grève, dont le site est d'ailleurs agréablement diversifié par des coteaux, des vallons, des arbres et des groupes de maisons.

En avançant vers l'entrée de la Baie, ces belles montagnes en s'inclinant ont la politesse de se retirer de la mer et leur base offre alors un espace plus uni sur lequel se sont fondés d'importants postes de pêche.

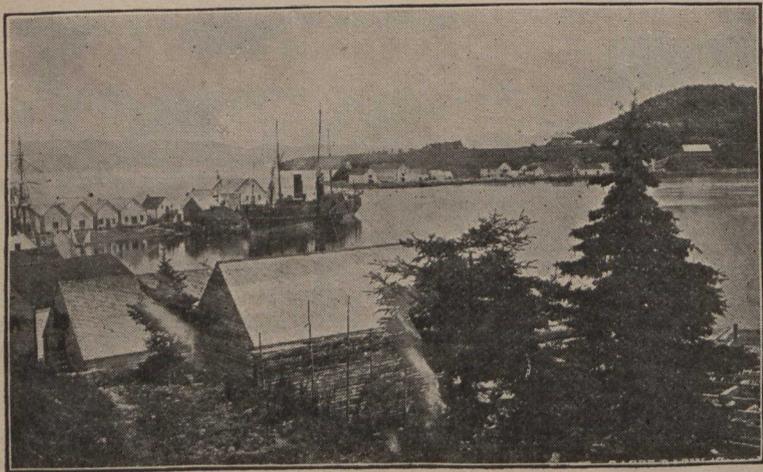
La Baie et le Bassin de Gaspé sont la gloire des marins de la côte du sud. Il n'est pas en Amérique, affirme Nicolas Denys, — et Bayfield l'admet également, — de havre plus sûr contre tous les vents, et, au dire des vieux navigateurs, Gaspé fut toujours le port du salut des vaisseaux battus par la tempête au large du Forillon ou de la Pointe St Pierre.

"Purvu que nous doublions le cap du Pénouil" invoquaient en leur langue barbare, les vieux marins basques dans leur angoisse, "nous sommes sauvés. A Gaspé, protection sûre et refuge contre Eole et ses bourrasques."

La ville est bâtie sur une langue de terre située à l'embouchure des rivières Darthmouth et York, et, eu égard à sa population actuelle, couvre une très grande étendue. Cette population dont j'ignore le chiffre exact est d'une couple de mille âmes, et composée d'éléments divers. Anglais, Ecossais, Irlandais, Canadiens, Jessiais, Acadiens et Juifs se coudoient chaque jour sur les quais, sur le pont des navires ou à la buvette dans la plus étrange promiscuité, si l'on veut bien entendre par ce mot, mais sans le prendre en mauvaise part, un mélange extrêmement confus de toutes les races. Gaspé est très commerçante: pied à terre usuel de la plupart des côtiers; excellent port d'expédition de bois en Angleterre: "The Calhoun Lumber Coy", "The Gaspé Lumber Coy", agglomération de sociétés de pêcheries dont les plus importantes sont Robin Collas et William Fruing, qui ont leurs bureaux ici, il ne manque à cette ville qu'un chemin de fer pour accroître son commerce de bois et lui donner un élan inconnu jusqu'ici. Quand le chemin de Causapscaal sera construit et que Gaspé recevra, comme port de mer le plus rapproché, tout le bois de cette riche région, je ne vois pas pourquoi elle n'ambitionnerait pas sous ce rapport le rôle même que va jouer Clark City sur la côte Nord. N'est-elle pas de beaucoup moins éloignée que les Sept-Iles, des acheteurs européens?

(A suivre)

J. A. GALIBOIS.



Une vue de Gaspé-Bassin.

Plaisance, l'honneur d'avoir reçu bien avant Québec, le premier choc des invasions navales de messieurs les Anglais.

David Kerk, sir William Phipps, l'amiral Walker, le général Wolfe et le grand navigateur Byron visitèrent tous à diverses époques la côte gaspésienne, et quelques-uns d'entre eux, comme Kerk, Phipps et Byron, y laissèrent même des souvenirs rien moins que glorieux.

La Gaspésie vit naître aussi les premiers efforts de ceux qui devaient greffer pour toujours la tige française sur le sol canadien: Jacques Cartier, en

# Marlboro, Mass., une ville historique

**M**ARLBORO, située à dix-huit milles environ de Worcester, le coeur du Commonwealth, ne peut rivaliser avec sa soeur la plus rapprochée ni en population ni en étendue, mais elle a quand même une histoire qui peut intéresser au plus haut point, et qui remonte jusqu'à la fin du dix-septième siècle. On raconte, en effet, que la population du petit village qu'elle était alors fut grandement effrayée, en 1694, lorsque les Français, qui avaient les Iroquois pour alliés, firent une descente jusqu'à Haverhill, où ils firent des prisonniers. Une fermière de Northboro, village tout voisin de Marlboro, fut scalpée sous les yeux des siens, retirés dans une enceinte fortifiée, à l'approche de l'expédition, et qui l'avaient abandonnée à



M. l'abbé Joseph Camille Caisse, curé de la paroisse Sainte-Marie de Marlboro.

son sort; la malheureuse n'avait pu fuir assez vite devant les enragés sauvages, à cause d'une infirmité qui embarrassait ses mouvements.

Depuis cette date, le village, jouissant des bienfaits de la paix, progressa lentement, mais sûrement, et en 1892 il avait atteint une population assez considérable pour mériter le nom de ville. Il n'y a donc que treize ans qu'on y élit un maire et un conseil de ville; les "selectmen" régissaient auparavant les affaires de la municipalité. Marlboro vit surtout de l'industrie de la chaussure; on dirait un petit Québec, avec cette différence, toutefois, que le terrain y est moins accidenté. La ville compte nombre de beaux édifices, qui bordent des rues larges et propres; un corps de police bien exercé y veille à la sécurité des citoyens, et la propriété est protégée par une brigade du feu bien équipée. L'hôtel-de-ville, actuellement en construction près de la gare de chemin de fer, sur la rue Maine, formera un monument dont les habitants auront raison d'être fiers.

## CE QUE FONT LES NOTRES

C'est en 1852 que les Canadiens commencèrent à arriver à Marlboro, mais ce commencement de colonie ne s'augmenta d'une manière importante qu'après la guerre civile, qui arrêta pendant quelque trois ans le flot d'immigration qui a fait se grossir si vite la population de la grande république d'Amérique. En 1868, quelques-uns des membres les plus actifs du groupe canadien, fondèrent la Société Saint-Jean-Baptiste, et deux ans plus tard, M. l'abbé Gouesse arrivait au milieu des nôtres, comme premier curé. La joie fut grande chez ces exilés, qui aspiraient depuis plusieurs années déjà au bonheur d'entendre la parole de Dieu en leur propre langue. Le groupement se fit plus dense autour de l'église et du presbytère, et aujourd'hui, la paroisse Ste Marie de Marlboro a la grande majorité de ses fidèles sur le "French Hill".



Ecole Saint-Antoine de Padoue à Marlboro

M. l'abbé Joseph-Camille Caisse, un compagnon de classe du grand homme que le Canada a aujourd'hui l'honneur d'avoir à la tête de son gouvernement, est le directeur spirituel actuel des 5,000 Canadiens de Marlboro, qui n'a en tout qu'une population de 16,000 âmes. Ce prêtre vénéré, chéri de ses paroissiens autant qu'admiré de tout notre élément, tant au Canada qu'ici, est le doyen du clergé canadien de la Nouvelle-Angleterre.

Plusieurs fois sa parole éloquente, vibrante de patriotisme autant que brûlante de foi, fut entendue dans les grandes circonstances. Il fit l'éloge du Rév. Père Garin, O.M.I., fondateur de la belle paroisse St Joseph de Lowell, lors de l'inauguration d'un monument élevé à la mémoire de ce vaillant pionnier du catholicisme; c'est lui qui prononça le sermon à la messe solennelle qui marqua



EGLISE SAINTE-MARIE A MARLBORO

l'ouverture du grand congrès des Canadiens-français, à Springfield, au mois d'octobre 1901. Ce sermon est une pièce d'éloquence qui figurerait avec honneur dans les plus riches recueils. Dernièrement encore, aux fêtes du centième anniversaire de la fondation du diocèse de Boston, M. le curé Caisse

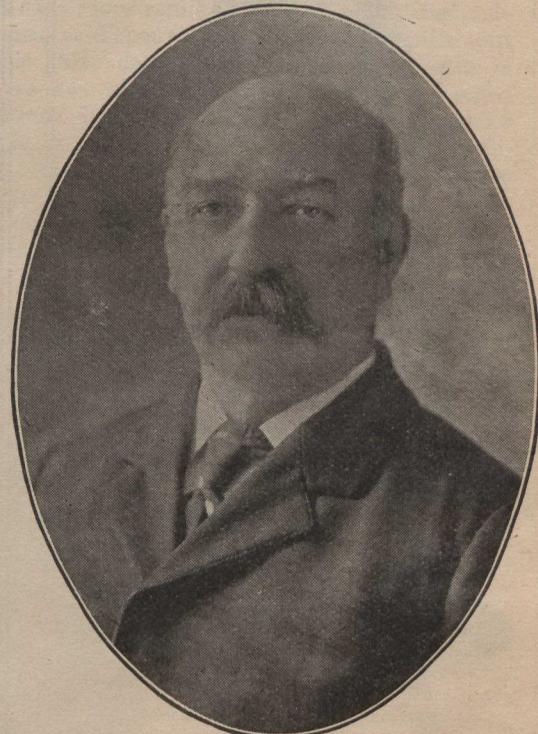


ACADEMIE SAINTE-ANNE A MARLBORO

prononça "en français" un discours remarquable par la franchise qu'il y mit, et que le "Boston Herald", le meilleur organe de la Nouvelle-Angleterre, reproduisit "en français", et publia aussi en anglais.

A l'avènement à la cure de Ste Marie de Marlboro, de M. l'abbé J. C. Caisse, la paroisse avait bien l'académie Ste Anne, erigée par les religieuses, où les enfants étaient préparés pour la lutte de la vie, mais il n'y avait pas d'école dite paroissiale, et c'est lui qui dota la ville du magnifique édifice dont nous reproduisons la vignette, y installa un personnel enseignant dont tout le monde se dit content.

Le temple, sans être riche, est d'un fini très beau, et le choeur de chant, sous la direction de M. Clé-



M. A. L. Beauchamp, éditeur propriétaire de "L'Estafette" de Marlboro.

ment Labossière, avec Mlle Eliane Lemire comme organiste, y donne souvent de ces belles messes des grands auteurs, que les Canadiens aiment tant entendre dans leurs églises, et qui contribuent beaucoup à attirer les fidèles dans la maison de Dieu. M. l'abbé Caisse a, pour le seconder dans ses devoirs sacerdotaux, M. l'abbé J. Robichaud. Ses prédécesseurs furent MM. les abbés Lépine et Dumentier.

La Société St Jean-Baptiste, dont j'ai déjà mentionné la fondation, n'est pas la seule société canadienne-française de Marlboro. Le Cercle Dramatique, organisation très populaire, compte aussi 36 ans d'existence, et son 36e anniversaire, fêté récemment, a été marqué par un grand banquet, que le lieutenant-gouverneur Curtis L. Guild, du Massachusetts, et Son Honneur le maire Alphonse Gaulin, de Woonsocket, R. I., honoraient de leur présence.

Il existe encore une succursale des Artisans, la Cour Canada des Forestiers d'Amérique, le Cercle Lafayette des Compagnes de la Forêt (F. d'A.), le Club Gagnon, les Zouaves Pontificaux et la Société de Secours-Mutuel.

Lors des noces d'argent de la Société St Jean-Baptiste, les Canadiens de Marlboro avaient l'honneur de compter au nombre de leurs hôtes le gouverneur de l'Etat, qui était alors feu Frederick T. Greenhedge.

En politique, les Canadiens de Marlboro vont bien. Ils ont deux échevins sur sept et quatre conseillers sur quatorze.

Beaucoup se sont lancés dans les affaires, et ont fait un succès de leurs entreprises dans les différentes branches de commerce. Il y a quatre pharmacies canadiennes prospères, et la liste serait trop longue pour que nous entreprenions de nommer tous ceux qui ont réussi dans les professions libérales, le négoce ou les finances.

J. L. R.

## A travers la mode



Costume d'été en lainage blanc

qués sur les hanches et s'évasant à hauteur des genoux.

Les personnes qui déplorent d'être un peu fortes, qui n'aiment pas la mante, qui ne veulent point se contenter d'une étole, peuvent choisir le petit paletot de soie plissé accordéon. Très à la mode, très seyant, il plaît beaucoup. Il dissimule l'ampleur un peu exagérée des hanches, car les plis accordéon ont tendance à se rapprocher, à se resserrer autour de la taille. Agrémenté de broderie anglaise sur taffetas ou d'applications sur tulle, complété par une manche d'un joli effet, ce petit paletot est coquet et néanmoins facile à porter.

Les "tailleur" s'exécutent en toutes sortes de tissus de lainage, ils se feront en toile pour l'été, ainsi que nous le disions en terminant notre dernière causerie.

On avait espéré, pendant quelques semaines, que nous reviendrions à des coiffures plus rationnelles, mais cet espoir n'a pas été de longue durée, car le triomphe du petit chapeau s'affirme de plus en plus; on le voit porté par les femmes d'un certain âge et par les jeunes femmes. Les nuances en sont étran-

geler un peu plus souvent de la toilette des dames d'un certain âge. Il faut si peu de chose pour modifier l'aspect d'une toilette, pour la vieillir ou la rajeunir, que créer des modèles spéciaux semble un peu superflu.

Quelques détails ajoutés ou retranchés à la toilette d'une jeune femme en font aisément une toilette de grand-mère. Par exemple, l'habit est jeune, on le vieillit légèrement en avançant les basques sur les hanches. Ce dont il faut se pénétrer, c'est que, lorsque la taille a perdu sa sveltesse, lorsque la ligne commence à se tasser, il ne faut plus rien porter de complètement ajusté.

Les vestes, les basques sont permises, certainement, à condition de tomber sans tout à fait marquer la taille. Elles sont cintrées; elles ont l'allure de vêtements collants, mais quelques lignes d'écart les empêchent de plaquer sur le buste. On va même jusqu'à mettre des plombs dans les basques pour qu'elles ne dessinent pas la taille.

Ceci est essentiel. Une personne qui n'est plus jeune, qui n'est plus mince, paraît ainsi habillée, affinée et rajeunie. Toutes les bonnes couturières connaissent ces procédés et excellent à les employer.

Certains détails font la toilette trop jeune; les personnes d'âge sérieux les suppriment: tels les grands cols de dentelle, les berthes, les pélerines. Si une robe est ainsi garnie, il suffit d'enlever cette ornementation pour la rendre apte à parer une femme d'âge moyen. Les manches d'allure un peu excentrique seront remplacées par d'autres plus simples. On voit que c'est, somme toute, chose facile, et que nos lectrices, étant douées d'un goût sûr, la réaliseront à merveille.

Quant aux nuances à adopter, la mode actuelle ne fait guère de différence entre les toutes jeunes femmes et celles qui ont des cheveux blancs. Cependant, le bon goût conseille à ces dernières de ne pas choisir de couleurs trop voyantes. Le blanc-ivoire est très élégant, trop même, un costume de ce genre ne serait point pratique pour la rue, mais il y a le gris argent, le brun, le noir et blanc, le violet dans toutes ses teintes qui feront des toilettes ravissantes. Le bleu est plutôt jeune, ces dames pourrait l'éviter.

JACQUELINE.



Élégant plateau en paille bleue pâle

ges et éclatantes; les garnitures tranchent nettement sur des pailles de couleur très disparates. Beaucoup de paille bleu lin et de paille vieux bleu, sur lesquelles on dépose des guirlandes de roses d'un ton vif; la passe, très enlevée en arrière, est garnie de velours améthyste.

Le modèle que nous illustrons (fig. 2) est un plateau en fine paille crin bleu pâle, très enlevé en arrière, sur le dessus, une aigrette et deux roses blanches. Puis une longue plume d'autruche blanche qui perce la paille et retombe à gauche sur l'oreille. Des noeuds de velours bleu-pâle et des feuilles de velours vert garnissent le bandeau relevé en arrière. La paille crin, fine et légère, est excessivement seyante, mais il faut la choisir souple et maniable, et, en ce cas, elle atteint un prix assez élevé.

Pour remplacer le canotier, on fait des formes à très large fond et au bord très étroit; le chapeau se garnit à plat sur le fond, soit d'ailes posées en travers, soit de coques de velours; par derrière, recouvrant la passe qui exhausse le chapeau et le fait retomber très en avant sur les yeux, bouquets de fleurs et noeuds de rubans. Ce chapeau est très couramment exécuté en grosse paille rouge avec velours et cerises.

Avec un de ces jolis chapeaux de rue, la mignonne toilette que représente notre modèle (fig. 3) est toute indiquée. Elle est en foulard cerise à gros pois blancs. Le corsage-blouse sans prétention est orné d'entre-deux de dentelle. La jupe porte en garniture des entre-deux semblables et un volant très froncé. Ceinture en satin blanc ornée de petits boutons d'or.

Plusieurs de nos lectrices nous ont demandé de



Toilette d'été en foulard cerise à pois blancs

**L**A vogue grandissante du costume-tailleur élégant s'affirme de jour en jour. Il prend décidément une grande place, pour ne pas dire la première, dans la toilette de visite, comme il l'a déjà dans la toilette de ville.

Il faut bien dire, pour justifier cette faveur, qu'il n'a plus rien de la raideur qui le caractérisait jadis. Il s'est affiné, enjolivé, avec des recherches exquises de détails, des harmonies de couleurs tout à fait séduisantes. Il s'approprie avec un égal bonheur des formes variées: jupe unie ou d'une ornementation sobre, boléro, petite verte, jaquette courte, mi-longue ou très longue, genre anglais ou genre Louis XV, tout lui est bon, tout prend un cachet d'une rare élégance, et d'une discrétion du meilleur ton.

Le "tailleur" a cet avantage précieux de convenir à tout le monde, de s'adapter à des circonstances variées. Il sied à des tailles fort diverses, à la seule condition de subir quelques modifications heureuses.

Etes-vous grande, ou petite, ou de taille moyenne, il va de soi que le costume qui vous conviendra ne sera point le même dans les trois cas, que la longueur de la jaquette devra différer.

Cette question est une des questions capitales de la toilette féminine. L'art de s'habiller comporte une infinité de nuances dont l'ensemble constitue le goût. La redingote longue est si jolie, si coquette, si habillée; elle moule si bien la taille, fait si bien valoir la ligne du buste, qu'elle tente presque toutes les femmes. Mais elle exige la perfection de la forme, c'est-à-dire qu'il ne faut être ni trop grande, ni trop petite, ni trop forte, ni trop mince. Aux tailles moyennes, d'embonpoint moyen, le vêtement qui sied le mieux est la redingote ouverte, ou encore le petit paletot droit, toujours d'une gentille allure et d'un chic de fort bon goût.

Le boléro est cependant toujours le plus en faveur, et rien n'est plus seyant à toutes, ni plus facile au porter, surtout pour la saison d'été, qu'un costume dans le genre de celui dont l'Album Universel présente aujourd'hui (fig. 1) le modèle à ses lectrices.

Il est en lainage blanc garni d'un simple galon militaire de même teinte, souligné d'une touche de velours vert. Le boléro est fini à la taille par une ceinture piquée; les manches sont du plus pur style tailleur, avec le haut un peu plus ample que nous avions coutume de le voir. La jupe est à plis pi-

# Evangéline

Par H. W. LONGFELLOW

(Suite)

Les prairies à la prodigieuse beauté, de véritables vagues de verdure perpétuellement remuées dans l'ombre ou la clarté du soleil, vagues resplendissantes de l'éclat des roses et de la pourpre des amorphas, se déroulent entre ces eaux en marche. Le buffle, l'élan et le chevreuil abondent sur ces terres que ne manquent pas non plus de parcourir les loups et les bandes de chevaux en liberté ; elles sont encore visitées, ces prairies, par les incendies qui les dévorent et les flétrissent, et par les vents harassés d'un trop long voyage, et par la postérité d'Ismaël, dont les tribus éparses ensanglantent les sables des déserts. Sur ces effroyables pistes de massacre, le vautour au vol majestueux, décrit en l'air des cercles ; on dirait l'esprit inapaisable d'un capitaine égorgé dans la mêlée et qui, montant par des degrés invisibles, accède au firmament. Par intervalles, on voit sortir la fumée du campement de ces farouches pillards et des bosquets jaillants du bord des eaux courantes. Hermite de la solitude, l'ours morose et taciturne glisse en bas des ravines obscures, afin d'extraire les racines tout auprès de l'eau. Sur toute cette scène et pareil à la droite tutélaire du Seigneur étendue au-dessus de tous, est le ciel, le ciel étincelant et joyeux.

Avec une escorte de chasseurs et de trappeurs, Gabriel avait pénétré loin dans ce pays merveilleux, situé à la base des monts Ozark. Basile et sa jeune compagne, sous la conduite de guides indiens, suivaient un jour après l'autre ses pas rapides, et, quotidiennement, ils avaient cru dépasser. De temps en temps, ils aperçurent ou s'imaginaient apercevoir s'élevant dans l'air matinal de la plaine distante, la fumée de son campement ; mais, à la fin du jour, quand ils étaient au point décevant, leur unique rencontre c'étaient de leurs âmes parfois et la fatigue de leurs membres, l'espoir les guidait toujours ; pareil à la fée Morgane, il offrait à leurs regards ses lacs lumineux qui s'éloignaient et s'évanouissaient à mesure qu'ils marchaient en avant.

Un soir qu'ils étaient assis auprès du feu, ils virent entrer sans bruit dans leur modeste refuge une femme indienne qui portait sur son visage l'empreinte de grandes tristesses endurées avec une patience supérieure à ses maux. Venue de loin, des distantes régions de chasse habitées par les féroces Comanches, où l'on avait égorgé son époux, cette femme qui était de la race shawnee, regagnait son pays natal et retournait vers les siens. Son aventure remua leurs coeurs ; ils l'accueillirent avec une affectueuse chaleur, la ranimèrent par de bonnes paroles ; elle prit place à leurs côtés et mangea en leur compagnie de la viande de buffle et du gibier cuit sur les cendres. Ce festin terminée, lorsque Basile et les autres, fatigués d'une longue journée de marche et aussi de leur poursuite du bison et du daim, se furent endormis, couchés par terre, leurs visages basanés réfléchissant la flamme vacillante du foyer et leurs membres drapés dans les couvertures, l'indienne vint alors s'installer au seuil de la tente d'Evangeléline, et là, d'un accent tendre, tout bas, avec l'enchantement des voix de son pays, elle redit le conte de son

amour, avec ses plaisirs, ses chagrins et sa détresse. Cette histoire fit verser d'abondantes larmes à Evangeléline, à l'idée qu'un autre coeur, malheureux comme le sien, avait connu l'amour et vu ses espérances brisées. La pitié compatissante qui la touchait au plus profond de l'être la laissait pourtant heureuse de ce voisinage d'une âme également éprouvée, et elle raconta aussi sa propre histoire d'amour et de désolation. L'étrangère demeura comme pétrifiée par la stupeur à ce récit ; la jeune fille l'avait achevé, que la femme shawnee se taisait toujours. Alors, et comme sous l'empire d'un mystère d'horreur passant à travers son esprit, elle retrouva la parole et conta l'aventure de Mowis, Mowis, le fiancé de neige ; il venait de conquérir et d'épouser une vierge, mais, à l'arrivée du matin, il se leva, quitta sa tente et s'en alla, effacé, fondu, évanoui dans la clarté du soleil, jusqu'à ce qu'il demeurât de lui plus rien de visible pour elle, et, cependant, elle l'avait suivi le plus loin

par la lune ; l'humble tente s'illumina aussi des rayons de l'astre dont la clarté mystique, gagnant encore le noir feuillage, couvrit enfin de sa splendeur toute la forêt. Tout auprès, avec un délicieux murmure, un filet d'eau poursuivait sa course vive, tandis qu'au-dessus des deux femmes les ramures se balançaient, avec des soupirs qu'on pouvait entendre à peine. Des pensées d'amour remplirent le coeur d'Evangeléline, mais bientôt pénétrées dans leurs replis intimes d'un sentiment de souffrance et d'épouvante sans nom ; pareillement le nid de l'hirondelle est envahi par le froid de la couleuvre aux mortels poisons. Ce n'était point une terreur de ce bas monde. Dans l'atmosphère nocturne, on eut dit que flottait l'haleine des habitants du monde surnaturel ; ainsi que la fiancée indienne, Evangeléline s'imagina sur l'heure qu'elle était lancée à la poursuite d'un spectre. Cette imagination la hanta jusqu'au moment où le sommeil la prit. Alors terreur et vision disparurent.

Dès l'aube du jour suivant nos voyageurs reprirent leur course. Tout en cheminant, la femme shawnee raconta ceci :

— « Sur ces montagnes, dans un modeste hameau qui s'élève du côté de l'ouest, habite la principale robe noire dirigeant la mission. Les gens s'instruisent grandement à ses leçons et l'écoutent parler de Jésus et de Marie, et ses paroles font tour à tour déborder leurs coeurs ravis en sons joyeux, ou bien leur arrachant des larmes de chagrin. »

Aussitôt, sous l'empire d'une soudaine et intime agitation, la jeune fille répondit :

— « Vite, en route pour la mission ; nous y sommes attendus par d'heureuses nouvelles. »

Les chevaux furent dirigés dans ce sens, et, juste comme le soleil allait disparaître derrière une aiguille de montagnes, un murmure de voix humaines parvint à leurs oreilles, en même temps qu'à leurs yeux la vue des tentes chrétiennes dressées par les missionnaires jésuites, dans une prairie vaste et pleine de verdure et presque au bord de l'eau. A genoux, ainsi que ses enfants, se tenait le chef des robes-noires sous l'ombrage d'un chêne majestueux trônant au centre d'un village. Sur cette multitude agenouillée, plongeait la face agonisante d'un crucifix haut fixé sur le corps de l'arbre et que les vignes couvraient de leur ombre. Telle

était la rustique chapelle de la mission. Tout en haut, mariant ses accords avec le doux susurrement et la plainte des branches, le chant des vespres s'élevait dans l'entrelacement des arches de l'aérien édifice. S'approchant encore davantage, nos pèlerins, silencieux et leurs chapeaux à la main, à genoux sur l'herbe qui servait ici de parquet, se joignirent aux oraisons du soir. Mais, une fois l'office terminé et, telle que le grain tombé des mains du semeur, la bénédiction répandue par celles du prêtre, le révérend père vint d'un pas lent au devant des voyageurs avec des paroles de bienvenue. A l'accent de leur réponse, un bienveillant sourire éclaira son visage, car il venait d'entendre, sous ces arbres, les notes domestiques de son parler natal et, toujours les entretenant avec douceur, il les introduisit dans son wigwam. La sieste les y attendait sur une couche de matras et de peaux ; des gâteaux de maïs furent leur fes-



Evangeléline s'imagina qu'elle était lancée à la poursuite d'un spectre.

qu'elle avait pu dans le bois. Ensuite, l'indienne, avec la même douceur de cette voix murmurante qui rappelait la magie des enchanteurs, conta l'aventure de la belle Lilieau qui se laissa faire la cour par un spectre ; dans le calme du jour finissant, ce fantôme promenait son souffle comme une brise vespérale parmi les pins dominant la maison paternelle que la jeune fille, affolée, par ses soupirs d'amour, allait abandonner, pour suivre à travers les bois la plume verte et flottante du séducteur. Elle était partie sans retour et nul des siens ne la revit plus jamais. Dans le silence ou la réduisaient l'émerveillement et une étrange stupeur, Evangeléline, l'oreille attentive au cours charmeur de ces récits ensorcelés, sentit la contrée environnante lui apparaître comme un pays magique dont cette conteuse à la peau sombre, qu'elle hébergeait, aurait été la prestigieuse souveraine. Peu à peu le sommet des monts Ozark fut éclairé

tin, et la gourde du religieux offrit son eau à leur soif. Ils eurent promptement conté leur histoire. De sa voix imposante, le père leur répondit :

— « Depuis l'instant où Gabriel, assis près de moi sur cette natte, à l'endroit même occupé à cette heure par la jeune fille, m'a conté ce même récit de chagrin, il ne s'est pas écoulé six levers et six couchers de soleil. Son histoire achevée, Gabriel debout, s'est remis en route. »

Tendre était la voix du religieux ; la bienveillante sympathie s'exprimait par sa bouche et, cependant, chaque mot désolait, en y pénétrant, l'âme d'Évangéline, ainsi que la neige d'hiver tombant sur quelque nid désert abandonné par les oiseaux.

— « Il est parti pour les contrées lointaines du nord, poursuit le prêtre ; mais, l'automne venu et son expédition de chasse terminée, nous le reverrons à la mission. »

Chacun trouva cela convenable et parfait de tout point. De bonne heure, le matin suivant, Basile, remontant sur son cheval de race mexicaine, accompagné de ses guides indiens et des autres, regagna sa demeure, tandis qu'Évangéline s'installa dans la mission.

Les jours, les semaines, les mois, se succédaient avec une monotone lenteur. La jeune fille voyait, à présent, balancer leurs frêles et hautes colonnes, — au feuillage emmêlé et formant des cloîtres pour les corbeaux mendiants, ou des granges pour l'écureuil pillard, — à ces mêmes tiges de maïs dont la tête verdoyait à peine sur le sol, quand elle, Évangéline, y avait mis le pied pour la première fois. Alors vint le temps radieux où l'on épluche le maïs ; tout épi écarlate qu'elles trouvaient faisait rougir les jeunes filles, car il prédisait un galand ; tandis qu'à tout épi contrefait, c'était des éclats de rire ; elles traitaient le difforme de voleur dans le champ de blé. Cependant, l'épi couleur de sang lui-même ne rendit pas à la jeune fille la vue de son amoureux. Volontiers, le religieux lui aurait dit : sois patiente, croyante, et il sera fait selon ta prière ; regarde cette frêle plante dont la tête s'élève parmi l'herbe de la prairie, ne vois-tu pas toutes ses feuilles pointer vers le Nord avec l'exactitude de l'aimant ? Cette fleur a nom boussole et la main divine l'a suspendue en ces lieux sur cette tige délicate, afin d'indiquer au pèlerin sa voie, à travers l'étendue infinie de ce désert sans route et pareil à la mer. De même la foi au cœur humain. La passion nous offre des éclosions de fleurs, épanouies et riantes, dont aucune autre n'égale l'éclat et le parfum ; mais après que nous avons été trompés par elles et qu'elles nous ont fait perdre notre voie, leur parfum nous donne la mort. Il n'est que cette modeste plante pour nous guider en ce monde ; ensuite elle nous réserve là-haut une couronne de fleurs de l'asphodèle que le nepenthes rafraîchit des gouttes de sa rosée.

L'automne et puis l'hiver apparurent et s'enfuirent de la sorte, mais Gabriel ne parut pas davan-



Cependant vint le temps où l'on épluche le maïs...



De vagues fils blancs apparaissent sur son front.

tage ; le jeune printemps en fleurs recommença de sourire, la forêt et la plaine ouïrent de nouveau le chant mélodieux du rougegorge et de son rival au plumage d'azur, sans voir revenir Gabriel. Cependant la douce haleine des brises estivales répandit bientôt une nouvelle qui laissait fort loin le charme des mélodies de l'oiseau ou du tendre éclat des jardins embaumés. La rumeur contait que dans les régions lointaines du Nord et de l'Est, Gabriel s'était établi parmi les arbres du Michigan, sa lodge construite au bord des eaux de la Saginaw. Alors, profitant du retour des guides à la recherche des lacs du Saint-Laurent, Évangéline, après des adieux pleins de tristesse à la mission, quitta ce doux refuge. Lorsqu'au prix de marches continuelles, hérissées de dangers sur des routes pénibles, il lui fut à la fin donné d'atteindre le Michigan et ses bois profonds, elle ne trouva plus que les ruines de la lodge du chasseur désormais abandonnée. Avec lenteur et dans la tristesse, passèrent d'autres années ; l'errante Évangéline, insoucieuse de la différence des saisons ou de

l'éloignement des contrées, apparut tour à tour parmi les luttes tutélaires des doux frères moraves, dans le tumulte des camps et le choc des armées en bataille, et aussi dans les petits villages reculés ou les grandes villes, fourmillières d'habitants. Telle qu'une ombre elle venait, et, de son rapide passage, ne laissait pas même le souvenir. Dans la jeunesse et la beauté elle avait entrepris cette longue course toute en espérance ; à présent, c'est âgée et fanée qu'elle voyait la déception finale couronner tant d'efforts. Une année après l'autre, en lui ravissant un peu de ses charmes, lui avait légué une douleur plus vive et une plus sombre obscurité. Et puis, l'on vit apparaître et se multiplier sur son front de vagues fils gris, aurore d'une existence nouvelle, éclairant notre horizon mortel, ainsi que les incertaines premières lueurs du jour naissant éclairant à l'est la voûte du ciel.

V

Introduit dans la contrée charmante arrosée par les flots de la Delaware, et dont le nom de Penn illustre encore les forêts ombreuses, on voit se dresser sur la rive de ce fleuve superbe, la ville fondée par cet apôtre. L'air est embaumé dans ces lieux ; la beauté y a pour emblème la pêche et l'écho des rues y répète encore le nom des végétations forestières, comme pour adoucir, dirait-on, les Dryades dont elles ont envahi l'asile. C'est sur ces bords que l'orageuse mer venait de déposer Évangéline, pauvre, exilée et recueillie par les fils de Penn, comme si elle eût été de leur pays et de leur famille. Le vieux René Leblanc avait fini ses jours ici ; son regard, à la dernière heure, n'avait vu près de lui qu'un seul des cent descendants qu'il comptait jadis. Du moins dans la cité aux rues cordiales, quelque chose tenait à son cœur un langage qui la faisait ne plus se sentir une étrangère.

(A suivre)

# GRAINS D'ENCENS

PIANO ou HARMONIUM

Musique de J. CONDAMIN

(♩=66)

PIANO

The musical score is written for piano or harmonium in G major and common time. It consists of six systems of two staves each. The first system begins with a piano (*p*) dynamic. The second system features a mezzo-forte (*mf*) dynamic in the right hand and piano (*p*) in the left, followed by a pianissimo (*pp*) section. The third system includes a fingering sequence (2 3 1 2 3 4 5) in the left hand. The fourth system is marked *très légèrement* and includes a section of *pp* with the instruction *le thème bien accusé*. The score concludes with a final system of chords and melodic fragments.

# MELODIE

Morceau de concours imposé aux élèves hommes du Conservatoire National de Musique de Paris

PIANO SEUL

GEORGES MARTY KLE

**Très modéré** (♩ = 60)  
La triple croche pas trop brève

PIANO

*mp* *poco più f*

*ped.* \* *ped.* \*

*expressif*

*très lié et sans rigueur*

*p* *ped.* \*

*poco rit.* *1º tempo*

*pp* *ped.* \*

*più* *ped.* \*

*dim*

*mf* *en diminuant et en retenant jusqu'à la fin* *pp*

# Le Serment du Corsaire

PAR RAOUL DE NAVERY

(Suite)

Toutes deux travaillèrent quelque temps en silence; la blonde Ganette se souvenait de l'étrange déclaration de Galauban, et, le front rouge, le cœur troublé, elle se demandait si elle devait confier à Jocelyne cette histoire. Un peu de honte la retenait. Certes, elle n'aimait point Galauban, mais le sentiment sincère qu'elle avait lu dans les yeux du colosse lui remuait cependant l'âme. En le repoussant, du reste, elle aurait cru commettre une méchante action à l'égard de ses maîtresses. Le courage et le dévouement d'un matelot tel que Galauban méritaient mieux que le dédain. Il jurait d'aider au salut de M. de Miniac, et Ganette le croyait homme à tenir parole. Tandis qu'elle cherchait une solution à ce problème, Jocelyne s'aperçut tout à coup qu'elle ne se trouvait pas seule sur le Grand-Bé. Un peu au-dessous, se tenait à demi-couché un homme de haute taille, dont elle ne pouvait voir le visage. Immobile, le coude appuyé sur le granit, lui aussi rêvait en face de la mer, dont les vagues venaient mourir avec des clapotements doux au pied du récif.

Quel était-il? Jocelyne ne se le demanda pas, et pourtant, il lui sembla vaguement avoir entrevu cette taille bien prise, cette chevelure noire aux boucles souples. Un vol de mouettes passa, elle oublia le rêveur.

Mais celui-ci, soit qu'il fût rappelé au sentiment d'un devoir par la rapidité avec laquelle s'enfuyaient les heures; soit qu'il tentât de secouer les pensées absorbantes remplissant son esprit, se leva brusquement et demeura immobile sur la roche, comme sur un piédestal.

Au cri de surprise étouffé par Mlle de Miniac, il tourna la tête, la reconnut, et une subite pâleur envahit son visage.

Il salua, fit deux pas pour s'éloigner, puis brusquement il revint et demeura debout devant elle. Une expression d'angoisse indicible pouvait se lire sur sa physionomie mobile, et les yeux bleus de Jocelyne, en se fixant sur les siens, augmentèrent encore son trouble.

—Mademoiselle, dit-il en essayant de surmonter une émotion qui étranglait sa voix, avez-vous préparé les lettres et les objets que vous souhaitez faire parvenir à votre père?

—Etes-vous certain de parvenir jusqu'à lui?

—Je sais du moins que, pour le tenter, je risquerai ma vie.

—Oh! répliqua Jocelyne, agissez avec prudence, je vous en conjure...

—Voilà un mot ou plutôt un sentiment que je ne connais guère, mademoiselle. La prudence! Toute la force des corsaires est dans l'impétuosité, la hardiesse, la folie de l'attaque. Si vous saviez avec quelle bravoure, disent les uns, mais plutôt quelle insouciance véritable je joue ma vie dans l'attaque de vaisseaux dix fois plus forts que les miens, au milieu d'équipages mieux armés, dans des conditions d'infériorité matérielle indéniables, vous verriez que jamais je ne sus être prudent. Et pour quoi, je vous le demande, bravai-je ces périls? Afin de défendre des intérêts matériels, de disputer quelques tonnes d'or, et des marchandises précieuses...

—Non, monsieur, répondit Mlle de Miniac, tel n'était point votre but. Vous combattez sous le drapeau de la France, et cette pensée vous suffit. Intéressé, vous! Il suffit d'entendre ce que racontent vos matelots pour être certain du contraire.

—Eh bien! oui, vous avez raison; j'ai non point l'amour de la gloire bruyante, mais la passion de l'honneur poussée à sa dernière limite. Chacun peut être plus célèbre, plus riche que moi! Je défie qu'on soit plus sincèrement honnête homme. Dans ce sentiment repose ma grande, mon unique fierté! L'estime vaut mieux que l'or, l'estime surpasse tout, même le bruit éphémère qui se produit autour d'un nom. J'ignore combien de temps Dieu me laissera vivre, et si j'aurai le bonheur d'augmenter par quelques victoires le renom déjà fameux de la Cité des Corsaires, mais ce dont je suis certain, c'est que Saint-Malo ne donnera jamais le jour à un homme dont la franchise soit égale, dont le serment soit plus sacré!

—Je le sais, murmura Jocelyne.

—Alors, vous le croyez aussi, je verrai votre

père... Par quel moyen?... Je tenterai les moins périlleux, non par crainte du danger, mais parce que, aujourd'hui, je me sens pris d'un violent désir de vivre, de m'illustrer, de compter parmi les plus nobles enfants de ma ville natale... Les Pères de la Merci, qui viennent souvent à Saint-Malo solliciter des aumônes destinées au rachat des captifs, m'ont beaucoup parlé de notre consul à Alger, le Père Vacher... C'est à lui que je m'adresserai d'abord. Sa situation le met plus que personne à même de savoir dans quelles conditions s'opèrent les rachats de prisonniers. Il me guidera dans mes recherches, il aplanira des difficultés nouvelles pour moi... Oh! croyez-le, mademoiselle, je réussirai. Est-il donc plus difficile de payer une rançon que de s'emparer d'un navire! Mais si Baba-Hassen le demande, je lui rendrai trois vaisseaux turcs contre la liberté de M. de Miniac.

Des larmes d'attendrissement et d'admiration roulaient sur les joues de Jocelyne. Ses mains se joignirent, elle murmura:

—C'était trop peu de vous devoir la vie! Je vous devrai donc de revoir mon père!

—A moins que je succombe dans les difficultés de la tâche.

—Succomber! Vous, le plus généreux, le meilleur des hommes!

—La vie d'un corsaire n'a pas de lendemain certain, mademoiselle... Je puis tomber atteint d'un coup de feu sur le pont du premier navire auquel je lancerai mes grappins d'abordage... Une tempête peut broyer le vaisseau sur le pont duquel je vais mettre les pieds... que sera ma mort? Obscure ou glorieuse? Dieu le sait, lui seul... Mon père est mort, ma mère le suivit dans la tombe... Qui me pleurerait? Mes frères? Quelque attachement qu'ils aient pour moi, j'en serais peut-être vite oublié... Ils fonderont des familles, et dans la joie de se voir entourés d'une femme aimante, de beaux enfants, ils verront lentement s'effacer de leur cœur le souvenir de l'aventureux corsaire...

—Ne dites pas cela! Ne dites pas! s'écria Jocelyne, si Dieu vous rappelait, si vous succombiez dans l'accomplissement de votre tâche, cette tâche sacrée acceptée au nom de la pitié, il est une créature qui ne se consolera jamais! Une âme qui parlerait de vous au Seigneur dans toutes ses prières; un pauvre cœur déjà brisé pour qui votre nom resterait cher à jamais!

—Jocelyne! Jocelyne! répliqua le corsaire en saisissant les deux mains que Mlle de Miniac portait à son visage afin de lui dérober ses larmes, dites-vous vrai? Sous l'influence d'une émotion profonde excitée par le souvenir de votre père, n'exagérez-vous point le sentiment de votre reconnaissance! Ah! parlez! parlez! rendez-moi invulnérable! Dites-moi qu'en me sacrifiant au salut de M. de Miniac je travaillerai aussi au salut de mon père!

Pierre de la Barbinais plongea ses yeux dans le regard voilé de Jocelyne. La tête renversée en arrière, il la regardait d'en bas, et paraissait plutôt à cette heure adresser des prières à un ange que solliciter le timide aveu d'une jeune fille.

Jocelyne, troublée jusqu'aux sanglots, ne trouvait point la force de répondre. Pour la convaincre de sa tendresse, Pierre de la Barbinais venait d'employer le meilleur, le plus saint des arguments...

Cependant, le tumulte de son cœur s'apaisa, ses larmes se séchèrent; mais, laissant sa main dans la main loyale qui la retenait:

—Là-bas, dit-elle, sous les voûtes des cachots du Pacha d'Alger, ou sous le ciel de l'Afrique, où tous deux vous serez libres, répétez à mon père ce que vous venez de me dire... Ajoutez, si vous le voulez, que Jocelyne de Miniac vous a donné, non point la promesse d'être votre femme, mais sa parole de ne jamais être la femme d'un autre. Il n'appartient qu'à mon père de disposer de ma vie.

—Jocelyne! Jocelyne! dit le corsaire, chère fiancée devant Dieu! j'en jure par la solennité de cette heure, par le ciel qui nous entend, par la mer qui confond ses bruits avec nos paroles, vous serez désormais ma pensée unique et le but de mon existence!

—Pierre, ajouta Mlle de Miniac, recevez la plus fidèle de mes promesses: vous en ce monde, Dieu dans l'autre!

Elle s'était levée à son tour; alors, la rejoignant

sur la haute roche, le corsaire resta longtemps bouleversé par la joie, serrant la petite main qui lui était promise.

Quand ils sortirent de ce silence, le soleil s'abaissait vers la mer. Ganette pliait son ouvrage; l'heure de rentrer était venue.

—Vous partez? demanda le corsaire; moi je reste ici, jusqu'au moment où il me sera possible de me présenter chez votre mère. Elle doit apprendre aujourd'hui même ce qui s'est passé entre nous...

Les jeunes filles quittèrent le Grand-Bé, et Pierre les suivit du regard.

—Jolie goëlette, hein! capitaine! dit une grosse voix mêlée de rires.

—Que veux-tu dire, Galauban?

—Dame, capitaine, sauf votre respect, cette petite Ganette est grée à loisir et fine, et sage! Alors vous comprenez...

—Tu es amoureux de Ganette, toi!

—Comme un imbécile, capitaine!

—Et tu l'épouses?

—Quand nous aurons sauvé M. de Miniac.

Le capitaine tendit la main au matelot.

—Bien, mon garçon, bien! Je suis content de toi! Et, je te le jure, c'est moi qui doterai Ganette et qui paierai les frais de la noce!

M. de la Barbinais avait certes confiance dans tous ses marins, mais il gardait à l'égard de Galauban une secrète préférence. Il savait ce cœur doux, bon, dévoué; désormais il se croyait certain de réussir dans les projets les plus hardis, puisqu'il l'avait à ses côtés.

Lorsque Galauban s'éloigna pour se rendre chez la mère Cachalot, le corsaire le rappela:

—As-tu encore du lest, matelot?

Pour toute réponse, Galauban retourna philosophiquement ses deux poches.

—On possède de l'honneur et du crédit; d'ailleurs, avant l'embarquement, les armateurs ne nous refuseront pas une avance.

—Une avance! prends cette poignée d'or, mon brave, dépense-la à la santé de Ganette et au succès de notre entreprise.

—Ca pour moi! s'écria Galauban. C'est trop, vingt fois trop. On griserait tous les Mathurins Salés de Saint-Malo avec une pareille somme... Enfin, si c'est votre fantaisie, faut pas vous contredire! Merci et au revoir, capitaine! Si je me donne à Saint-Malo une bosse de plaisir, je vous assure que les premiers Turcs qui me tomberont sous la main recevront une fameuse tripotée.

Galauban s'éloigna en fredonnant:

On aperçoit par tribord  
Un navire d'apparence  
A mantelets de sabord...

A peine Ganette venait-elle de commencer les apprêts du souper que Mme de Miniac rentra, le teint animé par la course qu'elle venait de faire. Elle saisit à deux mains la tête de sa fille, l'embrassa sur le front à plusieurs reprises, puis éloignant doucement le visage de Jocelyne, et le considérant avec une attention plus grande:

—Qu'as-tu? demanda-t-elle.

—Oh! mère! murmura Jocelyne, je suis bien heureuse!...

Un nom vint aux lèvres de Mme de Miniac:

—Pierre de la Barbinais?

—Tu sauras tout ce soir.

En effet, vers sept heures, le capitaine se présenta chez la mère de Jocelyne. Avec une franchise attendrie, il raconta tout, depuis la première impression produite sur le port par la vue de Jocelyne jusqu'à la pitié sincère d'admiration qui s'était emparé de lui, en apprenant l'histoire de M. de Miniac.

—Maintenant, lui dit-il, bénissez-moi, comme une mère bénit son fils! et je jure de mourir ou de sauver celui que vous pleurez.

—Ah! s'écria Jocelyne, vous parlez toujours de mourir!

Une expression grave passa sur le visage du corsaire.

—La vie serait bonne désormais, pourtant!

Durant cette soirée qui, pour eux, devait rester inoubliable, ils mêlèrent à la naïveté sublime de leur tendresse fraîche éclosée, toutes les idées de dé-

vouement et d'héroïsme remplissant deux âmes également nobles, également grandes, à la fois sacrées pour l'amour, et sacrées pour le malheur.

## VI

## EN MER !

Les armateurs de Saint-Malo, effrayés par les dangers que couraient leurs navires, non seulement plaçaient sur le pont de leurs bâtiments une légère artillerie, et munissaient les matelots de piques, de haches et de pistolets, mais ils joignaient souvent à leur flottille un véritable navire de guerre ayant pour mission de les protéger. Du reste, chaque navire exposé aux attaques des pirates Barbaresques avait en général, avant de lever l'ancre, le soin de se munir d'une commission de l'amiral de France. Afin de répondre des injustices que ses représentants pouvaient commettre en mer, et dont il répondait, le négociant armateur déposait préalablement une somme de quinze mille livres.

On annonçait dans tous les quartiers la campagne maritime, et les engagés ne manquaient pas ! Les matelots préféraient monter des navires armés pour la Course, à bord desquels ils avaient des chances de gros profits, et couraient les risques de bonnes estafilades, que de naviguer sur des bâtiments dépourvus de moyens de défense ; en ce cas, le danger se présentait sous des côtés doublement sinistres : les pontons anglais d'un côté, de l'autre les bagnes de la côte Barbaresque. Ne valait-il pas mieux se battre comme un enragé sous les plis du drapeau français, maintenir la réputation des matelots de Saint-Malo, sans autres rivaux que les marins de Dieppe ? Dès qu'on annonça le départ de la flottille, tous les matelots en possession de leur congé affluèrent chez les armateurs. Chacun vantait son courage, faisait valoir ses talents maritimes, énumérait ses campagnes, discutait le prix de son engagement, et terminait par réclamer une avance qui rarement était refusée. Ne fallait-il point régler les comptes des hôtes complaisantes, laisser quelques ressources à la vieille mère, quelque chose à la femme et aux enfants ?

On s'étourdissait durant les derniers jours, en attendant que le tambour résonnant dans la Cité des Corsaires apprît aux marins qu'ils devaient se rendre à bord, sous peine d'être considérés comme déserteurs.

Des étrangers essayaient de se faire admettre sur les rôles d'équipage, mais outre qu'ils inspiraient une confiance médiocre aux armateurs, les autres matelots éprouvaient à leur égard une répulsion instinctive. On en prenait le moins possible.

Les registres ouverts dans les divers quartiers de la ville se couvraient de signatures. Au milieu des hommes robustes, des marins ayant déjà fait le coup de feu, hardis loups de mer capables de tous les carnages, se glissaient timidement des orphelins. Ceux-là, tour à tour effrayés et curieux, se demandaient quelle serait désormais leur vie à côté de ces hommes à la voix rude, à l'allure gouailleuse, balafrés en mainte campagne, et sous les ordres desquels ils allaient bientôt se trouver.

Serrés les uns contre les autres, oiseaux craintifs changeant le nid connu pour la lame et les grandes vagues, ils se sentaient pris à cette heure d'une tristesse profonde en songeant à l'hôpital où ils avaient grandi. La maison, sombre, enclose de grands murs, leur servit de berceau ; nulle mère ne veilla sur leur enfance ; épaves de la vie, orphelins voués à l'isolement et à la douleur, car celui qui ne connut pas sa mère ne put jamais se dire heureux, ils grandirent pliés sous un joug pieux, ne connaissant d'autres protecteurs que des prêtres aux cheveux blancs, d'autres femmes que des religieuses dont le regard s'emplissait en les regardant d'une exquise pitié. Ils s'en allaient brusquement. L'Etat, qui les avait nourris, en faisait des mous-ses. Plus d'une fois, pressés l'un contre l'autre, la soir, dans la chaleur d'une chambre close, ils s'étaient entretenus des grands voyages réalisés par leurs anciens camarades. Plus d'un d'entre eux était revenu apportant des fruits rares, des souvenirs à ses anciens compagnons. Mais si quelques-uns vantaient la vie libre en plein air, entre l'océan et le ciel, d'autres montrèrent sur leurs membres grêles la trace des brutalités des matelots. Quel serait leur sort, à eux, qui allaient partir ? Se trouveraient-ils sous les ordres de marins à la main rude, à la voix de tonnerre, oubliant qu'ils ont été petits et tremblants comme ceux-ci.

Ils pleureraient souvent sans doute, à bord ! Et leurs yeux naïfs se fixaient sur les matelots venant chercher des engagements, afin de savoir si parmi ceux-là ils en trouveraient qui leur parussent capables de les aimer.

Au nombre des orphelins désignés par les administrateurs pour faire la prochaine campagne, il s'en trouvait deux, Servan et Mériadec, dont l'amitié ne s'était jamais démentie. Ceux-là ne deman-

daient pas grand'chose : pourvu qu'on les embarquât sur le même navire, ils s'estimeraient contents. Le cœur leur battait, tandis qu'ils passaient les marins en revue. Tout à coup, Servan, s'adressant à son camarade, lui dit en désignant un marin de taille colossale :

—En voilà un qui semble bon. Si nous lui demandions à partir avec lui...

—Je n'oserais pas, répliqua Mériadec.

—Pourquoi donc ? Il est grand, fort ; il sera indulgent pour des petits comme nous. Je me risque. Que pouvons-nous perdre, d'ailleurs !

Servan s'avança vers le marin et le tira par sa veste :

—Monsieur le matelot ! monsieur le matelot !

—Que veux-tu, petit ?

—On va faire de nous des mousses. Ce n'est pas que nous ayons peur, au moins, mais nous désirons ne pas être séparés, et puis voilà, vous nous inspirez confiance ; prenez-nous avec vous.

—Des mousses, vous ! des gringalets ! Et ne sachant rien faire encore !

—C'est vrai, monsieur le matelot, mais on ne nous a rien appris... Si vous saviez comme nous avons bonne volonté.

—Cela ne suffit pas ! répliqua le colosse en enflant sa voix.

—Si, monsieur le matelot, avec un bon maître.

—Savez-vous que je serai à bord du navire de M. de la Barbinais ?

—Nous ! nous étions encore à l'hôpital ce matin.

—Qu'on se battra...

—Si c'est le devoir.

—Que les Turcs ou les Anglais peuvent nous couper la tête.

—Qu'est-ce que cela fait, nous n'avons pas de famille.

—Pas de famille ! c'est vrai, ces petits de l'hospice ! pas de bonne femme de mère qui dise des chansons ! Rien ! Mais enfin, je ne puis pas la remplacer, votre famille.

—Non, monsieur le matelot, ajouta Mériadec, qui reprenait courage en voyant s'adoucir l'expression de la face bronzée du marin, seulement vous pouvez dire à vos camarades : " Ces petits moucheron-là me sont confiés par la Providence, faisons-en des mousses heureux pour qu'ils deviennent de bons matelots. " Allez, nous ne serons pas plus peureux que les autres ! Et puis, quand nous prierons Dieu, nous lui demanderons de protéger ceux que vous aimez... Vous avez eu une mère, vous !

—Allons ! tais-toi ! dit le matelot. Enjôleur à ton âge ! Je vous prends tous deux, je vous présente au capitaine. Eh bien oui, et je vous adopte ! vous prierez le bon Dieu pour Ganette...

Les orphelins se jetèrent au cou du matelot.

—En route ! dit celui-ci, allons voir la frégate, maintenant.

Elle se balançait sur ses hanches, légère sous le poids de ses trente-six canons, fine de coupe, gracieuse de quille ; elle devait glisser sur la mer avec la grâce d'une mouette. Ainsi, le brave Galauban, l'ancien roi de l'avant du " Neptune ", se réjouissait-il à l'avance des belles chasses qu'elle donnerait aux Anglais, et des féroces abordages qu'elle risquerait avec les fustes barbaresques. Il en parlait avec amour, avec enthousiasme, nommant aux petits chaque pièce de la manoeuvre, observant sur leurs visages l'impression produite par sa conversation imagée. Ils l'écoutaient, l'oeil agrandi, la bouche entr'ouverte, curieux et charmés. Il leur semblait déjà être loin, bien loin sur la mer, oubliant les murailles nues de l'hôpital, baignés par la claire lumière d'un ciel d'Orient, bercés par le grand roulis de la mer.

Puis, afin de sanctionner son adoption, Galauban emmena les petits chez la mère Cachalot, où ils trouvèrent un avant-goût de la vie maritime et des plaisirs qu'elle procure.

Tandis que sur les quais on chargeait les navires en partance, au fond des églises et des chapelles, les mères, les fiancées et les soeurs pleuraient. Quelques-unes se rendaient à Saint-Juan-du-Désert, pieds nus, allumer à son autel une chandelle de cire, et de suivre du regard la direction de la flamme, montant plus ou moins droit vers le ciel.

Dans les hôtelleries et les cabarets on préparait les derniers festins ; quelques matelots y dépensaient non seulement les avances reçues, mais encore leur future part de prises. Savaient-ils s'ils reviendraient seulement ?

Tant de dangers les menaçaient qu'on pouvait bien se montrer indulgent pour leurs dernières folies. On vit donc passer dans les rues de Saint-Malo, avec plus de tristesse que de blâme sévère, les dernières bandes de marins que les libations abondantes empêchaient peut-être de pleurer.

On comptait les heures séparant les matelots du terme de l'embarquement.

Dans un entretien empreint de la solennité des adieux, Pierre de la Barbinais recommanda à ses frères la femme et la fille du docteur de Miniac,

sans leur révéler cependant quel lien l'attachait désormais à Jocelyne. Elle et Dieu devaient seuls le savoir.

Jusqu'au moment où il s'agit d'aller, pour la dernière fois, voir celle dont il espérait faire sa femme, Pierre conserva son courage. En dépit de sa force, il se sentit faiblir à l'instant où il franchit le seuil de la Maison de Bois.

Les dames de Miniac l'attendaient : Jocelyne avec un sourire, la mère, le cœur serré !

—Mon fils, dit-elle, car je veux vous donner ce titre par avance, afin de vous porter bonheur, voici une lettre pour celui que nous pleurons ; après l'avoir lue, il aura en vous la même confiance que nous-mêmes... Dans cette cassette sont réunies nos économies... Je sais qu'insuffisantes pour la rançon du captif, elles viennent d'être complétées par vous... Et nous n'en rougissons pas !

—Madame ! ma mère ! répliqua Pierre en pliant le genou, je veux seul vous rendre un mari et ramener un père à Jocelyne. Gardez cet or sacré. Je n'en ai nul besoin. S'il plaît à Dieu je reviendrai riche de ce voyage... Il me serait trop pénible de rester inquiet à votre sujet durant cette traversée...

Mme de Miniac insista inutilement ; Jocelyne, qui comprit la tendre pensée dictant la conduite de son fiancé, s'en remit à lui d'un devoir qui lui tenait désormais au cœur comme à elle.

Au moment où il se leva, Mme de Miniac lui demanda :

—Quand partez-vous ?

Il eut le temps de répondre, les sourds roulements du tambour se firent entendre.

—Avant que ce signal cesse de retentir dans la ville, je devrai me trouver à bord, dit Pierre.

—Nous vous accompagnerons, répartit Mme de Miniac.

Ils sortirent tous les trois, se dirigeant d'un pas lent vers le navire à l'ancre, autour duquel rôdaient déjà les matelots. Galauban y amenait les futurs mousses ; le fifre d'Yvonnet se rapprochait ; Poigne-d'Acier et Jean-la-Grenade, se prêtant un appui mutuel, criaient leurs adieux à des terriens bons enfants.

Pierre pressa durant une seconde la main de Jocelyne :

—Dans la joie ou la douleur, la tempête et la bataille, dit-il, à vous, toujours à vous !

Et, les yeux levés au ciel, Jocelyne répondit :

—Dans la vie et dans la mort, je serai à vous, Pierre !

Il y eut entre ces trois êtres également bons une solennelle minute de silence ; Pierre ne pouvait se résigner à quitter Jocelyne ; ce fut Mme de Miniac qui lui dit :

—Allez, mon fils, et que Dieu vous garde !

—Vous prierez pour moi, n'est-ce pas ?

—Tous les jours, quand je prierai pour mon père !

Pierre, voyant grossir sur le quai le nombre de ses matelots, craignit que son émotion fût remarquée, et brusquement il quitta les deux femmes pour monter à bord du " Sirius ".

Elles rentrèrent quand la brume enveloppa les quais et le pont du navire, et lorsqu'elles se trouvèrent seules, toutes deux fondirent en larmes.

—J'ai peur ! J'ai peur ! s'écria Jocelyne.

—N'a-t-il point bravé bien d'autres dangers ?

—La crainte ne se raisonne pas, ma mère ! Quelle chose me fait redouter pour la traversée du " Sirius " des périls au-dessus des forces humaines. Nous avons tant souffert que nous devons difficilement accueillir l'espérance.

Cependant, Mme de Miniac trouva des paroles si tendres, elle enveloppa tellement de ses caresses Jocelyne alarmée, que celle-ci retrouva assez de courage pour se rendre le lendemain sur le port, à l'heure où la flotte devait mettre à la voile.

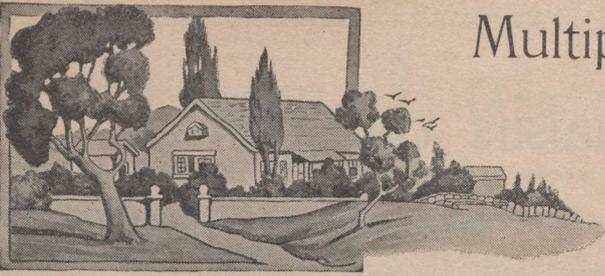
Toute la ville de Saint-Malo se trouvait là.

Cette cité de granit, qui se composait à peine alors de sept cents maisons, comptait parmi les reines commerciales de l'Europe. Sur tous les points du monde on connaissait ses matelots. Tandis que le corps des marchands fournissait avec peine trente soldats à l'Etat, les marins de la Cité Corsaire suffisaient pour des flottes nombreuses.

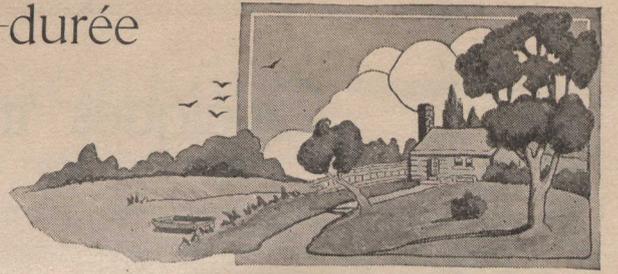
Ce rocher, au-dessus duquel se dressaient des murailles fortifiées, surmontées par des tours massives, semblait l'écueil contre lequel se brisaient les premières puissances maritimes du monde.

La vaillante ville avait été le refuge préféré de ses ducs. La tour Solidor et le château en faisaient foi ; Charles IX avait tenu à la visiter, et le souvenir de son entrée et de son séjour à l'Evêché n'était point un des moins précieux souvenirs de la cité. Etre citoyen de Saint-Malo équivalait à un titre de noblesse, tant on tenait à le mériter. Saint-Malo créait des comptoirs, fondait des villes, dressait des forteresses, revisait la carte géographique du monde, et faisait à elle seule trembler l'Angleterre et l'Espagne !

(A suivre)



# Multiplication des végétaux—durée de la vie des plantes



**V**OICI le moment de l'année où, en notre belle province de Québec, les lilas fleurissent. Partout bourgeons et jeunes pousses éclatent au soleil. C'est par excellence l'époque de la multiplication des végétaux; multiplication dont je vais vous entretenir, comme, du reste, de la durée de la vie des plantes; quitte à vous donner quelques autres notes d'ordre général, si c'est possible.

## Multiplication des végétaux

La multiplication des végétaux s'accomplit suivant deux modes principaux :

1o La reproduction proprement dite, à l'aide d'éléments spéciaux produits par le végétal (spore, oeuf ou graine) ;

2o La multiplication par scissiparité ou multiplication végétative, produite à l'aide d'un fragment de la plante.

La spore est produite par les plantes cryptogames; elle est capable de reproduire une nouvelle plante semblable à la plante mère.

L'oeuf fécondé devient la graine, agent de reproduction des plantes phanérogames. Cette graine procède donc de la fusion de deux éléments, l'un mâle, l'autre femelle; par conséquent, la plante à laquelle elle donne naissance en germant possède la plupart des caractères des parents, mais présente aussi d'autres caractères qui en font un individu nouveau.



Fig. 1 — Greffon préparé pour la greffe en fente.

### Marcottage, Bouturage.

Le marcottage et le bouturage se placent dans la deuxième catégorie.

Une marcotte est une partie de la plante qui, sans être détachée de la plante mère, est enfoncée partiellement dans la terre et s'y couvre de racines adventives. Une fois l'enracinement obtenu, on sépare la marcotte de sa mère.

Une bouture est une portion de la plante que l'on sépare de la plante mère et qui émet les racines adventives nécessaires à son développement.

La marcotte et la bouture donnent naissance à un végétal semblable à celui dont elles sont issues. En arboriculture on dit que ce végétal est "franc de pied", de même que celui qui provient d'une graine.

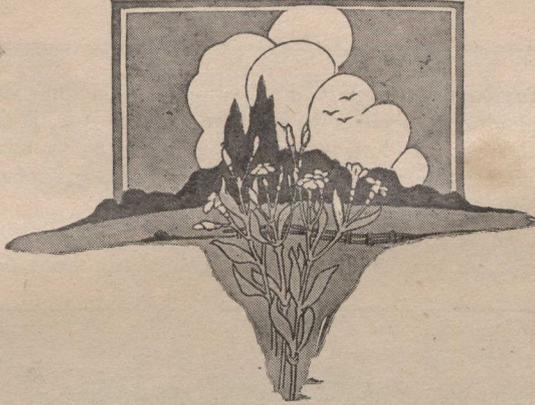
**Grefe** — La greffe est l'une des plus importantes opérations de l'agriculture et du jardinage. Elle a pour but de souder un végétal à un autre qui lui fournit les substances utiles à son alimentation, tout en lui servant de soutien. La plante nourricière prend le nom de "sujet", et la portion adaptée s'appelle "greffe" ou "greffon". Quand le sujet est né de graine, on le nomme "sauvageon". Le greffage est pratiqué: 1o par l'implantation de rameaux; 2o par intromission d'un bourgeon sous l'écorce.

La greffe par rameaux comprend plusieurs procédés; nous décrivons les plus usités, qui sont:

- 1o La greffe en fente (fig. 1 et 2) ;
- 2o La greffe en couronne (fig. 3 à 5).

Dans la greffe en fente, le sujet est tronqué obliquement; puis on pratique une fente verticale dans laquelle on introduit le greffon taillé en biseau, mais conservant cependant de l'écorce ce sur le bord qui sera du côté extérieur. Il faut avoir soin de faire correspondre dans toute sa longueur l'écorce du biseau du greffon avec celle du sujet. On assure la durée du contact par des ligatures (filasse de chanvre et chiffons) et du mastic. L'onguent de Saint-Fiacre, qu'on emploie assez communément, est formé par un mélange composé de un tiers bouse de vache et deux tiers terre glaise. Lorsque le sujet est assez fort, on peut y insérer deux greffons opposés.

Pour exécuter la "greffe en couronne", on sectionne le sujet horizontalement, puis on sépare



l'écorce sur un certain nombre de points (3, 4, 5 ou 6) sans la déchirer. On introduit dans la fente ainsi



Fig. 4 — Greffon préparé pour la greffe en couronne

obtenue, entre le bois et l'écorce, le greffon taillé en biseau. La coupe du biseau est arrêtée à la partie supérieure par une section formant cran qui repose sur la coupe plane du sujet. L'opération terminée, on comprime à l'aide d'un lien, et on mastique avec de l'onguent comme il a été dit plus haut. Une enveloppe de toile grossière maintient le tout en place.

Les "greffes par bourgeons" sont à "oeil dormant" ou à "oeil poussant", comme les greffes de rameaux, selon l'époque où on les exécute. Ces greffes ne peuvent être pratiquées que lorsque les végétaux sont en sève. Les meilleurs bourgeons sont ceux qui occupent le milieu des branches.

On connaît deux sortes de sortes de greffes par bourgeons: en "écusson" et en "sifflet". La greffe en écusson (fig. 6 à 8) est d'une opération facile, et elle présente l'immense avantage de ne pas endommager les végétaux auxquels on l'applique.

On peut la faire sur un jeune sujet et près du sol, ou bien sur un individu plus âgé, et à des hauteurs variables.

On pratique une première incision à 1 centimètre au-dessus du bourgeon ou oeil, et une deuxième incision à 1 centimètre au-dessous; puis on détache le bourgeon avec une mince couche d'aubier. Il faut éviter d'attaquer le bois, et, dans tous les cas, n'en lever que le moins possible. L'écusson étant séparé, on fait, sur le sujet, une incision longitudinale, longue d'environ 3 ou 4 centimètres, à l'extrémité supérieure de laquelle on pratique une incision transversale; puis on soulève délicatement les bords de l'écorce au moyen du greffoir, on introduit l'écusson entre les deux lambeaux, on rabat ceux-ci par-dessus, et on les maintient appliqués à l'aide d'une ligature de raphia ou de laine. La ligature de la greffe se commence toujours par la partie supérieure et se termine à la base.

Le fragment de pétiole resté adhérent au greffon indique si la greffe a repris ou si elle est morte. Dans le premier cas, le pétiole se détache et tombe bientôt; dans le second cas, il se dessèche et reste adhérent à l'écusson.

La "greffe en flûte" ou "en sifflet" est peu usitée; on lui préfère la précédente. Elle consiste à détacher de l'"arbre" à reproduire un anneau d'écorce portant un bourgeon à bois que l'on adapte à une branche d'égale grosseur appartenant au sujet, dont on a au préalable enlevé l'écorce.

## Durée de la vie des plantes

On dit qu'une plante est "annuelle" quand elle n'a qu'une période de végétation et qu'elle meurt dans l'année même de son développement (blé, pois, fève, etc.).

Une plante est "bisannuelle" lorsqu'elle accumule des réserves pendant une première année pour fleurir l'année suivante (betterave, carotte).

Les plantes annuelles et bisannuelles ne fleurissent donc qu'une seule fois.

On appelle "plante vivace" toute plante dont la

durée est de plus de deux années, et qui fructifie à plusieurs reprises dans le courant de son existence. Les arbres de nos pays appartiennent à cette catégorie.

La vie de certaines plantes, notamment les plantes à tubercules et à bulbes, est pour ainsi dire illimitée (pomme de terre, orchis, etc.).



Fig. 7 — Morceau d'écorce muni d'un bourgeon (écusson).

## Considérations générales.

— Tout ce qui vit doit mourir, et tout ce qui est mort doit se désagréger, se liquéfier, se gazéifier, afin que les éléments qui forment la substance même de la vie puissent, en reprenant leur liberté, entrer dans de nouvelles combinaisons vitales.

La perpétuité de la vie entraînerait l'encombrement de la surface de la terre par les corps organisés, et aussi l'épuisement progressif des éléments de nutrition. On peut dire que la mort entretient la vie à l'aide des actions naturelles connues sous les noms de combustions lentes, de putréfactions, de fermentations, qui dérivent d'influences chimiques ou du travail des êtres microscopiques (bactéries, bacilles, microbes divers, etc.).

## Notes diverses pour les cultivateurs

La plus grande école d'agriculture du Canada est située à Guelph, Ont. Le cours abrégé dure deux ans; il est destiné à préparer les jeunes gens à la vie agricole.

—Au point de vue de l'agriculture, Québec ressemble beaucoup à l'Ontario. L'été de Québec est presque semblable à celui de la province voisine, mais l'hiver y est plus long et moins variable. Par suite, on s'occupe moins de la culture des arbres fruitiers que dans l'Ontario.

—Tous les cultivateurs devraient tenir un compte de leurs recettes et de leurs dépenses, afin de pouvoir se renseigner, à la fin de chaque année, sur les profits réalisés ou les pertes subies.

—On trouve 536,200 grains de semence dans un minot de blé; 888,400 dans un minot d'orge; 16,400,000 dans un minot de graine de trèfle, et 823,400 dans un minot de graine de mil.

—Le poulailler, quelque minime qu'il soit, est toujours une bonne source de revenus.

—L'apiculture donne toujours de beaux bénéfices, mais demande un travail extraordinaire.

—En 1903, le Canada a exporté 229,100,000 livres de fromage, dont 223,394,482 livres dans la Grande-Bretagne, et 34,129,000 livres de beurre, dont 32,203,944 livres ont été expédiées de la métropole.

—Le chiffre total des immigrants débarqués à Québec pendant les douze mois finissant le 30 juin 1903 s'est élevé à 10,211, une augmentation de 5,000 sur l'année précédente.

—Un beau jardin bien entretenu est un plaisir des yeux que le cultivateur peut se procurer facilement et à peu de frais.

—La cuisine doit être blanchie à la chaux au moins une fois l'an.

—Le poulailler doit être bien aéré, afin que la chaleur n'y soit pas étouffante en été.

—Du 30 juin 1902 au 30 juin 1903, le nombre total des colons inscrits dans la province de Québec est de 1,553.

—La chaux améliore les sols argilacés. Le plâtre de Paris, les cendres, les déchets végétaux, la paille, les feuilles sont aussi très utiles, parce qu'ils ajoutent des matières nouvelles au sol, et tendent à en séparer les parcelles et à détruire leur forte cohésion.

—Les guérêts d'automne, dans les climats froids, exposent les sols argilacés à l'action de la neige et de la gelée, ce qui leur est très utile.

—Le site des bâtiments et des dépendances de la ferme doit être choisi dans un endroit élevé et peu éloigné du chemin.

—Les cultivateurs dont les terres sont situées à proximité d'une rivière devraient se construire une glacière d'une capacité suffisante pour leur usage.

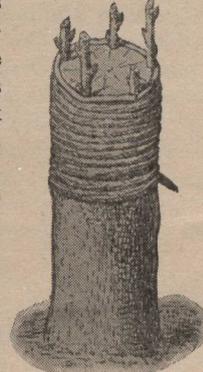


Fig. 5 — Greffe en couronne terminée.



Fig. 8 — Greffe en écusson ligaturée.



Fig. 6 — Sujet préparé pour la greffe en écusson.



Fig. 2 — Greffe en fente ligaturée.

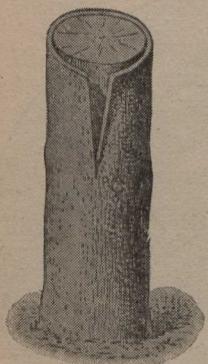


Fig. 3 — Sujet préparé pour la greffe en couronne.

## Quelques instantanés sur les plaisirs du jour

LES plaisirs champêtres sont de saison, et, maintenant que les prés sont fleuris et que les pelouses sont vertes, toute la campagne montréalaise est envahie, chaque jour de fête, par des milliers d'enfants, grands et petits, qui vont prendre part à toutes sortes de jeux athlétiques.

Le versant méridional de la montagne, sur toute l'étendue de la ferme Fletcher, offre, en ce sens, les dimanches après-midi surtout, un tableau typique. Là, amateurs de base-ball, de lacrosse, de croquet, de tennis, de foot-ball, s'en donnent à plaisir.

Les environs de Montréal, les élégantes villégiatures de Sainte-Anne de Bellevue, Vaudreuil, Lachine, etc., ont également leur part dans ces divertissements.

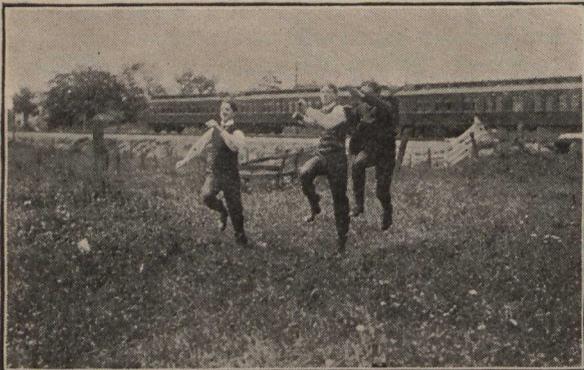
A l'arrivée des trains, en plein champ, la hâte de fouler l'herbe donne de la vigueur et de l'agilité à toute une jeunesse folâtre.

Notre photographe s'est exercé à prendre quelques instantanés caractéristiques de ces gambades. Les divers clichés que nous donnons ont été pris à des poses variant de 1/600 à 1/1000 de seconde.

Le saut en hauteur est tout à fait original. On croirait le sauteur enlevé à une hauteur prodigieuse. Ce n'est là qu'illusion d'optique. Le poteau de clôture qu'il franchit a bien cinq ou six pieds de hauteur, et c'est tout.

Ne cite-t-on pas, en effet, des records de sauteurs dépassant 18 pieds en hauteur.

Au dix-septième siècle, vivait en Angleterre un habile homme, William Stokes, qui joignait la théorie à la pratique, et qui se vantait de professer les véritables principes de l'art de sauter. Il les développa dans un livre original publié à Oxford en 1652: "le Maître à sauter" (the Vaulting Master). Sa méthode forma des sujets remarquables, entre autres un fameux sauteur, Simpson, qui florissait au temps de la reine Anne, et déployait ses talents



Les gestes d'un coureur sont souvent comiques

à la foire Saint-Barthélemy, imitation anglaise de la foire Saint-Germain de Paris. "Mais le sauteur le plus extraordinaire dont j'aie gardé souvenance, dit M. Joseph Strutt, auteur d'un ouvrage estimé sur les jeux et les amusements du peuple anglais, est un nommé Ireland, du comté d'York, que je vis en 1799. Il avait dix-huit ans, 6 pieds de haut, et la mine la plus avenante. Il sautait par-dessus neuf chevaux rangés côte à côte, et par-dessus l'homme qui montait le cheval du milieu; — on lui tendait une jarretière à 14 pieds de haut, et il franchissait d'un bond cet obstacle; dans un élan

furibond, il crevait d'un coup de pied une vessie pendue à 16 pieds du sol; une autre fois, il franchissait une lourde voiture couverte de sa banne; et tout cela par un saut simple, franc, sans recourir jamais aux culbutes d'usage..."

Si M. Strutt avait voyagé dans l'Inde, il en aurait vu bien d'autres. Les Orientaux sont doués



Un saut qui rappelle des plaisirs d'un autre âge

d'une prodigieuse souplesse dans les articulations. Le colonel anglais Ironside, qui fit au commencement de ce siècle un assez long séjour dans l'Inde, pendant lequel il observa particulièrement les tours des jongleurs, avait rencontré dans ses pérégrinations un vieillard à barbe blanche qui franchissait d'un saut le dos d'un énorme éléphant, flanqué de cinq ou six chameaux de la plus belle venue. Le



Un saut émouvant. Photographié à 1/1000 de seconde de pose

pauvre homme n'était pas encore content; il s'écriait avec amertume: "Hélas! qu'est devenu le temps où je travaillais en présence du shah de Perse, et pouvais me vanter d'être un véritable sauteur? La vieillesse et les infirmités m'ont réduit à l'inaction et privé de toute ma force. Je me suis

cassé depuis cette époque un bras et une jambe." Quelle devait être, en sa verveur, l'agilité d'un athlète dont la vieillesse était encore si vigoureuse! Rien de plus commun, chez les Hindous, que de voir des individus sauter par-dessus vingt personnes, dont les bras tendus forment une sorte de voûte, ou par-dessus une épée qu'un homme tient en l'air aussi haut que possible. Les "Mémoires pour servir à l'histoire des spectacles de la foire" mentionnent comme un prodige le tour d'un Anglais qui, pendant la foire Saint-Germain de 1724, sauta par-dessus quatorze personnes debout, sans en toucher aucune.

Les sports d'été au Canada comprennent presque toute la variété des jeux pratiqués dans tous les pays civilisés, et, en plus, certains jeux, qui nous sont venus des anciens maîtres du pays, les Iroquois, les Hurons, les Algonquins, les Montagnais.

Certains clubs de lacrosse comptent dans leurs rangs des descendants de ces tribus, ou portent des noms qui en rappellent l'origine.

Une des illustrations de notre bas de page donne une bonne idée de la composition de ces clubs.

\* \* \*

A propos de coureurs, revenons à l'Angleterre, qui fut, au dix-huitième siècle, la patrie des excruciations; Dieu sait combien de paris singuliers s'engagèrent à cette époque. Parmi les marcheurs, le plus célèbre fut un certain Powell, né à Horseforth, près de Leeds, en 1734; sa vie n'est qu'une succession de marches et de contre-marches. Quand il fut dans l'impossibilité de remuer ses jambes, il se coucha et mourut (avril 1793). Les peuples apathiques de l'Orient, qui vivent sur le dos plutôt que sur les pieds, disent que le bonheur est horizontal; — il était vertical, aux yeux de Powell.

Le capitaine Barclay peut compter au nombre des marcheurs les plus extraordinaires. En 1801, n'ayant que vingt-deux ans, il s'en alla d'Uri, résidence de ses parents, jusqu'à Borough-Bridge



A l'arrivée du train les jeunes sont pressés de fouler l'herbe

(comté d'York) en cinq jours, la distance étant de 300 milles et le pari de 5,000 guinées.

Mais la marche la plus étonnante du "captain" Barclay date de juillet 1809. Il paria 3,000 livres sterling qu'il parcourrait en 1,000 heures consécutives un espace de 1,000 milles. Beaucoup d'autres avaient déjà tenté l'entreprise, mais sans succès. Le capitaine se mit en route le 1er juin, à minuit, partant de Newmarket; et le 12 juillet, à trois heures après-midi, il revenait sain et sauf. Cinq jours après cette laborieuse campagne, il était sur pied et vaquait aux devoirs de son état militaire.



L'équipe de lacrosse du "National."



L'équipe de lacrosse "Caughnawaga."

# Rome et la campagne romaine

L'ATTRAIT caractéristique de Rome, c'est que, au rebours de ce que disait d'elle Aristide de Smyrne sous les Antonins, elle est et restera sans doute bien longtemps la seule des capitales de l'Europe où l'on trouve le calme de la campagne au milieu même du fracas de la ville, et le silence absolu de la solitude tout à côté du grouillement des foules. D'une rue vivante et bruyante on y débouche tout à coup sur un "vicolo" herbu et désert, où l'on ne rencontre plus que des groupes de "pifferari" en haillons, des âniers aux longues guêtres menant leurs roussins, ou quelque paysan de la Sabine campé sur son "carro" de montagne.

Pour se rendre d'un monument à un autre, on chemine parfois des quarts d'heure entiers entre des haies aux senteurs rustiques, à travers d'immenses espaces vagues, où l'on n'aperçoit quasi âme qui vive. "Chi Roma non vede, Roma non crede!" "Qui n'a pas vu Rome, ne saurait s'en faire une idée", c'est un dicton vrai au pied de la lettre.

Voulez-vous, par exemple, que nous allions du Colisée aux Thermes de Titus. Il nous faudra gravir l'Esquilin. Qu'est-ce que l'Esquilin? C'est une colline de quatre kilomètres de circuit environ, laquelle nous représente justement une de ces régions solitaires et agrestes, accotées aux flancs de la ville moderne, comme dans celle-ci les échoppes s'accotent aux flancs des palais. Là fut d'abord le cimetière des pauvres, puis, plus tard, le palais de Mécène, dont les jardins envahirent les deux



Les Sette Sale.

tiers de l'"agger" de Servius Tullius, grande levée de terre dont il subsiste encore des vestiges, et qui commençait vers le nord aux portes "Piacularis" et "Colline". Ces jardins de Mécène, de la terrasse desquels, nous apprend Horace, on voyait les monts de Tusculum et de Tibur, furent ensuite achetés par Tibère et Néron, après lui, les relia à sa maison du Palatin.

L'Esquilin, haut de 75 mètres environ à l'endroit où passait la voie "Suburra", n'est plus qu'un relief de 54 mètres vers le Viminal, avec lequel il est presque de niveau, si bien que les deux éminences ne se distinguent pas facilement l'une de l'autre. A son extrémité nord se trouve Sainte-Marie-Majeure, gigantesque bonbonnière à deux dômes avec un énorme clocher conique, qui est à Rome l'église de la Vierge par excellence. A sa cime sud-ouest est Saint-Pierre-aux-Liens (San Pietro in Vincoli). Rien de plus morne et de plus silencieux que l'espèce de place en terrasse sur laquelle s'élève cette dernière église, ainsi nommée parce qu'on y conserve les chaînes (vincoli) que portait l'apôtre saint Pierre dans sa prison de Jérusalem. C'est près de là, au milieu des vignes, qu'on a découvert, du temps de Raphaël, les restes des Thermes de Titus, ainsi que les réservoirs ou piscines appelés "Sette Sale" (les Sept Salles). C'est enfin dans le voisinage que fut exhumé, en 1506, le fameux groupe du "Laocoon".

De San Pietro in Vincoli nous pouvons gagner plus à l'est la rue qui passe sous l'arc de Gallien, puis, de l'église San Vito, à laquelle cet arc est collé, nous acheminer, près de l'Acqua Julia, vers Sainte-Croix-en-Jérusalem. A droite de cette basilique, bâtie par l'impératrice Hélène sur les jardins d'Hélagabal, se dresse encore un amphithéâtre, dit "castrense", parce qu'il servait, spécialement aux soldats et aux fêtes militaires. En ar-

rière s'allongent la ligne crénelée et les arcades rouges des murailles d'Aurélien; des deux côtés courent, appuyés aux remparts, les vieux aqueducs de Claude et de Néron.

Le site est plein de grandeur et de mélancolie. Toutes les voies et ruelles qui aboutissent à ce plateau sont, comme lui, solitaires et sauvages. On a eu beau, dans ces derniers temps, commencer d'aplanir les pentes esquelines pour y établir le tracé de nouvelles artères, la partie orientale du coteau n'a rien perdu de son calme agreste. L'herbe y croît toujours dans les rues en contre-bas des jardins et des artères maraîchères, et le touriste, quand la pluie tombe, y est toujours crotté à souhait. Une allée gazonnée et rustique conduit de là vers la basilique de Saint-Jean-de-Latran, retirée, elle aussi, loin du bruit, aux confins extrêmes de la ville, sur une place austère et déserte, au milieu de laquelle se dresse le plus haut obélisque de Rome.

Saint-Jean-de-Latran tire son nom du sénateur Plautius Lateranus, qui fut, en même temps que Sénèque, mis à mort sous Néron, pour avoir pris part au complot des Pisons.

Ce Plautius avait son palais sur l'emplacement de l'église actuelle que Constantin, son fondateur, donna dès le début aux évêques de Rome pour qu'ils en fissent leur résidence. Voilà pourquoi elle est restée le siège du patriarcat romain et la cathédrale de la Ville Eternelle. C'est à Saint-Pierre du Vatican que les souverains pontifes sont les chefs spirituels de la chrétienté; mais c'est à

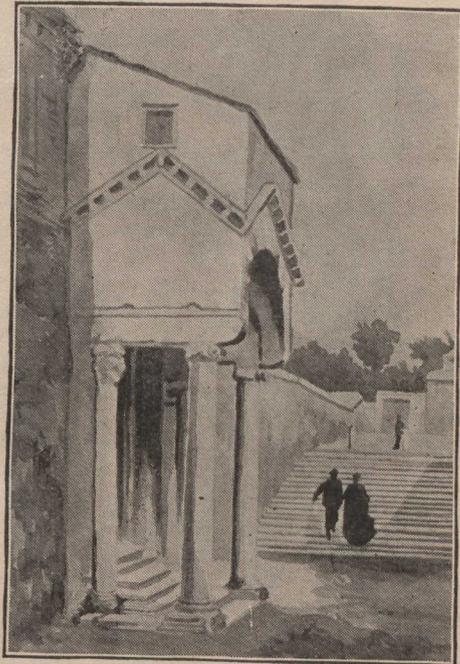
Saint-Jean-de-Latran qu'ils ont le titre d'évêque de Rome, et c'est là que chacun d'eux, une fois élu pape, vient prendre possession de son siège: aussi cette église est-elle qualifiée: "mater et caput ecclesiarum urbis et orbis".

Quelle perspective que celle dont on jouit du péristyle de la grande basilique! A côté de vous, en regardant au sud, vous apparaît, à demi enfouie dans la verdure, à droite de la porte Saint-Jean actuelle, la vieille "porta Asinaria" par laquelle Totila et ses Ostrogoths envahirent Rome en 546. A gauche se détache le campanile brun de Sainte-Croix avec ses toits de tulle; puis, derechef, voici les arcades des antiques murailles; plus loin, la campagne romaine, toute semée d'aqueducs et de tombeaux, les collines du Latium avec leurs villas, et enfin, à l'arrière-plan, les montagnes bleuâtres de la Sabine.

De Saint-Jean-de-Latran, deux grandes voies à peu près parallèles et aussi désertes l'une que l'autre nous ramènent, au choix, vers le Colisée: ce sont les rues Labicane et Saint-Jean. A mi-chemin de ces deux artères de faubourg, nous rencontrons l'église Saint-Clément, surmontée d'un petit toit rond et précédée d'un atrium à portique, en avant duquel se trouve un porche ou "prothyrum", tel qu'en avaient les basiliques primitives. Des fouilles entreprises en 1859 ont fait découvrir au-dessous d'elle une autre église souterraine enterrée lors de la construction du vaisseau actuel, et que l'on peut visiter en de certains jours de l'année.

Nous sommes ici au centre de l'étroite dépression qui sépare l'Esquilin du Caelius. Cette dernière colline, qu'on appela d'abord mont des Chênes, à cause des hautes futaies de cette essence qui la couronnaient, est une région non moins champêtre que celle que nous venons de parcourir. Occupée originairement par des transfuges d'Albe la Longue, elle forma un bourg annexe qui fut rebâti au temps de Tibère, puis

entièrement dévasté par Robert Guiscard. Aujourd'hui on semble vouloir le revivifier; un boulevard a été ouvert de Saint-Grégoire à la porte



Porche de Saint-Clément.

Saint-Paul; mais cette percée a eu beau supprimer maint chemin tortueux aimé du touriste, j'imagine qu'ici, comme à l'Esquilin, il faudra un assez bon nombre d'années pour qu'un nouveau quartier sorte de terre.

En attendant la poussée de maisons provoquée par le devis des édiles, l'éminence continue d'être aussi paisible que le peuvent désirer l'artiste et le rêveur. La nuit même, l'obscurité et la solitude y sont telles, qu'il n'est peut-être qu'à demi prudent de s'y risquer sans un bon gourdin. Déjà au temps des Romains cette partie de la ville, quoique très peuplée, avait mauvais renom.....

Trois églises principales, Saints-Jean-et-Paul, Saint-Etienne le Rond, et Saint-Grégoire, jalonnent les pentes de la morne colline.

On monte à la première par une rampe latérale, l'ancien "clivus Scauri", que domine à gauche pittoresquement l'abside même de l'église, et qu'emjambent de grands arcs-boutants, soutènement du couvent des Rédemptoristes. A l'arrière-plan de la perspective, c'est-à-dire à droite en allant vers l'est, apparaît, encastré dans des bâtisses, l'arc massif de Dolabella et de Silanus, lequel dessine l'angle occidental de la via della Navicella. De l'autre côté de cette dernière rue s'élève San Stefano Rotondo, ainsi appelé de sa forme circulaire propre aux basiliques constantiniennes. Ce temple ne s'ouvre qu'une fois l'an, le 26 décembre, jour



Sainte-Croix-en-Jérusalem.

de la fête du saint auquel il est consacré, et attire alors une foule incroyable.

Quant à l'église Saint-Grégoire, elle est sur le revers ouest du mont, en face de la via de Cerchi et de la vallée du cirque Maxime; de la terrasse qui y attient on découvre à souhait les ruines des palais impériaux sises à l'opposite.

JULES GAUDRAULT.



# Le Bonheur Violenté

Conte inédit par  
MARCEL LAMY

**N**OUS vous rat-  
traperons au  
troisième la-  
cet...

Andrée eut com-  
me une hésitation.

—Va, mon en-  
fant, va, fit la

grand'mère.

—Chance! joie: Alpes du bonheur et bonheur  
des Alpes! clama joyeusement Henri Deriat en  
saisissant la main de sa fiancée et en la faisant  
sauter de la voiture!

Ils s'éloignèrent. Ils escaladèrent. Du landau,  
les parents les suivirent des yeux. Sur les rocs  
durs, les coulées de pierres qui ne semblaient par-  
ler que de convulsions titaniques et de désordres  
tonnants, leurs deux corps de loin semblaient déjà  
se marier par tous leurs gestes... Lui, respirait  
la joie de pied en cap, de sa tête frisée à ses pieds  
guêtrés en passant pas sa taille robuste et souple;  
elle, plus onduleuse, tout en couleurs neutres, com-  
me une fleur qui aurait mis sa tige en gris pour  
paraître plus rose et plus belle.

—Sont-ils jolis! fit la grand'mère.

La maman hocha la tête.

—N'as-tu pas vu ce geste de recul au moment  
où il lui a proposé de descendre. Je te le dis: il y  
a quelque chose. Je te le dis, je l'ai entendu pleu-  
rer le soir, cette enfant.

—Bah, fit la grand'mère, bêtises d'amour, qui  
n'est si charmant que parce qu'il est bête. Quand  
on est jeune — on dirait que tu ne t'en souviens  
pas, est-ce que pleurer n'est pas encore une façon  
d'aimer et d'être heureuse?

Pendant que la voiture montait péniblement le  
dur lacet taillé à flanc de montagne, les deux jeu-  
nes gens étaient déjà là-haut, plus haut que les  
fleurs des cimes, sur les crêtes où l'on voit par-  
dessus les escarpements roux et durs, au loin, les  
puissants étincellements des glaces, et la grâce des  
nuées naissantes. Si un orage planait, Deriat ne  
le voyait pas, il avait la joie dans le coeur. Et  
puis, actif, plein de chiffres et de faits, la tête  
plus fourmillante de chemins de fer, de routes  
dans les régions alpines, que de nuances psycholo-  
giques, il ne s'apercevait pas que sa petite compa-  
gne restait glacée dans la chaleur de son enthousiasme.  
Un instant même l'homme de chiffres et  
de science eut une verve de poète.

—Dieu! que c'est drôle, une jolie petite fleur  
des villes, si délicate, si fleurie de grâces, dans l'é-  
normité de ces monts soulevés jadis par des forces  
féroces... au temps sauvage où il n'y avait pas  
une grâce au monde.

Elle ne répondit pas, fermée...

Ils allaient... La jeunesse de son visage lui mas-  
quait sa physiologie, comme vieillie par une pen-  
sée intérieure!

Et puis, il était si content de se retrouver là  
avec sa fiancée dans ce même paysage alpestre,  
où avait fleuri leur amour, dans un hasard d'ex-  
cursion.

—Vous vous rappelez, l'enfançonne?

Il l'appelait l'enfançonne, l'homme fort!

—Oui, fit-elle d'une voix sifflante de colère et  
de douleur!

Il avait l'imagination si pleine de son bonheur,  
de ses souvenirs, que cette fois encore, il ne de-  
vina rien.

—L'enfançonne! fit-il en riant! puisque notre  
amour est né là, dans ce beau décor, si dans ce  
même décor nous fixions la date du mariage! hé!...  
je ne suis pas pour les lanternements! Ayez pitié  
d'un homme qui ne peut lanterner son bonheur...  
Et il s'approcha pour l'embrasser.

Elle l'écarta; et comme il insistait.

—N'en parlons pas.

—Parlons-en au contraire.

Il riait, et, tout à coup, il vit, au travers de son  
bonheur, au travers de son visage de jeunesse et  
d'amour, son vrai visage, son visage de l'heure pré-  
sente, concentré, intense et ses yeux pleins de sens  
terribles qui ne voulaient point s'échapper.

Il n'y voulut croire.

—Andrée!

—Non, non, par pitié!... je vous en prie... ja-  
mais, jamais, jamais.

Et elle serrait ses mains pâles, convulsivement.

Ils allèrent. Leurs gestes ne s'harmonisèrent  
plus. Ce même paysage qui leur paraissait la grâ-  
ce, la fraîcheur et l'activité, leur semblait mainte-  
nant l'épouvante. Le front de l'enfant était plus  
dur qu'une pierre. Il s'arrêta.

Et ils marchèrent dans le silence pendant qu'au-  
dessus d'eux les glaciers brillaient hauts et mornes,

indifférents aux petits orages des petits coeurs et  
des petits êtres.

...Quand ils s'approchèrent de la voiture, la  
grand'mère, indulgente aux amours des jeunes:

—Non, non, pas comme cela. En face l'un de  
l'autre. Ce sera plus amusant pour vos yeux que  
de voir nos faces de vieilles mamans.

Cela lui parut amer. Il voyait trouble et fou  
Tout de suite la grand et la mère sentirent qu'il y  
avait quelque chose. Les faces des fiancés étaient  
graves; leurs yeux ne se rencontraient pas. La  
grand'mère parlait pour couvrir le silence qui ne  
pouvait pas disparaître malgré la parole. Et elle  
pensait:

—Que diable est-ce qu'ils ont.

Andrée, les mains sur sa jupe, froide, la face  
pâle, regardait, avec des yeux qui ne cillaient pres-  
que plus, le ravin sombre!

Oh! être une de ces pierres qui roulent sous le  
fiot fou et se fracassent!... La maman fixait la  
grand et son regard disait:

—Tu vois bien qu'il y a quelque chose.

Lui, plus maître de lui, en apparence, causait  
câlinement, mais en dedans de lui, c'était la rage.  
Il regardait ce front fermé de vierge avec stupeur.  
En même temps, il lui venait comme un respect de  
cet enfant qui se révélait femme en s'opposant à  
lui... Que peut-il y avoir là? Ses pensées tour-  
noyaient comme la neige dans la tourmente. Tout  
à coup ses beaux traits virils reprirent la déci-  
sion!... Et quelques instants après, à un tournant:

—Mademoiselle Andrée, il faut encore que nous  
descendions. Il le faut. La mère eut peur. La  
grand, qui avait beaucoup vu, dit:

—Laissez-les.



La main de la jeune fille tremblait dans la rude main de Deriat...

Ils marchèrent dans un silence chargé, où tous  
leurs pas résonnaient comme un glas rythmé. On  
sentait qu'ils préparaient leur courage et leur coeur  
aux blessures, dans la hâte et la peur à la fois du  
définitif. La main de la jeune fille tremblait dans  
la rude main de Deriat. Il frappa une pierre. Le  
son tinta, loin. Et dans leurs deux coeurs, ce fut  
aussi émouvant, aussi funèbre que le tonnerre des  
avalanches.

—Mademoiselle, fit-il brusquement en faisant un  
effort pour tremper de douceur sa fermeté, par-  
donnez-moi, mais je ne suis pas de ceux qui s'ar-  
rêtent à la première difficulté, qu'il s'agisse d'une  
femme, d'un tunnel ou d'une escalade.

—Oh! fit Andrée, choquée de ce rapprochement.

Il reprit, et elle ne s'aperçut pas que sa voix  
impératrice s'étranglait d'émotion.

—Vous m'avez accordé votre main; vous me la  
retirez, il faut, entendez-vous, que je sache pour-  
quoi.

—Oh! Henri, comme vous me parlez!

La tendresse entre eux se faisait menaçante  
comme les légers nuages de tout à l'heure, rou-  
laient maintenant la prochaine tempête.

—J'ai besoin de savoir, je saurai. Est-ce que  
j'ai le malheur de ne plus être aimé? Si c'est cela,  
dites-le.

—Oh! Henri, Henri, comment pouvez-vous croi-  
re? Je vous aime plus que jamais.

Il rayonna.

—Alors?... c'est donc bien grave, fit-il en sou-  
riant.

—Très grave...

Et tout à coup, elle se serrait les mains convul-  
sivement.

—Ne me demandez rien par grâce, si vous m'ai-  
mez... si vous êtes... seulement... un galant hom-  
me! Vous voyez bien que je souffre!

Je ne sais quelle vision démente traversa son  
cerveau. Il hésita, fit quelques pas, revint sur elle.

—Et moi est-ce que je ne souffre pas? fit-il du-  
rement.

Puis résolument et doucement:

—Il est des heures graves où il vaut mieux souf-  
frir et faire souffrir un instant que de risquer de  
perdre tout un bonheur... Dieu sait pourquoi!  
Andrée, quelle que soit ta pensée, dis-la-moi, je  
l'accueillerai avec respect.

Elle s'assit sur un quartier de granit, plongea  
sa tête dans ses mains... sanglota. — Je ne peux  
pas... Je ne peux pas.

Elle s'arrêta...

—Puisque je te dis que je ne peux pas.

Les premières gouttes tombaient.

Et tout d'un coup: — Il y a, il y a... non, je ne  
pourrai jamais le dire. Il s'approcha, baisa son  
front couvert de sueur... Il y a que j'ai aimé...  
avant toi...

Sa main s'éloigna: il pâlit un instant, porta sau-  
vagement sa main à sa tête... Puis, il regarda le  
pur visage levé sur lui.

—C'est tout ça! il n'y a que ça! l'enfançonne!...  
Si je vous disais que... je préfère.

Il rit: elle leva sur lui des yeux stupéfaits par  
ce rire tombé dans cette minute tragique.

—Vous... mais vous ne me comprenez pas. Vous  
croyez que ce sont des amours de petite fille...  
Mais non... je ne suis pas... je n'étais pas l'en-  
fançonne. J'ai aimé comme une femme... Quand  
je vous ai connu... je l'ai oublié... J'étais si heu-  
reuse. Et puis je me suis souvenue en revenant  
aux Jardins...

—Vous l'aimez encore.

—Oh! il ne comprendra donc jamais!

Et en mots entrecoupés, elle jeta son aveu à ses  
pieds; elle dit cette aventure de jeune fille qui  
n'était rien dans les événements, rien que quelques  
rencontres, un serrement de mains, un serment  
d'homme suivi d'oubli, mais qui au dedans était  
l'amour, la déception, la douleur, toute la vie pro-  
fonde et bouleversante...

D'abord il l'écouta en interrompant d'un sourire  
moqueur et doux.

—C'est grave, très grave, en effet.

Puis peu à peu il vit sous l'enfant qu'il avait  
connue, l'enfant pâle et rose, un être inconnu, sur-  
gir plus mêlé, plus fort et plus beau.

Il se pencha vers elle, et, gravement, pendant  
que la pluie tombait: mais il ne s'en apercevait pas.

—Préférez-vous encore? conclut-elle.

—Oui, répondit-il, et cette fois solennellement:  
je préfère... Effarée, dans un vertige de déses-  
poir où perçait malgré tout le recommencement  
d'une espérance, elle écouta:

Il lui parlait de la vie; il déchirait les voiles: il  
lui montrait courageusement non le coeur conve-  
nu, le coeur des romans à l'usage des vierges, mais  
le vrai coeur, le faible grand coeur humain, qui a  
besoin d'être élargi par la douleur pour contenir  
le vaste bonheur et le vaste amour.

Et mêlant la clarté vaillante à la gaieté — cette  
autre vaillance — il conclut:

—Les déceptions, vois-tu, sont l'école du bon-  
heur... Tu as aimé, tu aimes comme une femme;  
donc il faut que tu sois ma femme, voilà la logi-  
que!

...Quand ils arrivèrent au landau arrêté, elle  
dit rayonnante et troublée:

—Notre mariage  
est fixé, grand, pour  
dans quinze jours.

La grand d'un  
sourire des yeux, à  
madame Navailles:

—Tu vois bien que  
ce n'était rien.

Et elle ajouta tout  
haut, malicieuse-  
ment, la verte  
aïeule:

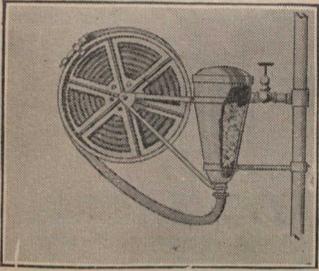
—Si nous nous  
embêtons, nous,  
c'est que nous ne  
pleurons plus.



—Elle s'assit sur un quartier de granit, plongea sa tête dans ses mains et sanglota...

# Petite chronique scientifique

**Extincteur d'incendie à hyposulfite de soude**—On connaît de nombreux types d'extincteurs d'incendie s'adaptant aux maisons, ateliers et magasins. En voici un, de construction spéciale, qui paraît pratique et qui présente cette particularité de projeter sur le foyer de l'eau chargée d'un sel chimique sans que, cependant, cette eau ait dû être emmagasinée dans un réservoir. Le système est le suivant :



Extincteur d'incendie à hyposulfite de soude.

Une lance d'incendie, telle que les manient les pompiers, est fixée à l'extrémité d'un tuyau souple enroulé sur un tambour. Le tuyau reçoit son eau sous pression de l'une des conduites montantes de l'immeuble, mais entre son point de départ et la prise d'eau sur la conduite est intercalé un réservoir

contenant de l'hyposulfite de soude très soluble : c'est donc une dissolution de ce sel que l'on enverra sur le foyer d'incendie.

L'hyposulfite de soude, aimé des chimistes et des photographes, a de précieuses qualités. Il est inoffensif à froid pour les objets qu'il mouille ; mais la chaleur le décompose, et alors il donne naissance à de l'acide sulfureux, grand extincteur du feu. L'appareil dont nous parlons est donc par son principe même, un extincteur énergique : il a, de plus, l'avantage d'être peu encombrant. On a, en vérité, envie d'en essayer... en cas d'incendie.

\* \* \*

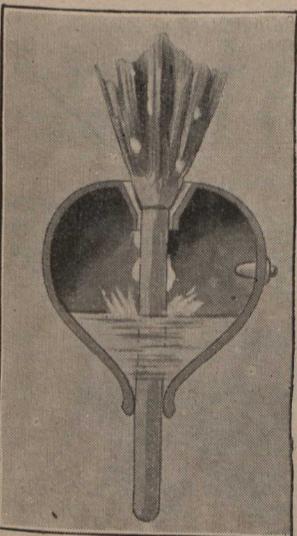
**Appareil à égoutter les parapluies** — L'appareil à égoutter les parapluies, d'invention naturellement américaine, est une véritable trouvaille ; il confine à l'hydraulique et à l'hygiène.

Où mettre, en effet, le parapluie mouillé à égoutter ? Dans la traditionnelle "botte" ? il la remplit. Dans la cuisine ? il l'inonde.

On se souvient toujours, avec amertume, de cet hygiéniste qui, rentrant chez lui après une abondante averse, mettait son parapluie à sécher dans son lit et se mettait lui-même à égoutter dans un coin de vestibule. Son exemple a découragé les imitateurs.

Venons donc, revenons donc à l'appareil à égoutter rationnel.

Il consiste, et notre dessin le démontre, en un réceptacle de caoutchouc ayant une section en forme de coeur. On ne s'attendait guère à voir le coeur en cette affaire ; mais enfin, puisque le coeur y est, il faut en passer par là.



Egouttoir pour parapluies

On introduit le manche du parapluie mouillé dans la poire en caoutchouc. L'ouverture inférieure est assez petite pour produire un serrage ; l'ouverture supérieure est assez large pour permettre un écoulement rationnel et continu de l'eau dans le réceptacle.

Finalement, un petit orifice latéral, pourvu d'un bouchon, permet de vider l'eau emmagasinée.

\* \* \*

**Le pont à transbordeur de Duluth** — On vient de mettre en service au port de Duluth sur le lac Supérieur aux Etats-Unis un intéressant pont à transbordeur construit par M. Mac-Gilwray d'après les principes établis par l'ingénieur français Arnodin. Il en existe déjà divers spécimens en France, en Espagne et en Tunisie ; cette conception française aura eu le mérite de franchir l'Atlantique.

La forme de ce nouveau pont-transbordeur est assez élégante. Il se compose d'une ossature métallique de 360 pieds de longueur, placée à 123 pieds de hauteur et reposant sur les berges au moyen de deux grandes piles métalliques. Le cha-

riot transbordeur qui, roulant sur les rails supérieurs, se promène d'une rive à l'autre, est une sorte de nacelle dont le plancher est à 8 pieds au-dessus du niveau des quais ; on y accède au moyen de deux rampes d'accès ; une machine dynamo-électrique lui communique une vitesse d'environ 2 milles et demi à l'heure, en le halant sur un câble qui passe sur un tambour.

Le transbordeur ainsi constitué se comporte comme un bac fonctionnant à l'envers ; il remplace, d'ailleurs, un bac flottant du système classique qui permet, pendant longtemps, aux piétons et aux voitures de franchir les 80 verges de largeur du canal de Duluth.

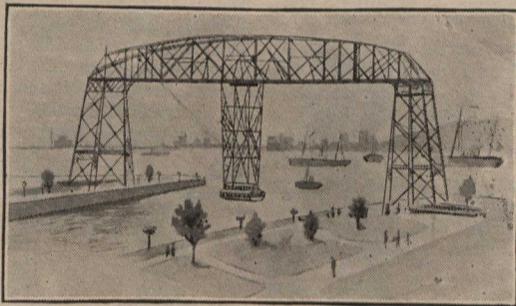
\* \* \*

**La surprise** — Voici un nouvel appareil d'éclairage à la fois pratique, original et élégant, que nous devons à l'industrie anglaise.

Ainsi que l'on peut, en effet, s'en rendre compte par nos dessins ce nouveau système réunit à la fois les avantages de la lampe de table et ceux de la suspension, puisqu'il permet de disposer de la lumière suivant les besoins et cela sans la moindre gêne.

On peut l'abaisser verticalement ou la déplacer horizontalement, à toutes les hauteurs, dans un rayon étendu. Cette lampe n'incommode pas la vue, les yeux étant protégés par des rayons indirects.

Quant au mécanisme, il est des plus simples et à l'abri de tout dérangement puisqu'il ne comprend



Le pont-transbordeur récemment mis en service à Duluth sur le Lac Supérieur aux Etats-Unis.

aucun ressort. De là une douceur de mouvement qui en fait le support indispensable des systèmes à incandescence, de même qu'il paraît tout indiqué pour les travaux exigeant une lumière intense déplaçable à volonté.

L'appareil en cuivre poli comprend des modèles simples ou riches, suivant leur destination. Revêtu de montures soignées, il convient aux milieux les plus somptueux et les plus artistiques.

Au parlour de Sandringham, le roi Edouard VII a adopté la Surprise pour l'éclairage de son cabinet de travail. Cette haute référence suffit pour en attester le mérite.

\* \* \*

**L'arrêt de sûreté pour porte** — Lorsqu'on est dans sa chambre à coucher et qu'on veut éviter toute surprise désagréable, à l'hôtel surtout, on glisse sa commode ou son armoire à glace devant la porte. Cela n'est pas très pratique, mais les verrous et les serrures ne semblent pas toujours être une garantie suffisante. Voici un petit appareil qui viendra compléter la sécurité relative qu'elles peuvent donner. Entre le parquet et la partie inférieure d'une porte, il y a toujours un léger vide sous lequel on peut glisser l'extrémité d'un coin ; si on pousse la porte du dehors, elle force sur le coin, d'autant plus que la poussée est plus forte, c'est donc là une excellente fermeture de sûreté. L'inventeur de l'arrêt représenté ci-dessus a joint à cela une sonnerie qui fonctionne à la moindre pression. A cet effet, la partie supérieure du coin (No 1) est constituée par une lame métallique formant ressort : l'extrémité de cette lame cale le marteau d'une sonnerie à barillet montée à l'extrémité du coin (No 2). On voit que, si la porte est poussée, elle exerce aussitôt une pression sur le ressort et déclenche la sonnerie. C'est en somme un petit appareil très simple, peu encombrant et très bon marché, qui a son utilité chez toutes les personnes qui ne veulent pas avoir de surprise pendant leur toilette ou leur sommeil.

\* \* \*

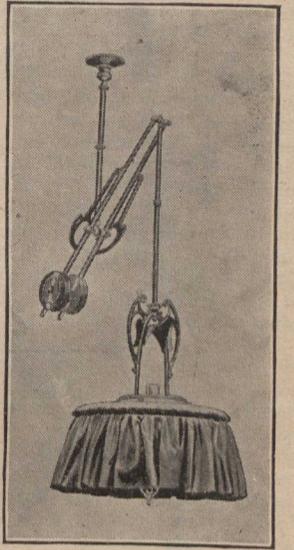
**Le déchargement d'un grand navire** — La rapidité s'impose tout particulièrement dans le chargement ou le déchargement des grands navires qui fréquentent les ports de commerce. On perfectionne dans ce but tous les appareils

de manutention, les navires portent à poste fixe sur leur pont des mâts de charge, des treuils de toutes sortes. Un exemple caractéristique du résultat auquel on peut ainsi arriver à l'heure

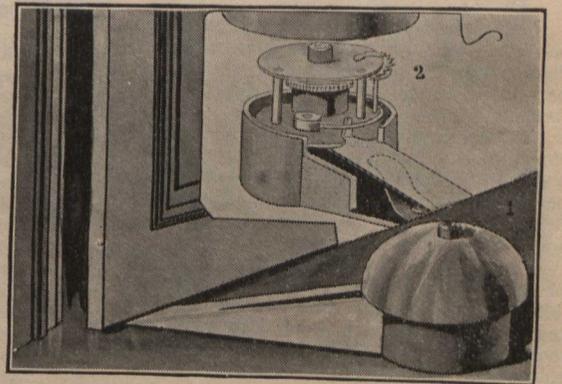
actuelle est celui du steamer "Augustus B. Wolwin", qui navigue plus spécialement sur ces mers intérieures qu'on appelle les grands lacs américains. Il porte indifféremment telle ou telle cargaison en vrac, charbon, minerai de fer, etc. ; lors d'un de ses derniers voyages, il est arrivé au port de Conneaut avec un chargement de 10,100 tonnes de minerai, à destination de Duluth. Dès son arrivée, on mit en position au-dessus de ses cales 4 machines à décharger Hulett, du type à coquilles, puis 4 transporteurs électriques Brown ; et, en 4 heures 30 minutes, les cales étaient entièrement vidées de leur contenu, sans qu'on eût recours au moindre manoeuvre pour charger le minerai dans des ben-nes. Disons du reste que la cale unique du "Wolwin" est construite de façon spéciale, avec des plans inclinés, pour permettre ce déchargement entièrement mécanique.

\* \* \*

**Un élévateur à céréales** — Il vient d'être construit à Buenos-Ayres, et on peut le donner comme un des types les plus remarquables de ces sortes de greniers-entrepôts, d'où l'on charge ensuite les grains sur les navires pour l'exportation. C'est un immense bâtiment double, qui occupe une surface de 12,000 m<sup>2</sup> : dans l'un des bâtiments, on peut emmagasiner 35,000 tonnes de blé en sacs et plus de 10,000 tonnes en vrac ; dans le second, des magasins ou silos peuvent abriter 35,000 tonnes en sacs et 21,000 en vrac. Cela donne donc un total de 101,000 tonnes. Tous les appareils de manutention sont commandés électriquement, l'établissement possédant une station centrale où la force motrice est fournie par 4 gros moteurs à gaz de 250 chevaux. Ces appareils peuvent, simultanément, introduire 2,400 tonnes en vrac et 500 en



Nouvel appareil d'éclairage



Arrêt de sûreté pour porte. 1. Position du coin pour caler la porte. — 2. Détail de la sonnerie.

sacs, et charger, d'autre part, à bord des navires, 500 tonnes en sacs et 1,200 en vrac. Toute la construction est en ciment et acier.

\* \* \*

**Navire pour expéditions polaires** — C'est de celui du commandant Peary qu'il s'agit ; sa coque tout en chêne blanc de Virginie, avec de nombreuses pièces de renforcement, comporte une lisse faite de grosses charpentes formant une forte saillie sur l'extérieur. Quand le bateau est pris par les glaces sans que sa machine puisse l'en dégager, on place, tout autour du navire, des vérins hydrauliques prenant appui, d'une part, sur la glace, et de l'autre, sous la lisse. On soulève ainsi le navire d'une assez grande hauteur, puis on le laisse retomber aussi brusquement que possible, et son poids, aidé des formes obliques de la carène, fissure la glace et permet ensuite d'y frayer un chemin.

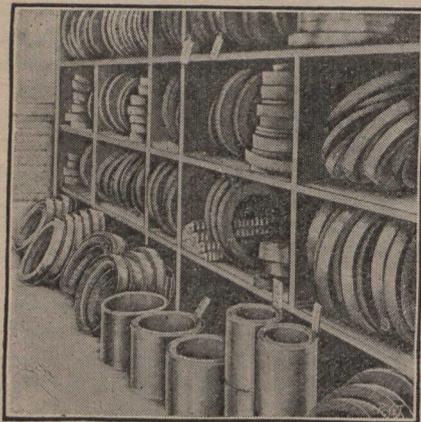
# La fabrication de la montre moderne

COMMENT sont habillés les mouvements une fois établis? Il leur faut une boîte, un cadran, des aiguilles. La boîte de montre a donné naissance à une industrie spéciale et fort curieuse. Elle se fait en métal ordinaire, en argent et en or. Elle ne comprend pas moins de 29 pièces différentes, dont 9 pour le tournage et le reste pour l'achevage.

Un des plus grands fabricants a eu l'obligeance de me faire visiter son usine, dans laquelle il établit la boîte métal en argent, et où il met en oeuvre toutes les ressources du machinisme. Des dessinateurs spéciaux combinent un modèle. Celui-ci, aussitôt exécuté et fondu en grand, est installé sur une machine, qui, grâce à un système de réduction basé sur les principes du pantographe, va le transporter en quelques heures et sans aucune surveillance sur un bloc d'acier, coin qui s'ajoutera à tous ceux que possède déjà la maison.

Pendant ce temps, une autre machine a été mise en mouvement. On a introduit entre ses mâchoires l'extrémité d'un long ressort rubané légèrement plus large que ne sera le fond de boîte. Cette machine, qui peut découper jusqu'à 12 millimètres d'épaisseur, débite ce ruban en rondelles à raison de 5,000 à l'heure! Les rondelles passent ensuite sous d'énormes balanciers logés dans des massifs de maçonnerie et qui leur impriment les dessins des coins dont nous venons de parler.

Les carrures, les lunettes, les cuvettes sont estampées d'autre part. On achève, on tourne et refrotte. On ajuste les charnières, les olives, les pendants. Puis on finit et décore. On polit, on peint, on émaille, on grave, on dore, on nickèle, on argente, et la boîte sort enfin, coquette et ravissante, prête à aller costumer le mouvement qui l'attend. On comprend que nous ne puissions entrer dans le détail des opérations par lesquelles passe cette boîte.



Fonds de boîtes de montres à l'état de matière première

Nous nous reprocherions toutefois de ne pas citer celle qui consiste à donner aux dessins des teintes mates fort artistiques par injection de silex pulvérisé sur les fonds.

Les machines à graver sont aussi fort curieuses. Elles sont, comme celle qui sert à faire les coins, basées sur le principe du pantographe et des réducteurs. Mais c'est principalement sur les boîtes d'or qu'elles sont curieuses à examiner.

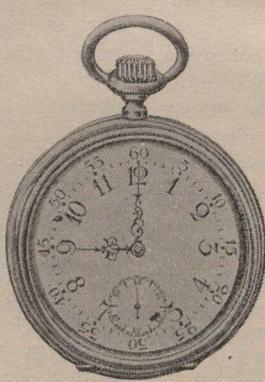
Dans la boîte d'or, le prix de la matière première joue un rôle tout à fait prépondérant. Le fabricant doit fournir des boîtes d'un poids déterminé et d'un titre sur lequel il n'est accordé qu'une très minime tolérance. Aussi, doit-il s'ingénier à ne donner, pour les prix très serrés qu'on lui impose, que des pièces sur lesquelles il puisse gagner sa vie. Il est ainsi arrivé à des résultats absolument invraisemblables.

On fabrique des boîtes de montres dont la cuvette n'a pas plus de 9/100 de millimètre d'épaisseur et dans lesquelles il n'entre pas plus de 2 grammes d'or. (L'épaisseur moyenne est de 18/100). Et là-dessus le graveur trouve encore le moyen d'enlever des molécules de métal précieux avec ses machines, et sans qu'à l'intérieur il en reste de traces. Il faut dire qu'il n'obtient ce résultat qu'en montant ses pièces sur une sorte de ciment marron qui empêche le "marquage", lequel ferait refuser les boîtes par le client. Ces chiffres suffisent à faire comprendre le degré de précision auquel on est parvenu avec les machines à graver.

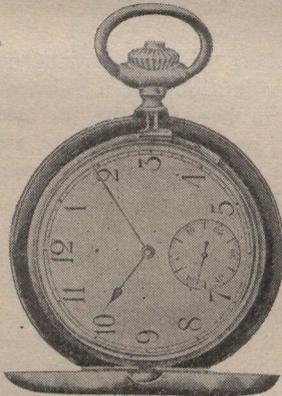
Nous avons eu la chance de visiter un atelier de gravure de cette ville au moment où passait la voiture qui emporte les déchets du balayage des escaliers et des parties de l'usine où l'on ne travaille pas. J'ai reçu la confiance que la livre de cendres de ces déchets est encore expertisée et payé de \$1.50 à \$1.80! Inutile de dire que,

dans les ateliers mêmes, dont les parquets sont métalliques et couverts de clayonnages, les cendres valent beaucoup plus cher. Les eaux de lavage sont soigneusement dépouillées des parcelles d'or qu'elles peuvent contenir.

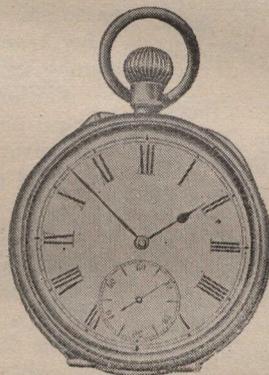
Parmi les décorations accessoires de la boîte de montre figurent en premier lieu



Montre française



Montre allemande



Montre anglaise

les pierres précieuses. Quand nous disons précieuses, il ne faudrait pas prendre le mot trop au sens strict. Si l'on sertit des brillants de \$15 et au-dessus, il en est qui n'ont que le tiers de cette valeur. Les roses ne dépassent pas souvent \$3.50. Les petites pierres venant d'Anvers ou d'Amsterdam valent environ 30 cents. Et le plus souvent, on n'utilise que des éclats qu'on appelle "grains de sel" — ils en ont la parfaite ressemblance — et qui ne coûtent que deux sous!

J'ai vu là des montres de dames, émaillées et garnies de deux rangs de perles, qui ne se vendent pas en gros à plus de \$2.

Sans nous laisser entraîner plus loin sur cet inépuisable chapitre de la décoration qui ressortit plutôt à la joaillerie et à l'art décoratif, contentons-nous de dire quelques mots des cadrans et des aiguilles.

L'immense majorité des cadrans est émaillée sur métal, cuivre ou argent. Les plaques ont 2 dixièmes de millimètre d'épaisseur environ, et les cadrans varient comme prix de quelques sous à \$5 pour les pièces compliquées. L'émail peut être dur (blanc) ou tendre (blanc teinté ou transparent).

La plaque découpée (elle a de 5 à 150 millimètres de diamètre) est d'abord passée au feu pour le soudage des pieds qui la rattacheront à la montre, puis décapée à l'acide. Elle est ensuite garnie d'une pâte d'émail soigneusement tamisé, lavé et pilé. Chaque plaque reçoit plusieurs couches successives qui doivent l'une après l'autre sécher dans une fournaise au gaz ou au coke. Certains cadrans ont jusqu'à six couches d'émail, sans compter celle de "contre-émail" administrée en-dessous pour renforcer le tout. La machine à pointer marque ensuite sur l'émail la place du centre et celle des cadrans accessoires. Puis on procède à la peinture, qui peut se faire à la main, par procédé photographique ou par décalquage à la machine.

Le procédé photographique inventé par M. Boulanger, de Genève, et actuellement

employé par la maison Boulanger-Maillard, donne des cadrans particulièrement beaux, parce qu'il permet de réduire des dessins de grande dimension. C'est à lui qu'on doit le retour des chiffres arabes, presque abandonnés depuis Bréguet à cause de leur difficulté d'exécution.

Le procédé par décalquage a l'avantage

de la rapidité. Un seul ouvrier peut graver de 6 à 800 cadrans par jour. La peinture se fait au noir d'émail, substance qui contient de l'iridium. Elle est ensuite cuite au feu. Les cadrans de secondes et autres accessoires sont rapportés ou creusés dans l'émail au moyen de fraises spéciales.

La dernière opération est le limage du bord et le perçage des trous.

Depuis quelques années la mode est venue aux cadrans décorés, nuancés, paillonnés de parcelles d'or, de points, d'étoiles, de fleurs, etc. Ces décorations spéciales sont recouvertes de deux couches d'émail transparent nommé "fondant". On fait aussi des cadrans "flinqués" en argent gravé et guilloché, avec fondant laissant chatoyer en-dessous les dessins de la plaque. Dans ce cas, les fonds de boîtes sont assortis aux cadrans. Enfin, la mode des montres extra-plates a fait revivre les cadrans métalliques sans émail, à peinture directe.

Sur ces cadrans se promènent lentement, sautillent allègrement ou bondissent instantanément deux, trois, quatre, cinq, six aiguilles et même davantage : aiguilles d'heures, aiguilles de minutes, aiguilles de secondes, aiguilles de chronographes, rattrapantes, foudroyantes, etc.

Il y en a de toutes les formes, de toutes les grandeurs et de toutes les couleurs, chaque fabricant ayant ses goûts ou ses manies et tenant à son modèle spécial. Aussi, n'est-ce point petite affaire pour un fabricant d'aiguilles de satisfaire tous ses clients. J'ai sous les yeux un prospectus d'une des plus importantes maisons d'aiguilles de Suisse. Il contient à peu près 120 modèles. Et, comme chaque modèle peut en général se faire de 25 tailles différentes à peu près, on voit qu'il ne faut pas moins de 3,000 types pour assortir aux demandes.

Les aiguilles se font d'ailleurs plates ou

arrondies, en acier, rouges ou bleues, en composition, en nickel, en or, dorées ou damasquinées. Et tous les jours il s'ajoute aux modèles anciens des modèles nouveaux.

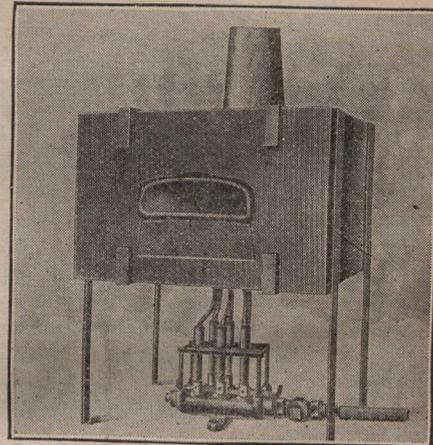
Malgré cela, la fabrication est tellement économique, que les marchands de fournitures en gros peuvent vendre aux horlogers, leurs clients, des aiguilles d'heures et de minutes à moins de vingt cents la douzaine, et des aiguilles de secondes à 5 cents.

Disons toutefois que les belles aiguilles pour montres de qualité ne sont pas à ces prix-là, et que, par exemple, une grosse d'aiguilles pour montres Longines peut valoir 20 piastres, soit plus de sept fois plus cher.

Nous terminerons cette étude par quelques chiffres curieux et bien de nature à exciter l'admiration pour cette petite merveille de mécanique qu'est la montre, pour laquelle nous avons quelquefois si peu d'égards, en lui demandant tant!

La montre en général bat le cinquième de seconde, ce qui donne par jour 432,000 oscillations et 864,000 coups sur la fourchette de l'ancre. En vingt ans, cela représente le joli chiffre de 3 milliards 155,600,000 oscillations. La puissance nécessaire pour obtenir ce résultat ne dépasse pas un 270 millionième de cheval-vapeur. Il paraît que cette puissance représenterait celle déployée par quatre puces pour exécuter simultanément le même saut, ce qui a fait proposer par un Anglais d'appeler la montre "machine de quatre puces" (four flea-power).

Ce même Anglais estime à 3,650 milles de chemin parcouru annuellement par un point quelconque du balancier de cette montre, soit près de 10 milles par jour! Et pour entretenir perpétuellement ce mouvement, pour empêcher les grippements des pivots, quelle quantité d'huile est nécessaire? Un dixième de goutte par an!



Fournaise à cadrans de la Maison Boulanger-Maillard, de Genève.

Ce dixième de goutte, par exemple, il ne faut point négliger de le faire donner. Encore n'est-il pas nécessaire de passer pour cela tous les ans chez l'horloger. Mais, en règle générale, on ne doit pas rester plus de trois ans sans faire son petit pèlerinage chez l'artiste, si l'on veut éviter des irrégularités de marche.

Si parfaitement fluides qu'on soit arrivé à faire les huiles d'horlogerie, il ne faut pas oublier qu'elles finissent toujours par s'épaissir au moins légèrement, et qu'un simple écart de un trois-millionième du chemin parcouru à chaque oscillation détermine une avance ou un retard d'une seconde par jour.

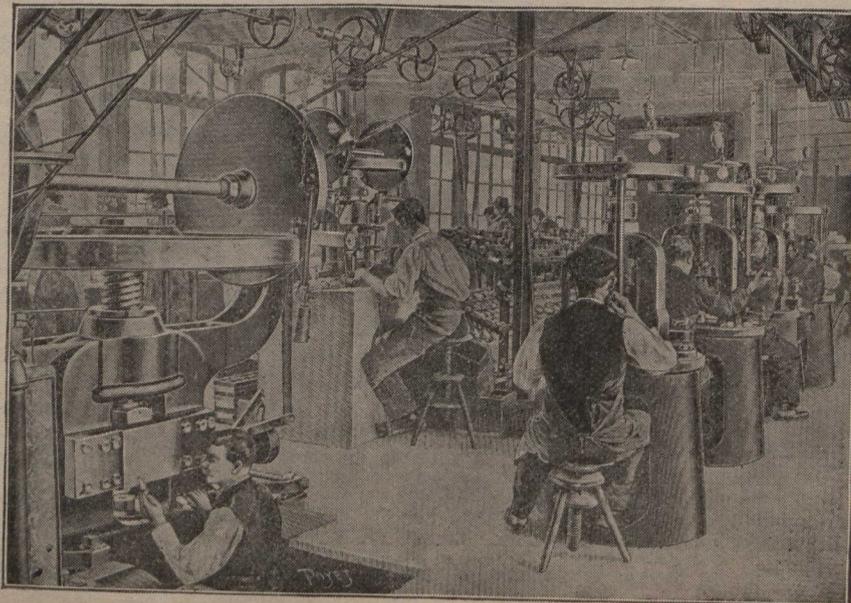
Car il faut les habiller, et avec quel soin! ces mouvements que la mécanique appliquée fabrique parfois assez vite, à notre époque.

Ils sont si délicats, les rouages d'une montre? Un rien, un atome de poussière dans le cylindre, un imperceptible fil de duvet tombé sur le spirale, et crae! il faut aller chez l'horloger, qui, vite, la loupe en main, dit ou ne dit pas où est le mal, mais fait payer assez cher la convalescence de la toquante de luxe ou autre.

Une montre, pour se conserver en parfait état, pour pouvoir donner entière satisfaction à son propriétaire, doit de toute nécessité avoir son mouvement à l'abri de toute influence extérieure. C'est à cette seule condition que son réglage, ayant été bien fait, elle marchera sans trop varier, à la façon, par exemple, de la fameuse montre du Marseillais, qui abattait ses 24 heures du lever au coucher du soleil.

Aussi, comme on l'a vu, le plus grand soin est-il apporté à la fabrication de la partie extérieure de la montre, et non sans raison. Car, souvent une boîte de peu de valeur recelle un mouvement de grand prix.

L. REVERCHON.



La frappe des fonds de boîte (communiqué par M. Frainier, à Morteau.)

# La joie des enfants



## Blanchette et souriquette

Paroles et musique  
d'AUGUSTE CHARBONNIER

*Allegretto.*

*mf*



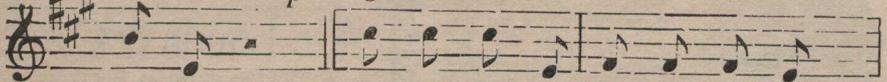
Un jour, au fond d'une ar - moi - re, Blan - che Mi - nette



a - per - çut U - ne sou - ri - quet - te noi - re : D'un bond Blan - chette

*Refrain.*

*Allegro.*



ac - cou - rut. Couic ! couic ! couic ! fai - sait Mi - net - te,



Ap - pro - che, va, ne crains rien ; Couic ! couic ! couic ! sœur



sou - ri - quet - te, Ap - pro - che, je t' i - me bien !

I

Un jour, au fond d'une armoire  
Blanche minette aperçut  
Une souriquette noire:  
D'un bond Blanchette accourut.

REFRAIN

Couic! couic! couic! faisait Minette,  
Approche, va, ne crains rien;  
Couic! couic! couic! Soeur Souriquette,  
Approche, je t'aime bien.

II

Souriquette, sans malice,  
Ignorant ce qu'est d'un chat  
Et la griffe et l'artifice,  
S'écrie: Est-ce un scélérat?

III

Mère, me redit sans cesse:  
Souriquette, gare au chat!  
Crois-en ma vieille sagesse:  
Tout chat est un scélérat.

IV

Entre nous, cette Minette  
Au minois calin, béat,  
A la voix douce et fluette,  
Serait-elle un scélérat?

V

De plus près voyons la chose,  
Vérifions son état:  
Vit-on jamais nez plus rose?  
Ce n'est pas un scélérat.

VI

Souriquette, la pauvrete,  
En aurait dit bien plus long;  
Mais la griffe de Blanchette  
S'abattit comme du plomb.

REFRAIN FINAL

Couic! couic! couic! fait Souriquette  
Entre les griffes du chat:  
Quelle terrible Minette!  
Couic! couic! C'est un scélérat.

Jusqu'à l'enfant ne s'en était pas trop étonnée, elle était si âgée, grand'mère; elle sortait si peu, l'église était si loin... autant de justifications suffisantes aux yeux d'une petite fille qui s'était habituée à ne jamais juger les actes de sa grand-mère; mais pour la première fois elle avait éprouvé un serrement de coeur quand la vieille femme lui avait dit:

"Tu iras demander à Jeannette, notre voisine, de venir te prendre pour te conduire à la messe. Yvonne aimait beaucoup Jeannette; mais pour le jour de sa première communion, elle avait compté être accompagnée par sa grand-mère qui lui tenait lieu de tout, puisqu'elle était orpheline... elle le lui avait laissé entendre, mais l'aïeule avait répondu:

"Non, non, je suis trop vieille, beaucoup trop vieille".

Yvonne avait insisté: à  
"Cependant, grand-mère, puisque entre vous et moi il n'y a plus ceux que nous avons aimés, il faut au moins que vous teniez leur place; si le bon Dieu, qui les a pris très jeunes, a voulu vous laisser vieillir, c'est justement pour que demain je ne sois pas seule".

A cette évocation de ses morts, la physionomie de la vieille femme était devenue rigide, presque dure... cependant deux larmes avaient jailli de ses yeux et elle avait dit:

"J'irai".

Ce qu'Yvonne ignorait, c'est que ce n'était ni l'âge, ni la distance qui retenaient sa grand-mère éloignée de l'église; non, mais ses malheurs l'avaient aigrie, elle en voulait au bon Dieu de lui avoir pris ses huit garçons, et du jour où le cercueil du huitième d'entre eux avait été porté à l'église, elle n'y était plus retournée, et elle vivait de sa douleur âpre, inconsolée, refusant de dire l'acte de résignation que, du haut de la Croix, le Sauveur demande à toutes les âmes.

Mais elle n'avait pas osé refuser la prière de sa petite fille, et plus émue encore qu'elle ne voulait le paraître, elle suit, appuyée sur Yvonne et sur Jeannette le chemin de l'église.

A la porte, Yvonne la quitte pour aller prendre sa place parmi ses compagnes. Jeannette elle-même s'éloigne; la vieille reste seule, regardant les communicantes, et l'autel tout paré et les prêtres en surplis; elle regardait tout.

Ah! elle la connaissait cette église où elle était venue si souvent prier autrefois; elle la connaissait cette église où avaient passé les cercueils de son mari, de ses huit fils, de sa belle-fille; mais aujourd'hui, pourquoi les scènes tristes s'effacent-elles de son esprit? pourquoi même la cérémonie présente fait-elle place à une cérémonie lointaine, bien lointaine?

Elle avait été jeune la grand-mère; elle aussi avait eu douze ans; elle aussi était venue toute vêtue de blanc s'agenouiller entre des compagnes pures comme elle.

Les enfants entonnèrent un cantique, un de ces vieux cantiques que, de traditions, les premiers communicants redissent devant le Tabernacle. La grand-mère l'avait su autrefois, et elle en suivait les paroles; mais elle ne chantait pas; elle avait trop pleuré dans sa vie pour pouvoir se mêler à ces voix harmonieuses... et soudain, comme pour se venger d'avoir été un instant refoulée, la longue suite de ses chagrins se dresse de nouveau devant elle, et elle se met à trembler en pensant qu'Yvonne pourrait traverser les phases qu'elle a traversées, et devenir comme elle une vieille femme ombrageuse qui ne savait même plus joindre les mains.

Et là-bas, pas bien loin, Yvonne priait. Elle avait une âme simple, droite, pleine de cette foi qui transporte les montagnes; elle parlait à Dieu comme à un ami qui peut tout et qui nous aime; elle lui nomma sa grand-mère; mieux qu'elle il savait ce dont elle avait besoin... elle lui nomma ses morts, elle se nomma enfin, la dernière...

Elle ne fut pas la seule à prier pour elle; du coeur endurci de l'aïeule une prière s'échappa, intense, ardente, poignante:

"Mon Dieu, mon Dieu, faites qu'elle soit plus heureuse que je ne l'ai été... ou si vous lui préparez un calice de douleur qu'elle sache l'accepter avec résignation!"

C'était une demande, et c'était en même temps le cri du repentir; l'aïeule venait de comprendre ce qu'elle avait ajouté d'amertume à ses douleurs en refusant d'unir ses souffrances à celles de Jésus-Christ.

Jésus est fidèle, et Jésus est patient. Depuis longtemps il attendait cette âme, et à son premier appel il va lui revenir tout entier, avec ses miséricordes, avec ses douceurs, avec son pardon.

La grand-mère d'Yvonne est bien vieille, peut-être n'a-t-elle plus beaucoup d'années à passer sur la terre, peut-être même le nombre de ses jours est-il bien restreint; mais tant qu'elle vivra, Yvonne n'ira plus seule à l'église, et à la maison elles seront deux pour prier.



Il nous a toujours semblé que les Canadiens porteraient une serge canadienne pourvu qu'elle fût assez bonne. Ce n'est par un appel à leur loyauté; mais, nous voulions une serge qui ferait appel à leur bourse et à leur bon sens. C'est ce que nous offrons dans les serges "Blunoz."

Nos experts en draps ont dû chercher longtemps, avant de trouver un manufacturier canadien capable de faire une serge possédant toutes les qualités correspondant à nos idées.

Nous avons maintenant une fabrique, faisant les serges "Blunoz," exclusivement pour nous. Nous en contrôlons la production, et le secret qui assure aux serges "Blunoz," leurs qualités durables et leur couleur inaltérable.

En habits bleus ou noirs, à parements simples ou croisés.

Prix \$18.00

Semi - ready  
Tailoring

231 St-Jacques  
1551 Ste-Catherine Montreal



## Palmer & Son

1745 RUE NOTRE-DAME  
TELEPHONE MAIN 391

## Coiffeurs - Artistes

Nous faisons et tenons le stock le plus considérable de POSTICHES, TOUPETS, TRANSFORMATIONS, POMPADOURS et ONDULATIONS.

Nous sommes les plus forts importateurs et nous avons le plus bel assortiment de cheveux naturels frisés et droits, les teintes les plus brillantes, les dessins et modèles les plus exclusifs.

Nos salons de coiffure sont les mieux aménagés.

MANICURE, MASSAGE, VI-BRASSAGE.

Catalogue Gratis

Commandes par la poste demandées.

## La justice de Champlain

Légende canadienne

L'immortel Champlain, fondateur de Québec, avait fait annoncer qu'à l'heure de ses repas, tous ceux qui auraient une plainte à lui adresser ou un acte de justice à lui demander, n'auraient qu'à sonner une clochette suspendue à une colonne devant sa demeure, à l'instant même, ils seraient admis en sa présence.

Un jour que Champlain était à table, la cloche retentit d'une façon inaccoutumée. Champlain ordonna à son valet de faire entrer le nouveau solliciteur. Il revient annoncer qu'il n'a vu personne.

La cloche retentit une seconde et une troisième fois, encore plus fortement que la première, et l'on ne voit encore personne; mais, en y regardant de plus près, le valet distingue un serpent qui se suspendait au cordon de la cloche pour la faire vibrer. En apprenant quel étrange pétitionnaire vient invoquer son secours, Champlain se lève et s'avance sur le seuil de la porte, disant que, si l'occasion s'en présentait, il devait rendre justice aux animaux tout aussi bien qu'aux hommes.

En présence du gouverneur de la Nouvelle-France, le chétif reptile s'incline avec respect, puis le regarde d'un air suppliant, se met à ramper du côté du fleuve, et se retourne, après avoir pris cette direction, pour voir si Champlain le suit.

Le bon gouverneur le suit pas à pas. Arrivé près d'une cavité rocailleuse, le serpent s'arrête, et Champlain découvre la grotte humide où l'infortuné serpent avait ses petits. Cette grotte était occupée par un animal monstrueux. Champlain le fait tuer, et le serpent rentre avec un frémissement de joie dans son gîte. Le lendemain, on le voit paraître à la demeure du gouverneur, non plus cette fois pour implorer protection, mais pour témoigner sa gratitude à son bienfaiteur. Il se glisse dans la salle à manger, se lève à la hauteur de la table, et dépose dans la coupe de Champlain un diamant d'un éclat sans pareil.

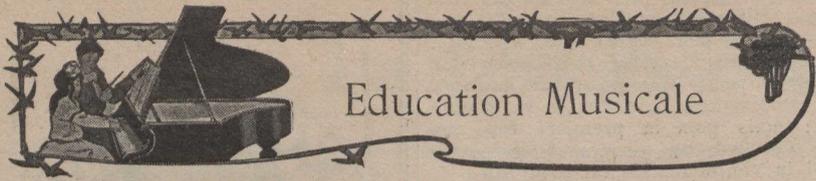
X. W.

## Un beau jour

Elles s'en allaient toutes trois sur le sentier que le printemps venait de fleurir, et elles devisaient gravement comme il convenait à la circonstance.

La petite Yvonne faisait ce jour-là sa première communion; elle avait revêtu la robe et le long voile blanc sous lequel brillaient deux yeux bleus reflétant la candeur d'une âme bien sereine, l'âme innocente d'un enfant qui avait lavé dans la pénitence les fautes de sa jeune vie.

Entre ses mains Yvonne tenait la main ridée de son aïeule; elle se sentait heureuse, heureuse qu'elle eut bien voulu l'accompagner à l'église; cela ne lui était jamais arrivé.



## Education Musicale

La musique est une langue, un art et une science tout à la fois.

Comme langue elle est universelle, et possède divers dialectes, diverses orthographes rationnelles, fantaisistes, phonétiques, etc., et l'étude de cette langue est semblable à celle des autres langues. "Celui qui l'apprend dès l'enfance, a dit Rubinstein, peut se l'approprier, mais dans un âge avancé, il est presque impossible d'y parvenir."

Son évolution s'accomplit comme s'est accomplie et s'accomplit l'évolution des langues multiples de l'univers: lentement, loquacement, mais sûrement. Fruste, rude, sauvage chez les peuples éloignés de la civilisation, elle devient douce, tendre, harmonieuse chez les nations civilisées. Nous allons plus loin: Voulez-vous connaître exactement le degré de civilisation d'une nation, étudiez-en la musique, voyez quelle en est la littérature, car la musique possède sa littérature spéciale, a dit un savant professeur d'harmonie, et cette littérature est d'une richesse et d'une variété extrêmes.

"Comme art, la musique est le plus subtil, le plus immatériel et le plus fugitif de tous les arts, dit Lavignac; et voici comment il prouve son avis:

"L'architecte remue les blocs de pierre, le sculpteur travaille dans le bronze et dans le marbre, le peintre fixe sur la toile, le bois, la pierre ou le papier, des substances colorantes d'une durée illimitée; le poète lui-même trouve dans les mots de sa langue les éléments fixes et tout préparés de son oeuvre. Seul, le musicien semble travailler dans le vide et avec le vide; des sonorités presque aussitôt éteintes que perçues, et dont rien ne reste que le souvenir, voilà son lot; c'est avec cela qu'il doit charmer l'oreille, intéresser l'esprit, parfois exalter l'âme."

Cet art est pourtant assimilable à la poésie, car le compositeur joue avec les sons comme le poète avec les mots; comme lui il est sévèrement astreint aux lois du rythme et de la consonance; comme lui, il s'adresse à l'esprit, au coeur, à l'âme, par l'intermédiaire de l'organe auditif.

Cet art est aussi assimilable à la peinture, car il possède son coloris particulier, qui est l'orchestration; il possède son dessin, sa ligne, qui est le contour mélodique; et la sage pondération des combinaisons qui en résultent et qui constitue l'harmonie.

Cet art est peut-être plus assimilable encore à l'architecture. La musique, a dit Mme de Staël, est l'architecture des sons. Exécutez une symphonie de Beethoven, de Mendelssohn, ou de Saint-Saëns, et vous avez un véritable édifice sonore, aussi bien que des monuments comme le Parthénon d'Athènes, Saint-Marc de Venise (dont nous vous parlerons bientôt), et l'abbaye de Westminster, sont des chefs-d'oeuvre d'harmonie architecturale."

"Comme science, la musique est une science mathématique au plus haut degré, car tous les éléments, tous les procédés qui concourent à la confection d'une oeuvre musicale, viennent trouver leur explication et leur raison d'être dans les nombres et les combinaisons des nombres. Il n'y a pas d'art sans science. Le rythme, l'intonation, l'intensité, le timbre, les combinaisons les plus savantes de l'harmonie et du contrepoint, tout enfin dans la musique peut être finalement ramené à des chiffres, être analysé et expliqué par les lois positives de l'acoustique et des mathématiques.

La musique étant donc à la fois une langue, un art et une science, examinons quels sont les meilleurs moyens à mettre en oeuvre pour entreprendre et poursuivre une éducation musicale dans de saines conditions, ce qui est plus difficile qu'on ne le croit généralement, et mérite de ne pas être traité à la légère.

"Qu'il s'agisse d'acquiescer un talent d'artiste ou un talent d'amateur, — ce n'est qu'une question de degré, tout au plus, — les procédés à employer sont sensiblement les mêmes pour l'un et pour l'autre.

D'abord, que l'on se garde bien de vouloir imposer son propre goût à ses enfants, sous prétexte qu'on aime la musique ou bien que l'on est plus ou moins musicien. C'est désolant d'entendre des gens nous dire: "Oh! si jamais j'ai un fils, j'en ferai un musicien; et pourquoi pas un empereur? Cela aboutit le plus souvent, l'entêtement s'en mêlant, à imposer à un pauvre petit être des mois et des années d'un travail pour lequel il n'éprouve aucun attrait, et qui constitue pour lui un véritable supplice. Cela peut aller jusqu'à lui faire prendre la musique en horreur."

"Au contraire, une chose qui a une importance énorme sur le développement fu-

ture de l'intelligence de l'enfant dans le sens qui nous occupe, c'est le milieu qu'il habite pendant ses toutes premières années, l'atmosphère qu'il respire et le degré de musicalité de ceux qui l'entourent. Au risque de paraître paradoxal, nous ne craignons pas d'affirmer qu'une nourrice qui a la voix fautive, peut lui fausser l'oreille pour toujours. Le bébé qui n'aura jamais entendu chanter autrement que faux ne pourra pas imaginer à lui tout seul de chanter juste; donc il commencera par chanter faux; son organe auditif, encore à l'état de formation, s'habitue et s'accorde en quelque sorte avec cette façon de chanter; plus tard, il continuera ainsi, n'ayant aucune raison de faire différemment... Et voilà comme se font les voix fautes."

"L'éducation de l'homme commence à sa naissance, a dit J. J. Rousseau; "les premières habitudes sont les plus fortes", a écrit Fénelon. Or, quelles sont les premières habitudes que peut prendre un enfant? Mal marcher ou mal prononcer, puisque ce sont les premières choses qu'il apprend, et j'ajoute mal chanter, car il s'amuse autant à fredonner qu'à balbutier des syllabes."

Montaigne était du même avis, et de façon plus explicite encore. Voici ce qu'il dit: "Je trouve que nos plus grands vices prennent leur pli dès notre plus tendre enfance, et notre principal gouvernement est entre les mains d'une nourrice." Mais écoutez Gounod: "Ma mère, est-il dit dans ses Mémoires, ma mère, qui avait été ma nourrice, m'avait certainement fait avaler autant de musique que de lait. Jamais elle ne m'allaitait sans chanter, et je puis dire que j'ai pris mes premières leçons sans m'en douter. Sans en avoir conscience, j'avais déjà la notion très claire et très précise des intervalles qu'elles représentaient, des tout premiers éléments qui constituent la modulation et de la différence caractéristique entre le mode majeur et le mode mineur, avant même de savoir parler, puisqu'un jour, ayant entendu chanter dans la rue (par quelque mendiant sans doute) une chanson en mode mineur, je m'écriai: "Maman, pourquoi il chante en do qui "plore" (pleure)?"

"J'avais donc l'oreille parfaitement exercée, et je pouvais tenir avantageusement déjà ma place d'élève dans un cours de solfège, où j'aurais pu même être professeur."

"Par une concordance d'idées au moins curieuse, le célèbre professeur Zimmermann, qui devait plus tard devenir le beau-père de Gounod, employait fréquemment cette locution:

"Il faut savoir inoculer la musique à son enfant."

"J. J. Rousseau raconte que lorsqu'il était tout petit, une de ses tantes le berçait en lui chantant des chansons populaires: "Je suis persuadé, ajoute-t-il, que je lui dois le goût, ou plutôt, la passion pour la musique, qui ne s'est développée en moi que longtemps après."

"Il n'est donc pas indifférent, avant d'entreprendre l'éducation musicale proprement dite, de préparer le terrain de cette culture, en éloignant du poupon les causes perturbatrices du sens de l'ouïe, les bruits violents, les trépidations, les voix criardes ou discordantes, les instruments trop bruyants, avec le même soin que l'on apportera plus tard à lui épargner l'audition de tout ce qui pourrait développer chez lui le mauvais goût."

## Comment on photographie

Le degré de perfectionnement auquel on est parvenu dans les diverses branches de l'industrie photographique, permet de dire qu'on ne doit plus manquer ni un cliché ni une épreuve: tout ce qu'il faut pour réussir maintenant, c'est, avec un bon appareil, un peu d'adresse, beaucoup de goût, et, surtout, énormément de soin et de propreté.

Choix de l'appareil. — Il existe un grand nombre de modèles d'appareils photographiques; les plus simples sont souvent les meilleurs et les moins coûteux. Comme appareil universel, nous donnerions la préférence au genre "folding", combinaison de l'ancienne chambre noire à soufflet et de la détective. Pour l'excursionniste, la jumelle munie d'un bon magasin est un précieux instrument, lorsqu'elle n'est ni trop lourde ni trop compliquée. De tous les modèles, il n'en est pas un qui puisse mieux convenir à l'amateur que l'appareil stéréoscopique dont les clichés peuvent être utilisés pour tous les genres de reproduction: tirages sur papier, agrandissement, projection, dispositives, etc.

Les diverses phases de l'épreuve. — Les multiples opérations nécessaires pour obtenir une image photographique peuvent être réunies en trois groupes: 1o exposer la plaque aux radiations émanant du sujet à reproduire; 2o créer le négatif en développant l'image latente résultant de cette exposition; 3o imprimer d'après ce négatif l'image finale.

Exposition. — Les surfaces sensibles (plaques ou pellicules) sont mises par unité dans les châssis négatifs on par série dans le magasin. Après une mise en plaque ou visée du sujet et une mise au point destinée à assurer la netteté, on découvre l'objectif pour livrer passage aux rayons lumineux qui traceront sur la surface sensible une image non visible, mais qui n'en existe pas moins à l'état latent. En principe, il est préférable de donner aux plaques une exposition plutôt un peu trop prolongée que trop courte.

Développement. — Destiné à continuer l'action de la lumière et à faire apparaître l'image négative, il se compose d'un réducteur, partie essentielle, d'un conservateur et d'un alcali, les agents secondaires auxquels on adjoint suivant les circonstances un retardateur ou un accélérateur. Le développement est la partie la plus intéressante de la photographie. A défaut de bains, savamment combinés d'après les formules publiées, l'amateur devra se procurer des révélateurs tout préparés vendus dans le commerce sous toutes les formes possibles: liquide, poudre, comprimés, etc., et il procédera lui-même au développement de ses plaques. Les premiers succès ne devront pas le décourager.



Le cliché est développé lorsque l'image commence à se brouiller ou quand les grands noirs correspondant aux parties

très éclairées sont visibles à l'envers de la plaque. Dans cet état, le négatif disparaîtrait sous un voile noir général, si on l'exposait à la lumière. Pour donner de la stabilité à l'image, on la fixe dans un bain d'hyposulfite de soude au titre de 18 à 20 p. c., et qui a pour but d'éliminer la couche du sel haloïde d'argent non impressionné. Après un séjour d'une dizaine de minutes, l'image est fixée; il ne reste plus qu'à laver le cliché pendant une heure à l'eau courante.

Renforcement. — Réduction. — En cas d'insuffisance d'opacité de l'image négative, on renforce l'intensité à l'aide d'un bain de bichlorure de mercure à 1 p. c., qui blanchit le cliché, un lavage sommaire suit, puis on noircit l'image par immersion dans un bain ammoniacal à 5 p. c. Lorsque l'image est trop intense, on la réduit par la liqueur de Farmer, formée de deux solutions à 2 p. c. d'hyposulfite de soude et de ferriocyanure de potassium.

Tirage de l'image positive. — Pour l'amateur, c'est l'opération la plus attrayante. Le tirage peut être fait sur papier, sur verre, sur toile, etc. En général il est effectué sur papier à noircissement direct et par contact. On vend des pochettes contenant du papier sensible tout coupé. On prend une feuille de ce papier et on la pose sur le cliché, le côté gélatiné de celui-ci étant mis en contact avec la face sensibilisée du papier; le tout est placé dans un châssis-pressé, et on expose à la lumière jusqu'à ce que l'image soit complètement imprimée; le tirage doit même être poussé un peu plus loin qu'il ne semblerait nécessaire, afin de tenir compte de l'affaiblissement ultérieur de l'image.

Virage de l'épreuve. — L'image sortant du châssis-pressé est d'une couleur quelquefois peu agréable; en outre, elle est formée d'argent réduit peu stable. Pour modifier à la fois la couleur et la stabilité, on remplace l'argent par un métal résistant mieux aux réactions que peut entraîner l'exposition à l'air libre. On vire surtout à l'or ou au platine. Les bains nécessaires à cette opération se trouvent dans le commerce, tout préparés. Le virage doit être suivi d'un fixage à l'hyposulfite de soude. Quelquefois les deux opérations sont réunies en une seule, à laquelle on donne le nom de virage-fixage.

Montage de l'épreuve. — Après virage et fixage, on lave les épreuves à l'eau courante pendant une heure, puis on les laisse sécher. Il ne reste plus qu'à rogner ou ébarber les photocopies et à les coller soigneusement sur des bostols épais.

CAMERA.

UNE dame artiste ayant étudié six ans sous des maîtres français, vendrait de magnifiques peintures ainsi qu'ouvrages de fantaisie. 1529 rue St Denis.



## LE ROBUR

Janvier 1905. M. BEAUPRÉ. Il y a trois ans j'étais un homme fini, mais quelques flacons de votre incomparable ROBUR m'ont rendu la force et la santé malgré mon âge avancé, et je suis depuis ce temps aussi bien et aussi vigoureux que j'ai jamais été. Quatre médecins m'avaient traité en vain pendant une couple d'années, et sans autre résultat que de me dire qu'il n'y avait plus rien à faire pour moi, et que ma seule ressource était de m'en aller à l'hôpital. Je n'aurais jamais cru qu'un seul remède pût amener un effet aussi prompt et aussi durable que ce ROBUR, auquel je dois la vie, dans mon entière conviction. — PIERRE COLLIN, 157 Désery. Le ROBUR est préparé à la PHARMACIE C. BEAUPRÉ, 73 DESERY, HOCHELAGA. En vente partout et par la poste, 50c et \$1.00

## Art. Laurin & Cie

PEINTRES  
ARTISTES

Décoration d'Église et Tableaux Religieux. Dorure; imitation de tous les marbres et bois. Composition pour Tableaux d'Écoles (blackboards). Scènes théâtrales pour Collèges, Couvents, Etc. Dessins fou nis avec nos prix sur demande.

## Art. Laurin & Cie

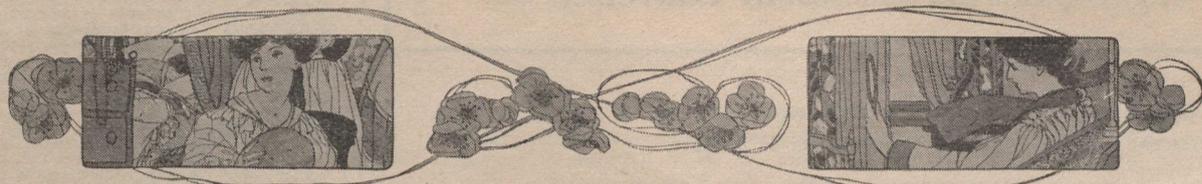
Phones: 73 St-Charles-Borromée  
Main 4564  
Est 2069  
Montréal

Les  
**Fèves au Lard**  
DELICIEUSES  
**de Clark**  
sont un régal pour les jeunes comme pour les vieux en même temps qu'un plat substantiel pour tous.  
Vendues au naturel ou aux saucés Chili ou Tomates, toutes prêtes à servir. — Réchauffez et ouvrez le canistre. — C'est tout.  
5c et 10c chez tous les épiciers.  
**W. CLARK, Mfr., Montréal**  
2-9-05

## BONS ROMANS

Voulez-vous occuper agréablement vos heures de loisir? Sur réception d'une piastre, j'enverrai franco douze volumes choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. En voici les titres: Les Fiançailles d'Yvonne — Vengeance de Femme, en 2 vols — La Capitaine — Le Château de iVllebon — Miséricorde — La Cosaque — Les Drames de l'Irlande — Le Missel de la Grand'Mère — La Loi d'Amour — L'Ami du Château — La Belle Tiennette — Un Duel à Mort — La Fiancée du Tueur de Lion — Le Mendiant Noir — La Lanterne Rouge — L'Enveloppe Noire — Chagrin d'Amour — Le Sacrifice d'une Femme — La Dame d'Auteuil — La Voleuse d'Enfants — Le Secret du Blessé — Le Compagnon Invisible — Mariage aux Roses — Les Dix-sept ans de Marthe — La Bruyère d'Yvonne — La Langue de Mme Z. — Coeur de Septique — Un Mariage de Confiance — La Fille des Vagues — Amour d'Enfant, Amour d'Homme — La Vierge des Maquis — Un numéro spécimen sera expédié franco à toute personne qui m'enverra dix cents. Adressez: Déon Frères, 1877 rue Ste Catherine, Montréal.

# Ce que les mamans doivent savoir



## LES PREMIERS PAS DE BEBE

Les premiers pas d'un bébé! Quelle date joyeuse dans les annales de la famille! Comme on surveille avec crainte et fierté ces petits pieds qui buttent, qui chancelent, soutenant mal ce que les mères appellent un petit château branlant. Il semble que notre fils soit devenu un homme, le jour où il quitte l'appui de nos genoux et s'en va, tout seul, vers d'autres bras tendus vers lui, bras d'un papa, d'une grand'mère, d'une soeur aînée. Et l'importance de ces premiers pas n'est pas simplement symbolique. La santé de nos bébés, le parfait équilibre de leur petit corps, les justes proportions de leurs membres, l'élégance de leur taille dépendra souvent de la façon dont ils auront commencé à marcher. On ne saurait trop attirer l'attention des mères sur la facilité avec laquelle un enfant peut devenir infirme ou même difforme, si l'on n'a pas surveillé d'assez près la façon dont il était soutenu quand il a commencé à se tenir sur ses petites jambes.

L'âge normal de la marche varie dans des limites assez étendues. Chez les petites filles, la marche s'établit le plus souvent de dix à seize mois; chez les petits garçons, de douze à seize mois. Quelques enfants marchent de bonne heure, à dix ou onze mois. Par contre, on voit souvent des enfants de dix-huit à vingt mois qui ne marchent pas encore. Ces différences tiennent à la constitution, au poids, à la force de l'enfant, à son caractère timide ou hardi, mais plus encore au mode d'éducation.

Le bébé qui s'est longtemps exercé à se traîner à terre, à marcher à quatre pattes, à saisir les objets à sa portée, sera généralement beaucoup plus adroit et plus agile pour marcher, lorsqu'il en aura la force, que celui qui aura été presque continuellement tenu sur les genoux de sa mère.

Beaucoup de mères veulent à toute force apprendre à marcher à leur enfant. Pour cela, elles lui font poser les pieds par terre, en le soutenant sous les bras, et essaient de le faire marcher, avant que ses membres et sa colonne vertébrale aient acquis la force nécessaire pour supporter le poids du corps. Cet amour-propre mal entendu peut avoir pour conséquence d'incurver la colonne vertébrale et les membres inférieurs, et de rendre l'enfant difforme pour le reste de sa vie.

Aux mères qui demandent à quel âge on doit apprendre à marcher aux enfants, il faut répondre: Il est complètement inutile, il est même absurde de vouloir leur apprendre à marcher. Les enfants ont un désir assez vif d'aller où bon leur semble, pour partir dès qu'ils s'en sentent la force. Dès qu'ils sont capables de se tenir debout, sans être soutenus, leur instinct les pousse tout naturellement à se servir de leurs jambes, et il n'est pas besoin, pour cela, de leur donner de leçons.

Nous proscrivons donc complètement les "lisières" et les "ceintures à bretelles" destinées à apprendre à marcher aux enfants; elles ont, en effet, le grave inconvénient de les inviter à se pencher en avant, de comprimer leur poitrine, de leur exhausser les épaules et de les fatiguer.

Les "chariots roulants" sont heureusement fort peu usités dans notre pays; comme les lisières, ils ont pour but d'aider l'enfant à marcher en le soutenant sous les aisselles. Ils méritent les mêmes reproches.

Tous ces moyens, destinés à permettre à l'enfant de se tenir debout avant qu'il en ait la force, sont non seulement préjudiciables à son développement normal et régulier, mais encore, loin de le faire marcher plus tôt, produisent souvent un effet contraire en le rendant maladroit et inhabile dès qu'il marche sans être soutenu. L'enfant qui a appris tout seul à marcher étudie mieux ses pas, les terrains, et tombe avec souplesse, tandis que celui qui a été dressé à la locomotion se laisse choir lourdement, comme une masse inerte.

Y a-t-il quelque chose de plus gracieux et de plus joli qu'un bébé jouant sur le plancher et cherchant à saisir les objets qu'on lui présente? Veut-il s'emparer d'un objet éloigné, c'est d'abord en rampant, en se traînant à plat ventre, à quatre pattes, ou en se roulant sur lui-même, qu'il ira l'atteindre; puis, plus tard, ses forces augmentant, il finira par se mettre sur ses genoux, s'accrocher aux meubles et se soulever. Bientôt, il se tiendra debout, et, se servant de tous les points d'appui à sa portée, il circulera d'un meuble à l'autre, jusqu'au jour — jour de joie pour les parents, — où il abandonnera ce point d'appui et,

tout fier, il s'élancera en trébuchant vers sa mère, qui lui tend les bras.

Ses premiers pas seront chancelants, hésitants, mais enfin, il se tiendra debout.

Dans les commencements, il trébuchera, se heurtera et tombera souvent avant d'arriver au but qu'il désire atteindre, mais il ne se rebutera pas pour si peu, il se relèvera, tout joyeux, et recommencera ses tentatives à la première occasion.

## COMMENT REMETTRE A NEUF LES ANCIENS VETEMENTS

La capricieuse souveraine que nous nommons la Mode nous apprend à aimer le changement.

A peine nous sommes-nous habituées à ses fantaisies, que bien vite elle délaisse ce qu'elle avait prôné pour donner ses préférences à tout autre chose.

Que doit-on faire alors des vêtements qui, ayant été peu portés, ne répondent plus au goût nouveau... sont démodés en un mot?

Les femmes économes, et les plus fortunées le sont, ne vous en déplaît, mesdames, veulent tirer parti de ce qu'elles possèdent. L'une fera elle-même la transformation, une autre la fera faire sous ses ordres par une couturière adroite.

Avec un ancien paletot droit, par exemple, il sera très facile de faire une jaquette nouvelle. Le dos étant d'une seule pièce, il est bien simple d'y tailler le nouveau dos avec couture-bretelle; le petit côté du dessous du bras est facultatif selon que la taille est plus ou moins forte et que l'on veut une jaquette plus ou moins ajustée. Dans les anciens devants, on trouve aisément la nouvelle coupe, mais auparavant, il aura été nécessaire de supprimer toutes les parties abîmées ou défraîchies.

Si l'on se donne la peine de faire une transformation, il faut qu'elle soit parfaite en tous points, et c'est pour cela qu'il ne faut laisser subsister aucune partie défectueuse.

Presque toujours, les bords du devant manquent de fraîcheur: on les coupera, et si ensuite la largeur fait défaut, peu importe, puisque la mode est aux gilets intérieurs tout à fait différents du vêtement lui-même.

Les cols et revers tailleur sont pour ainsi dire classiques, on en fait toujours; mais, pour rendre la modification plus complète, nous préférons supprimer ceux qui existaient antérieurement. Autour de l'encolure, on peut mettre un col rond, un col châle, ou tout simplement une garniture quelconque en velours, en drap, une application de galon qui s'arrête par devant; les pans d'étole ne nous plaisent plus, les garnitures peuvent descendre tout le long du vêtement, ce qui fait l'effet du gilet.

Les manches, plus que toute autre partie, ont changé, nous le savons, aussi important-il de les modifier. Examinons des jaquettes, des vestes ou des boléros, nous y trouverons le même mouvement; l'ajustement jusqu'à l'épaule sur toute la longueur de l'avant-bras, du coude au poignet, puis une largeur plus ou moins grande à partir du coude, ce qui, parfois, forme un véritable gigot vers l'emmanchure.

La manche simple, nous dirons même la manche classique, se taille en deux parties, dessous et dessus séparés; c'est celui-ci qui, s'agrandissant plus ou moins, modifie la forme de la manche.

Certains costumes-tailleur ont des manches tout à fait plates sur toute leur longueur; à notre avis, les manches un peu larges et épaulées sont préférables, mais, comme les unes et les autres se font, nous voyons la possibilité de transformer en manches nouvelles des manches anciennes, bien qu'elles aient été coupées d'une façon ou d'une autre.

Ce que nous ne voulons plus, c'est la largeur vers la main; le bouffant serré dans un poignet ne se fait plus; les manches pagodes s'évasant vers le bas ont le même sort. Il importe donc de pouvoir les transformer, et souvent cette transformation suffit à modifier complètement l'aspect d'un vêtement.

Mettons-nous donc à l'ouvrage et commençons par démonter les manches, ensuite nous les découdrons complètement pour avoir un morceau à plat, auquel nous enlèverons les points et les piqûres. Le tissu étant net, nous repasserons les morceaux à l'envers, en ayant soin d'intercaler un linge humide entre le fer et le drap. Disons en passant que, lorsqu'on repasse un linge, il ne faut point sécher complètement le linge qui le recouvre; la vapeur évite le lustrage qui se produirait si l'on repassait à même l'étoffe.

Sur l'ancienne manche, on posera les patrons nouveaux; c'est habituellement un dessus et un dessous, mais d'autres coupes peuvent servir; ainsi, la manche d'une seule pièce avec pince du coude au poignet, donne une bonne forme toute plate, elle est quelquefois plus avantageuse quand on utilise une manche déjà plate du haut, où les coutures feraient forcément une perte de largeur.

Au contraire, on peut faire la manche en trois parties avec couture sur toute la longueur du bras; nous avons vu de très jolis modèles ainsi compris; le biais que l'on obtient sur le dessus fournit l'ampleur sans que celle-ci se pose en arrière, comme on le voit souvent.

Si l'on veut faire une manche gigot, c'est-à-dire large du haut, avec une manche blouse, il est nécessaire de mettre le haut en bas.

Quand le tissu fait défaut, on veut souvent déplacer les patrons; ici, une recommandation n'est pas superflue: peu importe que l'on donne plus ou moins de biais à la couture du coude, mais toujours il importe que le bas de la manche soit en biais; un bas de manche droit fil n'ira jamais bien, quelques soins que l'on prenne par la suite.

Mieux vaut mettre une pointe, qui se place en haut, vers l'emmanchure ou à l'extrémité inférieure; une couture bien faite dans le fil droit, et bien repassée, se voit très peu et ne fait point raccommode, puisqu'on met souvent des pointes dans les robes neuves.

## REPONSES AUX CORRESPONDANTS

Note. — Les correspondants voudront bien prendre note que les lettres qui présentent un intérêt général pourront seules recevoir une réponse dans le journal. Aux autres, je serai toujours heureuse de répondre par lettre particulière, mais il faudra à cet effet m'envoyer une enveloppe adressée et suffisamment affranchie. Notre journal étant antitadé, les correspondants ne peuvent recevoir leurs réponses que dans les quinze jours qui suivent la réception de leurs lettres.

Allemande. — L'oisiveté est ce qu'il y a de plus funeste pour tout le monde, et surtout pour les jeunes filles qui sont portées à la rêverie. Il faut que l'esprit et les doigts soient presque sans cesse occupés. Ne dites pas que vous ne savez que faire. Il y a toujours quelque chose à faire. Sachez-vous broder, coudre, tricoter. Alors, goûtez ce plaisir d'avoir de jolis objets de toilette ou de bureau confectionnés par vous, ou bien travaillez pour les pauvres. Non, la fortune n'est pas un fardeau, allez, on peut faire tant d'heureux quand on la possède, et ceux qui en sont privés sont parfois forcés de se plier à de si dures circonstances! Bon courage, petite amie, et ne rêvez pas trop, les rêves préparent les désillusions, et les désillusions font souffrir. Aimez-vous la lecture? Lisez quelque chose de gai. Ecrivez-moi encore, sans doute.

Rolande. — C'est avec plaisir que je vous ai rendu ce léger service, ma chère Rolande, vous n'avez pas à m'en remercier. Et je suis toujours à votre disposition, ne l'oubliez pas. On me dit que vous pourriez vendre vos vieux timbres en vous adressant à Monsieur J. O. Labrecque, 425 rue Saint-André, Montréal.

Fleur de Mai. — Certainement, vous pouvez vous donner le titre d'amie, que je suis heureuse de vous reconnaître. Vous y avez droit comme toutes mes aimables correspondantes. 1. Si vous collectionnez des cartes postales illustrées, vous pouvez envoyer à l'Album Universel votre nom et votre adresse, et nous les publierons dans notre liste d'échangistes; alors, vous attendrez qu'on vous écrive pour répondre, et vous pourrez écrire la première à tous ceux dont les noms seront ainsi publiés, hommes ou femmes. Est-ce assez clair? 2. Si vous êtes dans un salon, vous devez attendre qu'un monsieur vous demande, soit pour danser, pour vous conduire au buffet ou même pour vous accompagner jusque chez vous, au retour; si vous êtes invitée chez des amies et que vous désiriez y emmener un ami, après en avoir obtenu l'autorisation des personnes qui vous ont invitée, vous demandez cet ami pour vous accompagner. Mais il faut que ce soit quelqu'un de bien intime, autrement, la chose ne serait pas convenable. 3. C'est la femme qui doit saluer la première les hommes qu'elle connaît, lorsqu'elle les rencontre dans la rue.

COLETTE.

# Gram-o-phone BERLINER



(La voix de son maître)

CETTE Machine réalise, au point de vue du rendement, la perfection la plus absolue.

## Le Gram-o-phone Berliner

est l'ami des familles, le musicien que chacun veut entendre. Notre répertoire de morceaux de chant est des plus complets.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

Berliner Gram-o-phone Co. of Canada, Ltd.

2315, Ste-Catherine, MONTREAL

Les principaux médecins du Canada non seulement le recommandent mais en font usage tous les jours.

## WILSON'S INVALIDS' PORT

Grosse bouteille, \$1.00  
Six bouteilles, \$5.00

Tous les Pharmaciens, partout.

## SIROP du Dr LEONARD

Spécifique pour les Coliques des enfants, Diarrhée, Dysenterie, Dentition douloureuse et difficile, Toux, Rhume, et toutes maladies des Poumons.

En vente chez tous les pharmaciens.

PRIX 25 CENTS.

Préparé par la CIE CHIMIQUE "LEONARD," 3141 rue Notre-Dame, Montréal.

## POILS FOLLETS ENLEVES

"THORENE", le nouveau traitement, enlève les poils follets sans danger et sans douleur. Pas d'acides ni autres ingrédients malfaisants. Toute dame ainsi affligée devrait employer le remède souverain, envoyé par la poste, scellé strictement, \$1.00. Adresse:

The Madam Thora Toilet Co. Toronto, Canada.

## Concours des lettres vagabondes de L'Album Universel

Elles constituent un très joli dicton, ces lettres vagabondes. Devinez-le et gagnez un des vingt prix de valeur offerts par l'Album Universel à ses milliers de lecteurs.

**NOTE AUX CONCURRENTS.** — Les enveloppes devront porter les mots: 6e Concours, nous parvenir au plus tard le 25 du courant, et ne pas contenir autre chose que la carte exigée. Conformez-vous exactement à ces conditions, si vous tenez à ne point voir vos réponses tomber à l'eau.

C	C	E	R	H
O	H	S	Z	E
T	U	O	U	E
Z	R	T	V	V
U	E	E	E	Q
E	C	H	H	I
R	E	U	V	O

Lisez attentivement.

Les lettres contenues dans les carreaux blancs ne sont pas à leur place. La lettre C est allée rendre visite à la lettre U; la lettre U à la lettre E, etc.; à tel point que la sentence vraie pour tout le monde, ne signifie plus rien du tout.

Courez après les lettres vagabondes, rattrapez-les, ramenez-les de force à leur

place respective, et vous aurez la solution. Les lettres voilées restent en place.

Ecrivez sur la carte ci-contre, ou sur une autre à peu près de même dimension, et le mieux qu'il vous sera possible, le résultat de vos recherches, ainsi que vos noms et votre adresse.

Expédiez cette carte par la poste, à Concours No 6, Album Universel, 1961, rue Ste Catherine, Montréal.

La solution de ce concours sera publiée dans un des numéros prochains de l'Album Universel, ainsi que le nom des 20 concurrents heureux, et celui de tous ceux qui nous auront envoyé la réponse exacte.

Toute question concernant les concours restera sans réponse.

Delphine Sylvestre, Sorel; Oscar Pouliot, Sorel; J. Charland, 937 Ontario, Montréal; Napoléon Taillefer, 3580 Notre-Dame, St Henri; Joseph Raymond, 79 Palm St., Nashua, N. H.; Georges Dieuleveult, 85 rue Water, Ottawa; Omer Bussièrès, 23 rue Montmagny, St Malo, Qué.; Mlle A. Robin, Bienville, Lévis, Qué.; Rachel Roberge, Laurierville; Mme Achille Emond, 23 Draper St., West-Toronto; Marguerite-Marie Deschamps, 264 rue Court, Brockton, Mass.; Éxilda Messier, 303 Huburn St., Manchester, N. H.; Agnès Tétreault, 418 Lagauchetière, Montréal; Mme W. Riendeau, Ste Rose, comté Laval; sergent A. Tétreault, Military Hospital, St Jean, Qué. Ont également trouvé la solution juste les personnes dont les noms suivent:

Louis-Veitor Cloutier, L. Chabot, Augustine Pelissier, Et. Lafrenière, Léa Warnault, Mme W. Desjardins, Alexina Malo, Jos. LeBlanc, E. J. Payette, C. E. Labiche, Alice Many, Honoré Lemieux, J. P. Cantin, M. Joseph Talbot, J. O. Patenaude, Mme Vve J. Aubert, J. O. Mailhot, Mme R. A. Forest, Alphonse Bolduc, Flore Payette, Adrienne Cécire, A. C. Bélanger, Joseph Samson, Antoinette Méthol, Alfred E. Pepin, Blanche Basinet, Alfred Lirette, Alice Pelissier, Marie-Paul Marquis, Mme Ch. Ouellet, Maria Goulet, Rose Pigeon, Joseph M. Cauchon, Amanda Pilon, Maurice Perreault, Emeline Prud'homme, Jules-Edmond Décarry, G. Marien, Mme Edmond Roy, Léontine Dorais, Sara D'Anjou, Thérèse Pieher, Pierre P. Thibault, Arthur Monday, Gertrude Forest, Anselme Lehuis.

Concours prochain: Un curieux phénomène.

**Formule pour les Solutions**

**CARTE DU CONCOURS No 6**

de l'Album Universel, 1961, rue Ste Catherine, Montréal, Canada.

Sentence . . . . .

Noms et adresse . . . . .

Solution du Concours précédent

"AIDE-TOI ET LE CIEL T'AIDERA"

Noms des concurrents qui ont gagné les vingt prix offerts :

Mme Art. G. Matte, 35 rue Ste Marie, Québec; Juliette Lanctôt, 53 rue Dubord, Montréal; Antoine Bourassa-Lauzon, Lévis; Mlle A. Filiatrault, Verner, Ont.; J. L. de France, collègue de l'Assomption, P.Q.;

### Elle guérit son Père ivrogne



" Mon père m'a souvent promis de se corriger de son habitude de boire, mais il buvait toujours plus que jamais. Après une noceterrible il me dit, je ne puis m'empêcher de boire. Je décidai de lui donner le remède sans goût Samaria, en lui mettant dans son thé, café et ses aliments sans sa connaissance. Un paquet à suffit pour lui ôter le goût de la boisson. Il y a 15 mois qu'il a suivi le traitement et il est complètement guéri."

**ECHANTILLON GRATIS** et pamphlet vous donnant tous les détails, témoignages aussi que le prix envoyés sous enveloppe cachetée. Correspondance confidentielle. Inclure un timbre pour la réponse.

**THE SAMARIA REMEDY CO.,**  
23 Rue Jordan, Toronto, Ont.

Toutes les commandes des Etats-Unis remplies de notre Bureau américain. Pas de douane à payer.

## 1.000.000

de pastilles La Digestive  
vendues en quatre mois

vous prouvera que, contrairement à ce que vous pensez, IL Y A DU BENEFICE pour vous à lire cette annonce.

## La Digestive

guérira votre dyspepsie, (pas toutes sortes de dyspepsie, mais tout simplement votre dyspepsie). Ce n'est pas un remède patenté, et il ne CONTIENT AUCUN POISON. Pourquoi ne pas nous écrire... de suite, avant de tourner cette page... et nous demander un échantillon, que nous vous enverrons gratuitement et avec plaisir.

Laboratoire de Remèdes et  
Produits Végétaux Laliberté  
136 RUE ST-DENIS

## CATARRHOL

Est le seul remède qui guérisse positivement le  
**CATARRHE,  
RHUME DE CERVEAU,  
FIEVRE DE FOIN.**

C'est un onguent merveilleux, différent de tous les autres car il ne contient ni graisse ni saindoux; il ne rancit jamais.

En vente partout, envoyé ici ou aux Etats-Unis sur réception de 75 cents.

ADRESSEZ:  
**COMPAGNIE MED. PARIS-CANADA**  
Ch. 6, Bâtisse "La Presse", Montréal.



Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Energique, Inoffensif et Garant. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. **A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.**

**PLUS DE CORS AUX PIEDS !**

**PERE KOENIG'S**  
**GRATIS** un autre très sériex sur les maladies des nerfs et une bouteille échantillon de notre remède sont envoyés gratuitement à ceux qui en font la demande, aux paquets surtout.  
**KOENIG MED. CO.,**  
100 Rue Lake, CHICAGO.  
En vente chez les pharmaciens; \$1.00 la bouteille, 6 pour \$5.00.

**EDMOND J. MASSICOTTE,**  
Artiste - Dessinateur,  
1630, NOTRE-DAME, 3e étage, MONTREAL

**ILLUSTRATIONS DÉCORATIVES** pour couvertures de livres, catalogues, étiquettes, annonces pour le commerce. Affiches, monogrammes, cachets, etc., etc.

**GARDEZ VOTRE ARGENT**



Plutôt que de le jeter par les fenêtres en achetant pour le teint des poudres et lotions sans valeur renfermant souvent des ingrédients nuisibles et des poisons. Si votre visage est enlaidi par des boutons, ou si la peau est rougeâtre, rugueuse, grasse, j'ai une recette qui vous la guérira sûrement et sans danger. Vous pouvez préparer le mélange pour dix sous. La préparation resserre la peau, et en fermant les pores en chasse toutes les impuretés, empêche les rides et laisse la peau au saune et en bon état. Pour le prix, voir ci-dessous.

**CHEVEUX GRIS.**

Si vous avez les cheveux blancs ou si vous grisonnez, et si vous voulez leur rendre leur nuance primitive, j'ai une formule pour cela. C'est sans danger aucun, pour les cheveux, le cuir chevelu et la santé en général; ne contient pas de soufre, plomb, nitrate d'argent, couperose, ni poison d'aucune sorte. Ne s'enlève pas au toucher, ne colle, ni salit, ni poisse les cheveux, ne tache pas le cuir chevelu; fait pousser les cheveux, leur donne une apparence souple et lisse. Pour quelques sous vous pouvez en faire assez.

**BLANCHEUR DU TEINT.**

Je peux vous envoyer la formule pour blanchir le teint; préparée d'avance, elle se vend \$2.00 chez le pharmacien. J'en ai fait usage et je puis vous garantir que cette préparation enlève les taches de rousseur, dissipe le hâle ou les rougeurs de la peau. Vous la préparez pour le dixième du prix que coûtent les lotions vendues pour le teint.

**POUR FAIRE POUSSER LES CHEVEUX.**

C'est tout ce qu'il y a de plus simple. Je les fais pousser sur le champ, en arrête la chute, prévient les pellicules, tend à faire friser ou à boucler les cheveux, empêche la calvitie et fait pousser les cheveux à profusion. Parfaitement pur et sans danger. Peut-être préparé pour quelques sous seulement.

**TRANSPIRATION EXCESSIVE.**

Des pieds et des aisselles; guérison certaine sans clore l'orifice des pores et sans nuire au corps. Les dames qui transpirent beaucoup des aisselles seront guéries d'une façon permanente. Soulagement immédiat pour les pieds tendres et sensibles. Plus de mauvaise odeur causée par la sueur. Peut se préparer pour quelques sous seulement.

**RIDES PRÉCOSES.**

J'ai une préparation infallible pour faire disparaître les rides. Applications faciles, sans danger et bon marché. Elle comble les parties creuses en nourrissant la peau qui redevient unie, souple et blanche. Guérit les gerçures des mains et des lèvres, et la rugosité causée par le froid et les savons impurs. Facile à préparer et à peu de frais.

**TROUVAILE.**

Lotion pour le visage; fera disparaître l'apparence grasse et luisante de la peau, la rendant souple et blanche en cinq minutes; en huit jours enlève tous les boutons, dissipe le hâle, blanchit la peau sans irriter; sans danger aucun; ne contient pas de poisons. Pour cinq sous vous en ferez assez pour durer six mois.

**POILS FOLLETS.**

Au visage, cou, bras et autres parties du corps; les détruit vite et les enlève sans douleur, sans décoloration et aucun dommage à la peau. Agit d'une manière efficace en moins de trois minutes. Sans danger et absolument certain.

**Prix et Autres Renseignements.**

Les Recettes seront envoyées sous enveloppe ordinaire cachetée. Prix: 50 cents pour deux; 75 cents pour quatre; \$1.00 pour toutes. Il faut que le prix en argent mandat ou timbres accompagne la lettre. Ces Recettes sont simples, sans danger et font tout ce qu'elles promettent. Nous avons des centaines de témoignages à l'appui de leur efficacité. Les pharmaciens vendent les ingrédients de mes recettes et vous n'êtes pas obligé de m'écrire pour les avoir. Ecrivez à

**MADAME LAJEUNESSE, Dermatologiste, TORONTO, ONT. CANADA.**

**Ce que l'on peut faire avec du papier**

L'ART de plier et de plisser le papier ne date pas d'hier. Ce sont les Chinois qui, semble-t-il, l'ont pratiqué les premiers pour faire des banderoles, des girandoles et des lanternes illuminées, que nous appelons lanternes vénitiennes. Car ce sont les Vénitiens, les grands navigateurs du moyen-âge, qui ont apporté d'Orient ce joli moyen d'éclairage et l'ont ré-

ge. On choisira alors de préférence du carton léger, car les plis qu'on formera auront en moyenne l'écartement d'un angle droit. Le plissage offre encore plus de combinaisons que le pliage. Et cependant, il est beaucoup moins connu. Raison de plus pour le recommander à la maîtresse de maison soucieuse d'amuser ses invités, et qui se bat les flancs pour trouver un di-

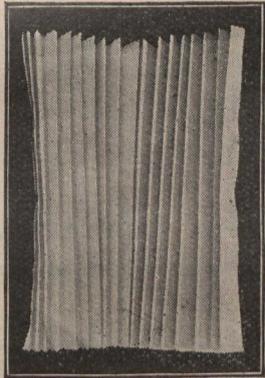


Fig. 1. — Le papier plié est prêt à servir pour une première série d'expériences.

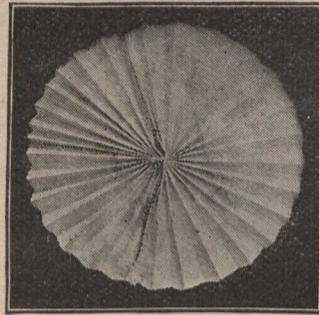


Fig. 4 — Rosace obtenue par simple compression de la partie médiane de la figure 3.

vertissement inédit, car le plissage distraira les petits et les grands.

Comme pour les ombres chinoises, on fera un boniment approprié à la circonstance en présentant les divers objets. Ceux-ci seront préparés à l'avance. Le papier plissé, dans les dimensions voulues,

vé à l'Europe dans leurs fêtes nautiques. Les Anglais ont conservé leur nom des premiers inventeurs, et les nomment lanternes chinoises.

Le pliage et le plissage sont deux très différents. Le premier, qui est inscrit au programme des travaux manuels dans nos écoles primaires, a surtout de l'intérêt pour les enfants. La plupart des objets qu'on veut représenter s'obtiennent en partant d'une feuille de papier carré dont on replie les quatre coins vers le centre.

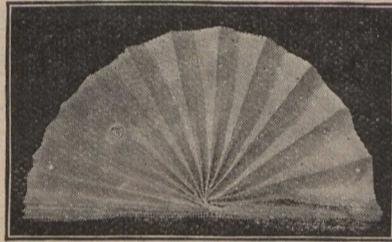


Fig. 5—Demi-rosace obtenue en ramenant la partie de la figure 4 vers la partie supérieure.

sera sous la main de l'opérateur, qui n'aura plus qu'à donner le dernier coup de main, car dans le plissage, la partie la plus longue et la plus délicate est certainement la préparation du papier.

Pour les débutants — ou les gens pressés — on peut se servir de papier tout pré-

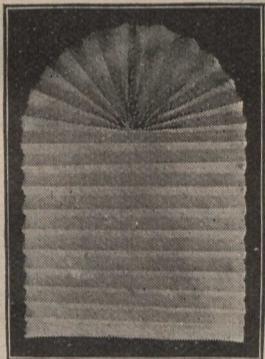


Fig. 2—Laisser tomber les plis d'un côté en réunissant les deux coins à l'autre bout.

On retourne la feuille, ainsi pliée, on opère de même sur le revers. En dépliant trois côtés seulement, on obtient la classique cocotte, qui fait la joie des petits.

En dépliant et repliant les quatre angles, on aura une table. Partant de là, si on aplatit les quatre pieds de la table en amenant les pointes au centre de la figure, avec quelques plis supplémentaires variant selon l'imagination de l'opérateur, on obtiendra de très jolies rosaces. Il suffira ensuite de réunir ensemble, en alter-

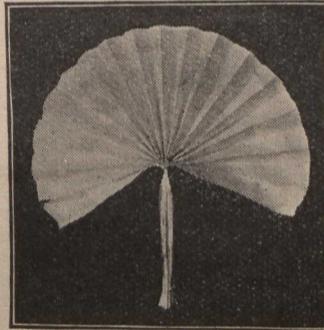


Fig. 6 — Éventail obtenu en comprimant de haut en bas la partie inférieure de la figure 4.

paré, qu'on trouvera en vente chez les marchands. Il y en a de trois catégories principales. Dans le système le plus simple, le papier est plissé longitudinalement en plis parallèles suivant toute son étendue. Le carton peut aussi, préalablement

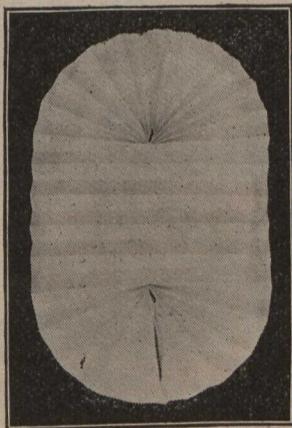


Fig. 3—C'est une variante de la précédente, obtenue en réunissant les coins deux par deux.

nant, deux ou trois séries de rosaces pour faire une fort belle mosaïque. On pourra prendre du papier de couleur pour chaque série différente, ou peindre les diverses parties de la rosace en bleu. L'effet obtenu, rouge, vert et jaune, est charmant.

Il faut bien avoir soin de prendre du papier très souple qui puisse se plier sans se casser, car les différentes feuilles de papier sont repliées complètement l'une sur l'autre sans former entre elles un angle d'une ouverture appréciable. Il en va tout autrement pour le plissa-

Fig. 7 — Bords ramenés d'une extrémité vers le milieu, laissant l'autre partie en demi-éventail.

au plissage, avoir été plié, soit une fois, soit deux fois, ou même plus si l'on veut, suivant les arêtes parallèles. Il est bien plus amusant de préparer et de plisser son papier soi-même. On peut ainsi choisir les dimensions en vue de l'objet qu'on veut confectionner.

**DEUX LETTRES OUVERTES**

**IMPORTANTES POUR LES FEMMES MARIÉES**

Mde. Mary Dimmick, de Washington, raconte comment le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham l'a guérie.

C'est avec beaucoup de plaisir que nous publions les lettres suivantes, vu qu'elles prouvent à l'évidence les prétentions que nous avons proclamées si souvent dans nos colonnes que Mde Pinkham de Lynn,



Mass., est parfaitement qualifiée pour donner un conseil utile aux femmes malades. Lisez les lettres de Mde. Dimmick.

**Sa première lettre :**

Chère Mde. Pinkham :— "J'ai souffert pendant les huit dernières années d'une maladie qui eut pour origine des menstrues douloureuses — mes souffrances étaient atroces — avec inflammation et ulcération de la matrice. Le médecin déclare que je devrais subir une opération ou que je mourrais. Je ne voudrais pas subir d'opération s'il était possible de l'éviter. Venez à mon secours!"—Mde. Mary Dimmick, Washington, D.C.

**Sa seconde lettre :**

Chère Mde. Pinkham :— "Vous devez vous souvenir lorsque je vous écrivis la dernière fois, et que le docteur déclarait une opération nécessaire ou que je mourrais. J'ai reçu votre bonne lettre et j'ai suivi soigneusement vos conseils, et je suis complètement guérie. Mon cas était si grave qu'il me semble miraculeux que je sois guérie. Je sais que je dois non seulement la santé mais la vie au Composé Végétal de Lydia E. Pinkham et à vos conseils. Je puis faire de très longues marches sans éprouver de douleur et je désire que toutes femmes souffrantes lisent cette lettre et comprennent ce que vous pouvez faire pour elles."—Mde. Mary Dimmick, rues 59me et Capitol Est, Washington, D.C.

Comme il a été facile à Mde. Dimmick d'écrire à Mde. Pinkham, à Lynn, Mass., et comme cela lui a coûté peu — un timbre de deux cents. Cependant, comme la réponse a été précieuse! Comme le dit Mde. Dimmick — elle lui a sauvé la vie.

Mde. Pinkham conserve des milliers de lettres comme la précédente, et offre ses utiles conseils aux femmes souffrantes.

**LE PACIFIQUE CANADIEN**

Les trains partent de Montréal, DE LA GARE WINDSOR

BOSTON, LOWELL, +9.00 a.m., \*7.45 p.m.  
 SPRINGFIELD, HARTFORD, - +7.45 p.m.  
 TORONTO, CHICAGO, +9.30 a.m., \*10.00 p.m.  
 OTTAWA, +8.45 a.m., \*9.40 a.m., \$ 10.00 a.m.  
 +4.00 p.m., \*10.10 p.m.  
 SHERBROOKE, +8.30 a.m, +4.30 p.m. 17.35 a.m.  
 HALIFAX, ST. JOHN, N. B., - +7.25 p.m.  
 ST. PAUL, MINNEAPOLIS, \*10.10 p.m.

**DE LA GARE VIGER**

QUEBEC, +8.45 a.m., +2.00 p.m., \$ 3.30 p.m.  
 \*11.30 p.m.  
 OTTAWA, +8.20 a.m., +5.35 p.m.  
 JOLIETTE et ST-GABRIEL, - + 8.45 a.m.  
 +5.00 p.m.  
 ST-AGATHE, +9.00 a.m., +5.20 p.m.  
 LABELLE, R 9.00 a.m., +5.30 p.m.  
 \* Quotidien. + Quotidien, excepté les dimanches.  
 x Mardi et jeudi. R Mardi seulement. † Dimanche seulement. ‡ Quotidien excepté le samedi.

A. LA LANDE agent des passagers pour la ville, Bureau des billets de la ville, 129 rue St-Jacques, voisin du Bureau de Poste, Montréal.

Billets de passage sur steamers sur l'Atlantique et le Pacifique.

**New York Central and Hudson River, R. R.**

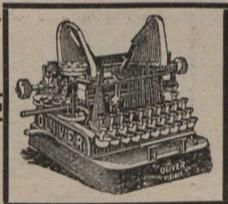
Les Trains quittent la Gare Windsor comme suit :

8.20 A.M. tous les jours (excepté le dimanche) Pour tous les points des Montagnes Adirondacks, Malone, Utica, Syracuse, Rochester, Buffalo, Albany, New-York et tous les points au Sud.  
 7.00 P.M. tous les jours.  
 8.20 A.M. excepté le dim.  
 10.20 A.M. excepté le dim.  
 2.00 P.M. excepté le dim.  
 5.10 P.M. excepté le dim.  
 6.10 P.M. excepté le dim.  
 7.00 P.M. tous les jours.  
 9.15 A.M. Dim. seulement.  
 Train local pour Chautauq, Beauharnois, et Valleyfield.

Pour billets, horaires, accommodation de chers Pullman, et toutes informations, adressez-vous au bureau de la ville, 130 rue Saint-Jacques.

H. J. HÉBERT, Agent local pour la vente des billets. F. E. BARBOUR, Agent général.

Achetez la meilleure machine à écrire au monde



FABRIQUÉE AU CANADA.

**"Oliver"**

(A ÉCRITURE VISIBLE)

On demande des représentants partout où il n'y en a pas

Canadian Oliver Typewriter Company, :: :: Montréal



## Marie de Sainte-Maure

(Suite)

—Pourquoi me regardez-vous comme cela? fit-il. Je ne savais pas que Rigaud fût mort. Je pensais que vous aviez reçu ma lettre, vous comprenez.

Et il regardait tout autour de lui en disant cela. Mais Marie ne regardait rien que lui.

—Et vous pensez qu'une lettre, en cinq ans de temps, est tout ce qu'une épouse pouvait attendre? Et vous pensez qu'elle n'espérait rien, quand le petit gargon est venu au monde? Et comment pensez-vous que pouvaient vivre votre femme et votre enfant? Et votre père, a-t-il été malade cinq ans?

Et la voix de Marie devenait dure et tranchante, à mesure que les mots s'échappaient de sa bouche. Et l'Anglais baissait la tête. Et on n'entendait aucun bruit dans la salle, pleine de monde.

—Non, Marie, reprit l'Anglais avec embarras; je ne pensais pas que ce fût assez d'une lettre. J'avais l'intention d'écrire. J'ai essayé... j'ai commencé. Et puis j'ai pensé que j'attendrais et que je vous dirais tout cela, plutôt que d'écrire. Je me suis dit: Mon père va mourir; alors j'irai rejoindre ma femme. Mais mon père n'est pas mort de suite; il a été malade longtemps.

—Combien longtemps? demanda vivement Marie.

—Deux ans, Marie.

Et quand l'Anglais vit le regard toujours fixé sur lui, il rebaisa la tête.

—Ee cela vous a pris trois ans pour vous rendre ici?

Cette fois, l'Anglais se mit en colère, et il jurait, et il criait:

—Vous êtes comme toutes les femmes, vous ne comprenez rien. J'ai eu bien des affaires à régler quand mon père est mort.

—Pourquoi êtes-vous revenu à Sainte-Maure? demanda Marie, d'un ton dur.

—Parce que je vous aime, Marie.

—Tu mens! fit une grosse voix. Et Jean Lucas avança d'un pas. Vous mentez, monsieur, reprit-il avec plus de modération.

Vous êtes revenu auprès de votre femme parce que Jean Lucas vous a ramené. Je vous ai cherché longtemps sans pouvoir vous rejoindre. J'ai traversé la mer; j'ai trouvé votre maison paternelle, mais vous étiez parti. Enfin, je suis revenu au Canada, et je vous ai rejoint à Québec, où vous étiez depuis un an! Alors, je vous ai dit: "Revenez à la petite Marie, ou je vous assomme!" Et c'est pourquoi vous êtes venu.

Marie tremblait comme une feuille au vent, en entendant cela. L'Anglais s'en aperçut:

—Pardonnez-moi, Marie, dit-il en adoucissant la voix et en tendant les bras vers elle. Je vous aime toujours, venez avec moi...

Marie le regarda fixement:

—Vous n'êtes qu'un vaurien, et le petit Baptiste n'a pas de père!

—Nous verrons bien, cria l'Anglais; il est à moi, et je vous l'ôterai bien!

Alors, le vieux Laroque parla à son tour:

—Et moi, je dis que vous ne l'aurez pas! Il est à Marie, et tous les deux viendront vivre chez moi.

En entendant cela, la pauvre femme murmura:

—Mon père! et elle vint se cacher derrière lui, avec son garçon dans ses bras.

L'Anglais s'élança vers elle, mais un bras vigoureux l'arrêta.

—Doucement, monsieur, dit le grand Jean Lucas; et se tournant vers Marie: Aimez-vous cet homme-là, Marie?

—Non, Jean, dit Marie, ce n'est qu'un lâche suborneur.

Et elle gagna la porte, accompagnée de son père.

—En ce cas, vous n'avez plus rien à faire à Sainte-Maure, dit Jean Lucas à l'Anglais, et, comme il y a loin d'ici au fort Saint-François, vous ferez bien de prendre le chemin sans tarder.

—Un mot, ajouta Monsieur Evremont, avec autorité: Je vous donne jusqu'au coucher du soleil pour sortir des limites de la paroisse. Si on vous y trouve après ce temps-là...

\* \* \*

Le vieux trappeur reprit haleine. Il alluma sa pipe, puis continua:

Pendant longtemps, on n'entendit plus parler de Marie; elle restait dans la maison de son père, et évitait toute compagnie.

Enfin, — pour abrégé l'histoire, — un bon jour, Lucas revint au pays, après s'être assuré que l'Anglais avait repassé la mer. Et il allait souvent chez Pierre Vasseur et chez Alphonse Lérique, et il était toujours bien reçu, car c'est un bon cœur d'homme. Il les décida à faire visite à la petite Marie, et il y alla avec eux. Mais Jean avait toujours l'air gêné quand il était chez Marie, et elle était toujours si réservée et si triste! Et après ces visites, on voyait quelquefois qu'elle avait pleuré.

Jean s'en retourna encore dans le Nord pour travailler, pendant un an, deux ans, et plus. Alors, qu'est-ce qui est arrivé? Une lettre à l'adresse de Marie Laroque.

Et on a su que la lettre venait de l'Angleterre, et qu'elle était enregistrée, et qu'elle avait une bordure noire, et qu'elle venait d'un notaire; mais on n'en a pas su plus long.

Seulement, quelques jours après, Jean Lucas reparut à Sainte-Maure; il avait toujours son air grave, mais ses yeux étaient plus vifs qu'à l'ordinaire. On le vit aller chez le vieux Laroque, où il causa longtemps avec Marie et avec son père, et, quand il s'en retourna chez lui, un voisin, qui le rencontra, crut qu'il l'avait entendu chanter entre ses dents.

Les jours suivants, Jean était bien occupé à sa cabane; et qu'y faisait-il? Il en construisait une nouvelle, à côté de la première. Et Marie alla plusieurs fois voir son ouvrage, et, quand elle s'en revenait, elle avait l'air bien plus contente qu'on ne l'avait vue depuis bien des années.

Marie n'a jamais dit à personne ce qu'il y avait dans la lettre d'Angleterre; mais on pense que Jean Lucas l'a su, et que c'est pour cela qu'il s'est mis à agrandir sa maison.

D'après le "Woman's Home Companion". (Reproduction autorisée).

## NECROLOGIE

Décès survenus à Montréal dans la semaine finissant le 27 mai 1905

- Valiquette, Emilia, 27 ans.
- Piché, Dme Alexis, née Payette, 73 ans.
- Jackson, Dme Henry, née Murray, 63 ans.
- Fitzgibbon, Michael, Peter, 65 ans.
- Maisonneuve, André, 59 ans.
- Robinson, Joseph, 63 ans.
- Forget, Dépatie, William, 28 ans.
- Vanier, François, 83 ans.
- Sincernie, Henri, 32 ans.
- McNamara, James, 24 ans.
- Paré, Anthime, 27 ans.
- Gérard, Dme Etienne, née Maranda, 47 ans.
- Novell, William, 38 ans.
- Lavoie, Vve Edmond, née Thérien, 35 ans.
- Généreux, Théodore, 57 ans.
- Lemond, Dme Jos., née Lagarde, 84 ans.
- Faubert, Joseph, 34 ans.
- Tardy, Vve Moïse, née Maillé, 72 ans.
- Gravel, Dme Elie, née Leroux, 29 ans.
- Regan, John, 29 ans.
- Jolivet, Victoria, 24 ans.
- Lacroix, Joseph, 47 ans.
- Hayden, Vve Chs., née Matte, 81 ans.
- Langlois, Dme Jos, née Labrie, 21 ans.
- Pouliot, Dme Victor, née Gauthier, 41 ans.
- Dubois, Joseph-Israël, 37 ans.
- Hart, Dme Martin, née Fox, 76 ans.
- Andrien, John, 40 ans.
- Wright, Dme Joseph, née Reilly, 50 ans.
- Gauthier, Pauline, 27 ans.
- Gadoua, Thédia, 23 ans.
- Lefebvre, Stanislas, 65 ans.
- Baxter, Charles, 40 ans.
- Malette, Hyacinthe, 80 ans.
- Jeffrey, James Mervyn, 27 ans.
- Thibaudeau, Mathias, 70 ans.

## "Publicité---Publicity"

La publicité est de tous les pays et de tous les temps.

C'est une science qui s'apprend, c'est un art qui a ses maîtres et ses artisans.

De nos jours, cet art semble monter rapidement vers la perfection. Témoins ces affiches allégoriques, ces lithographies fouillées, burinées, sorties de main de maîtres, qui illustrent tant les magazines que les revues.

La couleur, se joignant à la plume du dessinateur, donne de la vie à tout et aide puissamment à produire l'impression cherchée.

La publicité a ses organes dans tous les pays. Il en manquait un au Canada. Cette lacune vient d'être comblée par le plus modeste des publicistes, mais qui, dans ce domaine, a acquis une notoriété presque universelle. C'est M. L. J. François.

Sa revue s'intitule "Publicité — Publicity". Elle est rédigée dans les deux langues; elle contient 48 pages de texte illustré d'exemples et de modèles d'annonces.

L'avenir qui est réservé à ce nouvel organe ne fait doute pour personne. Il manquait à la pléiade des annonceurs canadiens, qui l'ont d'ailleurs accueilli avec enthousiasme.

Nous lui souhaitons, malgré tous ces augures propices, toute la somme de succès que mérite une telle oeuvre.

## Echange de cartes postales

Les personnes dont ci-dessous nous donnons les noms et les adresses, échangeaient des cartes postales illustrées, avec tous pays.

Louise Globensky, 374 rue Sussex, Ottawa, Canada.

Berthe Blanchard, 301 rue St Timothée, Montréal.

Daniel Bruneau, 243 rue Prince Edouard, St Roch, Québec.

Yvonne Masson, 235 rue Prince-Edouard, St Roch, Québec.

Emile Beauchamp, 106 Côte Lamontagne, Basse-Ville, Québec.

Napoléonne Gascon, 1231 rue Ontario, Montréal.

Avez-vous jamais remarqué la bonne odeur qui s'échappe d'une canistre de



Il est PUR, RICHE, DELICIEUX



En canistres :  
1 lb, @ 40 cents  
2 lbs, @ 75 cents

# CAFÉ DE MADAME HUOT

quand vous l'ouvrez? ... Il a cette riche couleur brune obtenue seulement d'un café parfait.

EN VENTE PAR TOUS LES BONS EPICIERIS.  
EN GROS, CHEZ

E. D. MARCEAU, 281 et 285 rue St-Paul, MONTREAL

## DENTS BLANCHES EN EMPLOYANT CHAQUE MATIN LES DENTIFRICES DES RR. PP. BENEDICTINS DE SOULAC

Exigez cette marque Dentifrice hors concours à l'Exposition de Paris 1900.  
ELIXIR 50c. POUDRE 35c PATE 35c TUBE 25c.  
En vente dans toutes les bonnes pharmacies.  
Si votre pharmacien ne le tient pas, écrivez  
GASTON VENNAT, 13 rue St-Jean, MONTREAL  
BELL TEL. MAIN 4672

## LA CIE DE NAVIGATION RICHELIEU ET ONTARIO



QUEBEC, LE GIBRALTAR DU CANADA

## DU NIAGARA A LA MER

Le voyage idéal à travers les merveilles du continent de l'Amérique.

Bateaux-Palais entre ROCHESTER, KINGSTON, CLAYTON, ALEXANDRIA BAY, à travers les MILLES-ISLES (la Venise Américaine) et la descente émouvante de tous les rapides du Saint-Laurent jusqu'à Montréal, d'où l'on prend le bateau pour QUEBEC, la MALBAIE, TADOUSAC, la RIVIERE DU LOUP et autres endroits sur la célèbre rivière du Saguenay dont l'attrait est incomparable de grandeur et de variété. Envoyez 6 cts pour les prospectus illustrés, à THOS. HENRY, gér. du trafic MONTREAL

Mentionnez l'Album Universel, Montréal, Canada.

J. A. Bélanger, 785 St Denis, Montréal.  
Pauline Tremblay, 56 Parc Lafontaine, Montréal, — cartes colorées, timbres côté-vue.  
J. E. Lemoine, Sorel, P.Q., Canada.

## SUCCES IMMEDIAT

Les personnes qui souffrent d'affections des voies respiratoires, de maux de gorge, d'enrouement, de rhumes, de bronchites, trouveront un soulagement immédiat en prenant quelques cuillerées de BAUME RHUMAL. Le succès est immédiat.

**COFFRES-FORTS DE MEILINK**  
A L'ÉPREUVE DE L'EAU ET DU FEU  
DE \$16.00 À \$50.00

**LE FER À CHEVAL NEVERSUP**  
EST LE MEILLEUR SUR LE MARCHÉ  
**LUDEGR GRAVEL AGENT**  
TEL. MAR. 964, MONTREAL  
"BELL MAIN 641"

Ecrivez pour nos prix et catalogues et mentionnez "l'Album Universel."



LE.....

**D & A**

est un corset élégant et hygiénique par excellence. ❖ ❖ ❖

❑ C'est un moule parfait dans lequel se modèlent les formes de la femme, dont la santé n'est pas compromise. ❖ ❖

❑ Il donne à la taille la sveltesse rêvée, et fait que la femme qui le porte, possède toute la grâce, et la souplesse qui sont les principaux charmes de sa beauté. ❖ ❖ ❖ ❖ ❖ ❖

**DOMINION CORSET M'F'G CO.**

.....QUEBEC.....

**MONTREAL**  
1802 rue Notre-Dame

**TORONTO**  
78 Bay Street

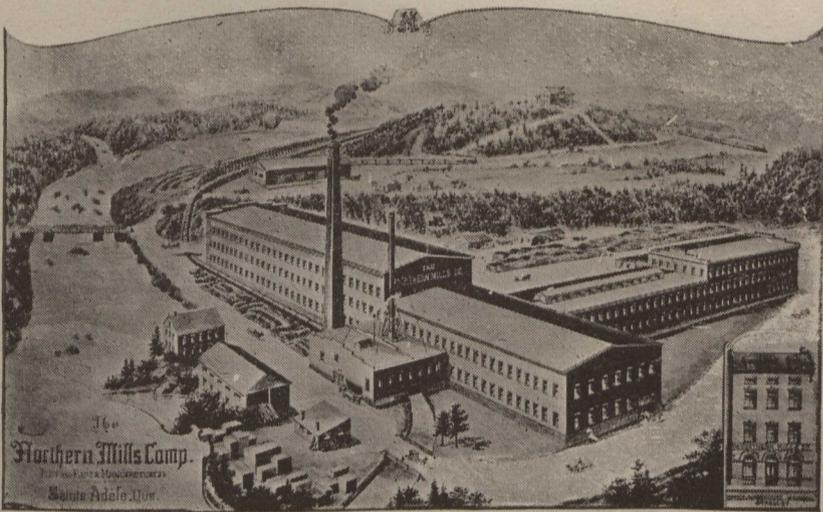


**Vin Michel**  
**St. Michel**

Le Salut des  
Faibles  
La Confiance des  
Forts

AGENTS: **BOIVIN, WILSON & CIE**  
No 520, rue Saint-Paul, MONTREAL

**La Compagnie des  
Moulins du Nord**



.... FABRICANTS DE ....

PAPIERS à IMPRIMER pour LIVRES, BROCHURES, Etc.

PAPIERS à ECRITURE, LITHOGRAPHIE, Etc. . . . .

PULPE MECANIQUE

BUREAU ET ENTREPOT:  
278 RUE ST-PAUL, MONTREAL

SUCCURSALE:  
39 RUE ST-PAUL, QUEBEC

MOULINS:  
STE-ADELE STATION, P.Q.

**LE PIANO**  
**LAFFARGUE**

Ce que dit le "Piano Purchaser's, Guide", de New-York, édition de 1905 :

"M. LAFFARGUE est un fabricant de pianos pratique, avec 30 années d'expérience acquise dans la célèbre maison Erard, de Paris. Le LAFFARGUE a gagné une réputation bien méritée par la qualité de sa construction et la supériorité de son timbre vraiment artistique. Le LAFFARGUE est représenté dans toute l'Amérique par les marchands de pianos les plus réputés.

**LAFFARGUE PIANO COMPANY**

134ième Rue et Southern Boulevard

NEW-YORK



# White Rock Lithia Water

L'eau minérale sans égale, au café, au banquet, et pour l'usage quotidien.  
Comme breuvage seul, aussi bien que prise avec un autre liquide,

**WHITE ROCK**

est invariablement, toujours et partout le choix des palais les plus raffinés.

En vente dans tous les clubs, hotels, restaurants, ainsi  
que chez les épiciers et pharmaciens de première classe.

F. X. ST-CHARLES & CIE, AGENTS GENERAUX  
POUR LE CANADA  
39, 41, 43, rue St-Gabriel, Montreal